

Dany Le Du

L'affaire Flichy

Dany Le Du

L'Affaire Flichy

I

Colin maillard

— Une bête de somme, crie la mère ! T'es rien qu'une bête de somme ! L'homme baisse la tête sans répondre tout en terminant de remplir la charrette qui déborde de foin. Il enroule plusieurs épaisseurs de chanvre aux bras de la carriole et les noue autour de ses épaules et de son torse. Puis il glisse quelques poignées de paille entre sa peau et ce harnais improvisé et, d'un mouvement de la tête, il fait signe à son fils et à sa femme de se placer à l'arrière. Saisissant les bras de la carriole, pliant les genoux, bandant ses muscles, il va chercher une respiration profonde au creux de sa poitrine et crie : poussez ! Le chargement tremble sous la secousse. Les liens s'enfoncent dans ses côtes et au creux de ses épaules. La charrette s'ébranle. La mère se retire. L'homme, l'enfant, la carriole et le foin, enchaînés par l'effort, unis dans la recherche de l'équilibre ne forment bientôt plus qu'un seul être hybride attentif à se garder des pierres et des nids de poules du chemin. La femme regarde le groupe s'éloigner en tanguant, et marmonne: même le colporteur, il est capable d'acheter un âne. Et moi qui trime tous les jours aux champs et le soir à rhabiller les

nippes, qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour qu'il me donne cet incapable de mari ?

C'est le petit matin. La chaleur qui a pesé toute la nuit sur le village laisse craindre que la canicule qui règne sur la Normandie en cette année 1770 ne dure encore une bonne partie de l'été. Depuis une semaine, alors que la moisson bat son plein, chacun craint que l'orage éclate avant que les récoltes n'aient été mises à l'abri. Mais le ciel n'a pas eu la patience d'attendre et, voici deux nuits, il s'est déchiré d'éclairs. Le tonnerre a roulé en vagues sombres et grondantes avant qu'une avalanche de grêlons ne s'abatte sur les champs, couchant et saccageant le blé, l'avoine, l'orge et le seigle. Ceux qui avaient moissonné à temps s'en félicitaient. Aux autres, il ne restait plus que leurs yeux pour pleurer. Transpirant, tirant et poussant la carriole, l'homme et l'enfant engagent leur équipage dans le long chemin qui relie Guîtres à Guiseniers. Ici, c'est la plaine, et les haies qui délimitent les parcelles cultivées ne suffisent pas à leur procurer suffisamment d'ombre pour éviter que leurs bras ne cuisent de chaleur. L'odeur âcre et sucrée de leur sueur se fond avec les senteurs des fleurs d'aubépine et des blés coupés et, se mêlant à la poussière du chemin, monte vers le ciel comme aspirée par le soleil déjà brûlant.

Ils aperçoivent enfin les deux chênes centenaires qui marquent l'entrée du domaine. Empruntant l'allée ombragée, ils entendent au loin des rires et des cris d'enfants. Si Madame reçoit, c'était peut-être pas le jour de venir, dit l'homme. Elle s'ra ben contente que tu lui vendes ton foin, répond le jeune garçon, 'cause que toutes ses récoltes sont abimées. Dans la fraîcheur des arbres ce n'est qu'un concert de chants d'oiseaux dominé par le roucoulement des ramiers. En apercevant le colombier

le père soupire : si elles ont plus rien à manger ici, les maudites bêtes vont venir se servir sur nos terres. Ça sera ça 'core ça de moins pour nous.

La Marquise de Bionval qui les accueille au bout de l'allée avec le sourire est une petite femme avenante aux formes généreuses. Elle protège son visage sous une ombrelle de dentelle mais quelques gouttes de sueur perlent à la racine de ses cheveux blonds.

— Bonjour Belhoste, et merci à vous d'être venu si vite, dit-elle. Ce grand garçon, c'est votre fils ? Quel âge a-t-il ?

— Dix ans, répond l'homme.

— Comme Augustin, dit la marquise en se retournant vers le jeune paysan qui l'accompagne en poussant une brouette de branches cassées. Et comment s'appelle-t-il ?

— Nicolas Belhoste comme moi. C'est l'aîné de mes fils.

— Augustin va vous aider à décharger. Mais venez d'abord vous rafraîchir à la cuisine.

De sa main elle désigne un petit groupe d'enfants près de la pièce d'eau.

— Et toi Nicolas, veux-tu aller jouer avec eux ?

— Non merci madame, répond le garçon, je préfère rester avec mon père.

Mais la marquise insiste. Craignant de la vexer, le père pousse son fils.

— Obéis à Madame la Marquise. Je n'ai pas besoin de toi.

L'enfant ébauche un pas en direction du groupe, puis s'immobilise. Ils sont bien habillés. On dirait des grandes personnes, pense-t-il. Moi je suis qu'un paysan. Une fillette l'a aperçu et elle se dirige vers lui. Elle a des rubans dans les cheveux, porte une robe de princesse et ses pieds sont chaussés de souliers vernis brillants de propreté.

— Tu veux des gâteaux ? demande-t-elle.

Nicolas baisse les yeux sur sa blouse, essuie ses mains moites de sueur et d'émotion sur son pantalon de grosse

toile déjà trop court et regarde ses pieds chaussés de sabots poussiéreux.

– Non merci mademoiselle, répond-il.

– Tu viens jouer avec nous ?

– Non merci, faut que j’aïlle aider mon père.

Mais le père est déjà loin et malgré ses protestations le jeune garçon se laisse entrainer vers les autres enfants qui, sous les arbres bordant le bassin, font une partie de colin-maillard. Pourvu qu’ils m’obligent pas à jouer, pense-t-il, et surtout qu’ils me mettent pas le bandeau.

Sous les arbres qui offrent un peu d’ombre, Madame de Bionval et ses amis conversent paisiblement autour d’une table de jardin portant des rafraichissements et des sucreries. Autour du père Hallé, qui dessert la paroisse d’Ècouis, les dignes représentantes de l’aristocratie locale sont rassemblées. À côté de Madame de Bionval, Madame de Nanteuil, venue des Andelys, s’évente gracieusement, et la Marquise de la Haye qui règne sur le château de Cahaignes essuie délicatement quelques gouttes de sueur derrière sa nuque. Leurs filles, tout en dentelles et ombrelles ouvragées, se tiennent bien droites sur les sièges de jardin, regardant avec un brin de nostalgie les enfants qui s’amusent près du bassin, comme elles étaient autorisées à le faire l’an passé avant d’être devenues des jeunes filles, comme disent pudiquement leur mère. À quelques pas de la table, les fleurs des bosquets exhalent leurs senteurs d’été, et les papillons sont nombreux à voler en couple autour d’elles poursuivis par Philippe, le jeune fils de madame de Bionval, un filet à la main. Attirées par les arômes des fleurs et des sucreries les abeilles bourdonnent autour de la table, et par instant un gros bourdon vrombit, rapidement chassé par un éventail agile.

– Quel bonheur de les voir jouer ainsi, dit la maîtresse de maison en regardant Anne sa fille, et Raoul le fils de madame de Nanteuil qui courent autour du jeune paysan.

– Peut-être aurai-je la joie, dans quelques années, de marier ces deux jeunes gens, plaisante le père Hallé.

Les deux mères acquiescent d’un sourire retenu car, en effet, elles s’interrogent déjà, en silence, sur l’opportunité de réunir un jour leur famille et leur patrimoine à travers ces deux enfants.

– Pourquoi pas, répond la Marquise de Nanteuil. On pourrait voir plus mauvais arrangement.

– Je vais leur porter quelques fruits, ajoute madame de Bionval en rectifiant les plis de sa robe.

– Chère amie, intervient Madame de la Haye, ne devriez-vous pas envoyer ce jeune paysan se rafraîchir à la cuisine ?

– Mais pourquoi donc ?

– Il n’est pas de notre race.

Ce n’est pas la première fois que Madame de Bionval entend ce genre de remarque. Régulièrement elle va visiter les familles qui vivent et travaillent sur ses terres, et tient à emmener ses enfants avec elle malgré leur jeune âge. Elle sait que ses amies désapprouvent la promiscuité qu’elle impose ainsi au futur marquis et à sa sœur, mais elle reste ferme sur ses principes.

– Un jour mes enfants seront responsables du domaine et des fermiers qui entretiennent nos terres. Je veux qu’ils connaissent ces familles et qu’ils sachent dans quelles conditions souvent difficiles elles vivent. Ainsi, deviendront-ils des maîtres justes. C’est notre devoir, à nous qui sommes nantis, de nous préoccuper de ceux qui le sont moins.

– Moi, j’aurais peur qu’ils prennent de mauvaises manières et qu’ils attrapent des maladies, objecte Madame de Nanteuil en agitant son éventail.

Madame de Bionval sourit :

– Voulez-vous encore une goutte de sirop d’orgeat, chère amie ?

Autour du bassin, la partie de Colin-Maillard bat son plein. Comme Nicolas le craignait c'est bien lui qui est choisi pour porter le bandeau, et le voici entre les mains autoritaires d'un garçon qui lui couvre les yeux et le fait tourner sur lui-même. Nicolas vacille et se tord les pieds tandis que des mains légères lui effleurent les épaules, le dos, le visage. Il tente de s'en saisir, fait quelques pas et glisse sur l'herbe mouillée. Il tombe sur quelque chose de gras et d'humide, essaie de se relever, perd un sabot, puis l'autre. Ses mains ne trouvent aucune prise et en quelques instants il est dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il cherche le bord mais celui-ci s'éloigne au fur et à mesure que ses pieds glissent sur les parois du bassin en forme de cône et enduites de vase. Battant des mains, suffoquant, il entend les éclats de rire des enfants au-dessus de lui. Enfin, il arrache le bandeau, parvient à s'agripper à quelques roseaux, et rampe jusqu'à la terre, puant, couvert de boue, la bouche pleine d'une eau saumâtre qu'il tente de recracher en toussant. Les enfants s'écartent en riant et en se bouchant le nez.

Alertées par le bruit, Madame de Bionval et ses amies se précipitent vers leur progéniture.

— Il n'y a rien de drôle, dit la Marquise d'un air sévère. Cessez de rire immédiatement.

Et s'adressant à sa fille :

— Anne, mon enfant, allez chercher Barbe pour qu'elle s'occupe de ce jeune homme et qu'elle lui donne des vêtements secs. Et vous, Philippe, prêtez-lui votre mouchoir pour qu'il s'essuie le visage.

— Oh non, mère, pas mon mouchoir brodé ! proteste le garçonnet de sa petite voix pointue, en secouant ses longues boucles blondes.

— Faites ce que je vous dis, insiste sa mère en haussant le ton.

Le jeune garçon s'exécute à regrets, allongeant le bras le plus possible et tenant le mouchoir du bout des doigts pour éviter le moindre contact avec l'enfant couvert de boue.

En un instant la femme de chambre est là, et elle entraîne Nicolas vers le château.

— Mon pauvre garçon, dit-elle en lui ôtant sa chemise devant la cheminée de la cuisine, te v'là bien, mais t'en fais pas, je vais te donner des habits propres. Enlève déjà ceux-là.

L'enfant proteste. Il ne veut pas se déshabiller. Il est très bien comme ça. Ça va sécher au soleil. C'est pas la peine. Mais Barbe ne s'en laisse pas conter et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire le voici nu comme un ver, tandis que la servante sort pour chercher des vêtements.

C'est alors que, tournant les yeux vers la fenêtre, il aperçoit des petits nez collés aux carreaux, des yeux grands ouverts et des bouches ricanantes. Il cache son sexe d'une main, ses fesses de l'autre et se réfugie derrière la table. La honte, le chagrin, la révolte lui font monter le rouge au visage, venir les larmes au bord des yeux et étouffer bruyamment un sanglot qui noue sa gorge, tandis que derrière la vitre les enfants le montrent du doigt en riant à perdre haleine.

Je me vengerai, se jure-t-il, un jour je me vengerai.

II

La sorcière du marais

À Guitry, lorsque l'on quitte la place de l'Église en descendant vers Fontenay, on passe d'abord devant un grand pré de céréales : le pré sous Belhoste, et l'on aperçoit ensuite la maison de la famille du même nom. Entre les deux une sente mène à des marais dont l'odeur pestilentielle flotte parfois, poussée par le vent, vers le village. L'eau croupie qui se répand entre les herbes dégage un brouillard malodorant et les parents interdisent cet endroit à leur progéniture car, dit-on : le marais avale les enfants désobéissants. Le conseil est d'autant mieux suivi que de l'autre côté de ce marécage vit la mère Gaudon dont la simple évocation suffit à faire fuir les plus aventureux.

Dans les jardins on s'active à terminer les travaux extérieurs avant que vienne l'hiver. Nicolas, le fils aîné de la famille Belhoste a été affecté à la réparation de la clôture entre le jardin et la sente du Marais. À quinze ans il est presque aussi fort qu'un homme et remplacer la totalité des piquets ne lui fait pas peur. Assis sur une grosse pierre il taille les pieux en pointe pour qu'ils s'enfoncent facilement dans la terre ramollie par les

pluies des jours précédents. Un peu plus loin, son frère Louis répare les clapiers et Paul, le plus jeune, achève de nettoyer le potager. Le village est calme mais le petit trot d'un cheval vient troubler le silence en s'arrêtant à quelques mètres de la maison. Nicolas tourne la tête. Ce n'est pas une charrette mais une petite calèche et il reconnaît immédiatement l'attelage de la Marquise de Bionval. Il fronce les sourcils. Que vient-elle faire là ? se demande-t-il. Puis, se souvenant que leur voisine est la couturière du château et qu'elle vient de se casser la jambe, il suppose que la dame s'est rendue chez elle pour un essayage. J'espère qu'elle n'est pas avec ses maudits gamins, pense-t-il. Mais ceux-ci descendent de la calèche à la suite de leur mère. Il reconnaît Anne la fille aînée, et Philippe le fils avec ses boucles blondes. Cinq ans ont passé et la fillette est devenue une jolie jeune fille, mais le garçon est resté fluet et fragile. La mère et sa fille rentrent dans le logis de la couturière et le jeune fils reste auprès de la calèche avec son chien, un élégant lévrier au corps souple et léger. Nicolas se lève et va à sa rencontre.

— Bonjour, lui dit-il. Il est beau ton chien. Comment s'appelle-t-il ?

— Elle s'appelle Isis, comme la déesse égyptienne, répond le garçon d'une petite voix pointue.

Bien sûr, ils peuvent pas appeler leurs chiens comme tout le monde, pense Nicolas. Ils se croient supérieurs parce qu'ils connaissent des noms bizarres

— Je crois que tu aimes les papillons, dit Nicolas.

— Oui, les coléoptères sont un ordre d'insectes magnifique. Je les collectionne.

— Il y en a encore quelques-uns dans le chemin. Ce sont les derniers de la saison, dit Nicolas en indiquant la sente qui longe le jardin. J'en ai vu un tout à l'heure, il était sur les canneberges. Tu vois là-bas, les jolies fleurs roses ?

— Il était quelle couleur, demande l'enfant.

— Bleu clair. Avec des ronds blancs. Magnifique. Bon je te laisse j'ai du travail.

Et Nicolas retourne vers la clôture pour se remettre à l'ouvrage. Ses pieux sont taillés, il peut maintenant les planter.

Le jeune Philippe est indécis. Un papillon bleu clair, ce peut être un *Polyommatus icarus*, pense-t-il. Pourtant cette espèce n'a pas de ronds blancs, juste une bordure blanche autour des ailes. Sa mère lui a recommandé de ne pas s'éloigner mais une telle découverte mérite peut-être de désobéir un peu. Poussé par la curiosité il fait quelques pas dans la sente. Nicolas qui a enfoncé un premier pieu lève son maillet en souriant à l'enfant et, d'un geste, lui indique le bout de la sente : oui, c'est par là, un peu plus loin. Je le vois. L'enfant avance. Un pas, puis un autre. Un autre encore. Il ne voit pas encore le papillon et il continue vers l'eau stagnante. Soudain ses pieds s'enfoncent dans la boue. Il cherche à les retirer mais chaque mouvement l'empêche un peu plus et il a bientôt de la gadoue jusqu'aux chevilles. Il se met à pleurer et appelle sa mère mais le bruit du marteau de Nicolas couvre ses cris. Seul le chien est alerté et se met à aboyer en allant et venant dans la sente. Nicolas tape sur les pieux. L'enfant crie et cherche à extraire ses pieds aspirés par le marais. Il a maintenant de l'eau jusqu'aux genoux. Le chien court en aboyant de plus en plus fort. Il dessine des cercles autour de Nicolas qui ne tourne pas la tête et continue à ficher ses pieux en terre à grands coups de maillet sonores couvrant les cris de l'enfant qui s'enfonce peu à peu.

Mais soudain, du fond du marais, dans la brume légère qui le recouvre, apparaît une grande silhouette noire. Elle semble marcher sur le marigot sans s'y enfoncer. En quelques enjambées elle est auprès de l'enfant. Elle le saisit sous les bras, effectue quelques petits mouvements

légers et le tire de la boue. Puis elle le sort du marécage et le pose sur le talus devant Nicolas qui tourne alors la tête. Elle s'approche et se plante devant lui : chien, tu portes le mal en toi. Un jour j'ai maudit le village et je te maudis de la même manière. Comme moi tu verras mourir tes deux premiers fils ; et par tes mauvaises actions tes enfants seront punis de la même manière. Puis la vieille femme se retourne et disparaît comme elle était venue, semblant glisser sur le marais. Saisi d'un froid glacial, Nicolas tremble de tous ses membres et claque des dents. Puis il se reprend, franchit la clôture et s'approche du jeune garçon qui sanglote affalé sur le talus.

— C'est rien, lui dit-il. Regarde, voilà ton chien. C'est lui qui a donné l'alerte. Je vais chercher ta mère.

En un instant Madame de Bionval, sa fille, la mère de Nicolas et ses frères sont autour de l'enfant .

— Merci Nicolas, dit la Marquise les larmes aux yeux en prenant Nicolas dans ses bras. Merci, merci.

Un attroupement s'est formé dans la sente. Les voisins se sont approchés étonnés de voir la Marquise de Bionval pénétrer en courant vers le marécage sa robe trainant dans la boue. Ils l'entourent lorsqu'elle relève l'enfant et le serre contre elle.

— Dis-merci à Nicolas.

— C'est la sorcière qui m'a sorti, murmure l'enfant.

— Les sorcières n'existent pas mon chéri. Remercie plutôt Nicolas.

Mais l'enfant persiste :

— C'est la sorcière

La mère n'insiste pas et entraîne l'enfant vers le logis de la couturière pour qu'il soit lavé, changé et réconforté.

Le petit groupe de curieux ne se disperse pas et chacun cherche à comprendre, gourmand de détails concrets, voire surnaturels.

— Qu'est-ce qui s'est passé, demande-t-on à la cantonade ?

— C'est le p'tit Marquis. Il a failli se noyer dans le marais.

— On leur dit pourtant bien aux gamins de pas aller par là. Que le marais il obéit à la mère Gaudon. Mais ça n'écoute rien à c't'âge !

— P'têt ben qu'ils n'y croient plus à cette histoire de sorcière. Depuis le temps.

— Oui, ben moi j'y crois, dit un vieil édenté appuyé sur son bâton. Un jour elle a maudit le village. Et vous verrez qu'un jour l'église elle s'écroulera comme elle a dit.

— C'est des foutaises, répond un homme, la mère Gaudon c'est juste une vieille folle dont personne ne veut ici.

— Et pourquoi qu'on n'en veut pas dans le village ? enchaîne une vieille femme. Y a bien une raison ! Moi je le sais. C'était une fille du diable. Le curé il avait pas voulu la baptiser cause que sa mère elle était une trainée et que la petite elle était née dans le marécage. Laide et pleine de boue qu'elle était sortie ! Moi aussi j'étais là quand le drame est arrivé, dit-elle en s'adressant au vieillard édenté. T'as pas la souvenance de pourquoi elle l'avait maudit le village ?

Le vieux lève les yeux au ciel. Il semble avoir oublié.

— C'est loin tout ça. Je sais plus.

— Je te rafraichis la mémoire, continue la vieille. Elle avait de bonnes raisons. Elle avait deux fils. Très laids. Autant qu'elle. Et vous les gamins du village vous les détestiez. Vous leur jetiez des pierres. Un jour ils ont couru pour vous échapper et ils se sont noyés dans le marais. T'en as toujours pas la souvenance? T'y étais pas ?

— Non, j'y étais pas. J'étais aux champs ce jour là.

— Alors elle a lancé sa malédiction et elle est venue vivre auprès de ses enfants morts. Depuis, plus personne ne veut s'approcher du marigot. Et c'est pas bon de vivre

à côté, dit-elle en regardant le pré et la maison Belhoste. Y'a toute la mauvaiseté qui se promène ici.

Ce disant, elle se saisit de trois pierres du chemin qu'elle jette derrière son épaule gauche dans le marais en faisant le signe de croix de la main droite.

— En tout cas, heureusement qu'il était là le Nicolas pour sortir le petit, lance une femme. Sûr qu'il y serait passé.

— C'est pas ce qu'y dit le gamin. Y dit qu'c'est la sorcière qui l'a retiré du marais, reprend le vieux.

— T'y crois, toi ? demande la vieille femme.

— Ce que je crois c'est qu'c'est sûrement pas l'Nicolas en tout cas.

— Et pourquoi ? demande-t-on

— Il a pas de boue sur ses souliers, répond le vieillard. Il est tout propre. Et comment qu'il l'a tiré du marigot sans se salir ?

Et, de sa canne, il désigne Nicolas qui s'est accroupi et semble très occupé à consolider ses piquets. Tous les regards se tournent vers le jeune homme. Le vieil homme continue :

— M'est avis qu'y sort les marrons du feu pour se faire bien voir et que c'est bien plutôt la mère Gaudon qui lui a sauvé la vie au p'tiot. Et puis, va-t-en savoir si c'est pas l'Nicolas qui l'a attiré dans le marigot ?

Les uns et les autres se regardent, dubitatifs mais intéressés.

— Vous êtes tous des langues de vipère qu'avez mauvais fond, répond une ménagère en tournant le dos pour s'éloigner. Le petit il est sauvé. C'est ça qui compte.

Nicolas se relève et redouble d'énergie pour enfoncer les derniers piquets. Tous des abrutis arriérés, enrage-t-il en les regardant quitter les bords du marais.

* * *

Le père vient de rentrer pour sa collation du matin et sur le trajet il a déjà entendu parler de l'exploit de son fils.

— Alors, mon fils, dit-il en se taillant une tranche de pain, te voilà le héros du village. Je suis fier de toi.

— Tout le monde aurait fait la même chose, répond Nicolas.

— Peut-être pas, répond la mère. En tout cas les Bionval pourront t'en être reconnaissants toute leur vie.

— Je ne comprends pas, enchaîne le père, comment cet enfant si délicat a pu avoir l'idée d'aller se fourrer dans le marigot.

— C'est à cause du papillon, dit Louis.

Nicolas se retourne vivement vers son frère et lui jette un regard noir.

— Quel papillon ? demande le père.

— Le bleu avec des ronds jaunes.

— Il n'y a jamais eu de papillons dans le marécage, ni dans la sente. Ça sent trop mauvais et il n'y a pas de fleurs, dit le père

— Ben si, même que c'est Nicolas qui l'a vu, répond Louis.

Le père s'adresse à son fils aîné.

— Tu as vu un papillon bleu avec des ronds jaunes ?

— Oui, père.

— Dans le marigot ?

— À côté, dans la sente, oui.

— Et tu l'as dit au gamin ?

— Ben oui, en bavardant. Pour être aimable.

— Tu lui as dit : y'a un papillon là-bas, va voir ?

— Pas vraiment, bafouille Nicolas. Je savais qu'il aimait chasser les papillons. Tu te souviens y'a longtemps quand on était allés livrer du foin au château, après la tempête....

Son père lève la voix et le coupe :

— Tu as dit au gamin : y'a un papillon là-bas ?

– Heu, oui, comme ça, pour bavarder.

– Et il y est allé ?

– Je sais pas j’ai pas fait attention après lui. Je faisais la clôture, je me suis remis à mon ouvrage. Et puis je l’ai entendu appeler, et le chien qui aboyait en me tournant autour. Alors je suis allé le tirer.

La mère intervient.

– Mais qu’est-ce que tu cherches là mon bonhomme, dit-elle en s’adressant à son mari. Il a sauvé l’enfant, les parents nous en sont reconnaissants, et tout le monde félicite ton fils. Tu devrais être content.

Le père se lève et jette son torchon par terre.

– Non, je ne suis pas content. Parce que si cet enfant a failli se noyer, c’est la faute de Nicolas qui l’a attiré vers le danger. Tu ne les aimes pas les Bionval, n’est-ce-pas, dit-il en s’adressant à son fils.

Nicolas sent ses jambes se ramollir. Sa mère vient à son secours.

– Mon pauvre bonhomme t’as plus toute ta tête. Ton fils a sauvé la vie du gamin et maintenant tu l’accuses de lui avoir voulu du mal !

– Tais-toi, la femme. Et toi, dit-il à Nicolas en le saisissant par le col, tu vas venir immédiatement t’excuser d’avoir entraîné le garçon dans la sente.

La mère s’interpose.

– Lâche-le, dit-elle à son mari. Il va quand même pas s’humilier pour une faute qu’il n’a pas commise.

Mais le père ne l’écoute pas et en quelques instants Nicolas est hors du logis, trainé jusqu’à la petite calèche dans laquelle Madame de Bionval et ses enfants s’apprêtent à monter.

– Pardon, Madame la marquise, mon fils a quelque chose à vous dire.

Nicolas reste muet. Son père le secoue. Il finit par murmurer :

– C’est ma faute si le petit il est allé dans le marais.

– Et pourquoi ? demande la Marquise.

Nicolas se tait, la tête basse. Son père le secoue un peu plus. Un petit attroupement s’est formé autour d’eux.

– Je lui ai dit qu’il y avait des papillons.

Madame de Bionval le regarde un moment puis elle dit :

– C’est bien, Nicolas, de te sentir responsable, mais c’est Philippe le seul coupable. Il m’a désobéi. Et il a été puni. Mais grâce à toi la punition ne lui a pas coûté la vie.

Et s’adressant au père en pénétrant dans le petit carrosse.

– Ne soyez pas trop sévère avec lui.

Dans les bras de sa sœur, le jeune Philippe murmure à nouveau : « C’est la sorcière qui m’a sorti ». Sa sœur lui caresse les cheveux, la mère s’assied à côté de son fils et lui prend la main. Le cocher fouette les chevaux.

L’histoire fait rapidement le tour du village et devient polémique. Est-ce bien Nicolas, le fils Belhoste qui a sorti le petit Marquis du marigot ? Et ne serait-ce pas lui qui l’y aurait attiré ? Les tenants du courage de Nicolas s’opposent à ceux qui doutent de son honnêteté et pendant plusieurs jours le jeune homme évite de se montrer au village. Ça passera, pense-t-il, ils finiront par penser à autre chose. Mais ce qui ne passe pas c’est la rage qu’il développe à l’égard de son père pour lui avoir fait honte ainsi devant la Marquise et ses enfants, au vu et au su des voisins. Je venais de nous placer, la famille et moi, en héros devant tout le village, et mon père a osé me faire cet affront ! Jamais je ne lui pardonnerai, enrage-t-il.

Comme chaque samedi les enfants du village ayant

déjà fait leur première communion doivent se rendre à l'église pour y confesser leurs fautes afin de recevoir le Saint Sacrement de la messe dominicale. Et dans le confessionnal c'est chaque semaine la même litanie de petits péchés véniels, de fautes légères et de mauvaises pensées qui s'égrènent devant le Père Duhamel, toujours indulgent, parfois amusé, devant ces confessions naïves auxquelles il donne volontiers l'absolution.

Nicolas ne manque jamais ce rituel et ce jour-là son visage est sérieux. Ce qu'il vient avouer est grave. Mais il est déterminé et c'est le pas assuré qu'il pénètre dans le confessionnal et tire le rideau derrière lui.

– Pardonnez-moi mon père parce que j'ai péché.

– Je t'écoute mon fils, parle sans crainte.

– Mon père, si on est témoin d'une mauvaise action et qu'on ne dit rien, est-ce qu'on est coupable aussi ?

– En effet, mon fils. On devient complice.

Nicolas se tait un instant.

– Alors je m'accuse d'avoir volé de l'argent.

– Est-ce que tu as volé toi-même ou tu as vu quelqu'un voler ?

– J'ai vu quelqu'un voler et je n'ai rien dit.

– Et de qui s'agit-il ? demande le prêtre

– Je ne peux pas le dire, murmure Nicolas.

– Tu dois soulager ta conscience pour que je te donne l'absolution. Tu sais que ce que tu me diras ne sortira pas d'ici. C'est le secret de la confession.

Nicolas ne répond pas.

– Parle sans crainte mon fils. Personne ne saura jamais ce que tu vas me confier. Raconte moi ce qui s'est passé, ce que tu as vu. Ça se passait où ?

– Au château. Chez les Bionval. On était venus livrer du foin. C'était il y a longtemps.

– Avec ton père ?

– Oui.

– Et alors ?

– On était dans la cuisine du château. Il y avait des pièces sur la table et mon père les a prises.

– Ton père a volé de l'argent aux Bionval ?

– Oui, mon père. Et Nicolas met la tête dans ses mains.

Il a fallu du courage à ce jeune homme pour venir avouer la faute de son père, pense le prêtre.

– Tu n'es pas responsable, mon fils. C'est très difficile d'accuser son père et tu as fort bien fait de soulager ta conscience aujourd'hui. Je te donne volontiers l'absolution. Tu feras trois Notre Père. Va en paix mon fils.

Le lendemain, à la sortie de la messe, le Père Duhamel fait un signe au père Belhoste.

– Je peux vous voir un instant, lui demande-t-il. Allons à la sacristie.

Belhoste le suit et le curé fait sortir les enfants de chœur qui achèvent de ranger les objets du culte.

– Mon fils, dit le prêtre, tu es un bon chrétien. Tu assistes à la messe chaque dimanche, tu te confesses régulièrement, tu communies et je te tiens pour un honnête homme. Mais es-tu sûr de ne rien me cacher ? Tu sais que Dieu voit et sait tout de nous.

– Oui, mon père. Que voulez-vous dire ?

– Je pense que tu as commis un mauvais geste voici des années et que tu n'as jamais osé en faire la confession.

– Un mauvais geste, s'étonne Belhoste. De quoi voulez-vous parler ?

– C'est à toi de me le dire mon fils. Tu sais que Dieu pardonne.

– Je ne comprends rien à ce que vous me dites, mon père. Soyez plus précis.

– Il y a quelques années, tu es allé livrer du foin chez les Bionval. Il y avait des pièces sur la table. Ne les aurais-tu pas prises pour nourrir ta famille ? Les temps étaient durs à cette période.

— Moi, voler de l'argent ? Aux Bionval ? Mais vous n'y pensez pas mon père ! Jamais ! J'en suis bien incapable ! Vous me connaissez !

— Le Diable est partout, mon fils, et il attaque plus durement ceux qui sont le plus proches de Dieu. Si tu confesses ta faute, tu seras pardonné.

Belhoste devient rouge écarlate, puis blanc de colère et de rage.

— J'ai rien fait de ce que vous dites, mon père ! Rien ! Qui c'est qui vous a dit ça ?

— Je suis tenu par le secret de la confession mon fils. Je ne peux pas te le dire. Mais la personne en question t'a vu. Je peux t'entendre en confession maintenant. Je te donnerai l'absolution et tu pourras communier la semaine prochaine.

— je ne confesserai quelque chose dont je suis innocent. Jamais, jamais. C'est un menteur celui qui vous a dit ça.

— Mais si tu ne te confesses pas, je ne pourrai plus te donner la communion.

— Et bien je m'en passerai de votre communion, lance Belhoste en claquant la porte de la sacristie.

Et en effet, le dimanche suivant, non seulement Belhoste ne se présente pas devant l'autel pour y recevoir l'hostie mais il ne se rend même pas à la messe. La semaine suivante non plus et la semaine d'après encore moins. Désormais, chaque dimanche il accompagne sa famille jusqu'au parvis puis entre dans le cabaret et attend la sortie de la messe devant un pichet de vin.

Au fil des mois sa femme s'en étonne puis lui fait des reproches : alors non seulement tu ne vas plus à la messe, mais maintenant tu te mets à boire. Et chaque soir, lorsqu'il rentre de son travail elle lui demande s'il va enfin

se décider à aller à confesse pour revenir à l'église le dimanche suivant. Il ne répond pas, se taille une tranche de pain et retourne à l'auberge d'où il rentre de plus en plus tard.

Car une question le taraude. Qui a pu raconter ces mensonges au Père Duhamel ? Qui rencontrait-il lorsqu'il allait porter du foin au château ? Les Flichy les fermiers du domaine, leurs trois fils, Barbe la femme de chambre de Madame de Bionval, la Marquise elle-même parfois, sa fille et son fils de temps en temps. Qui, parmi tout ces gens, peut lui en vouloir ? À moins que ce ne soit quelqu'un du village. Alors il se met à soupçonner tout le monde. Il devient sombre et silencieux. Perd ses amis et le goût de son travail. Et pendant les quatre années qui suivent, c'est dans le vin qu'il cherche la réponse et le réconfort.

Et un matin, alors qu'il avait beaucoup bu et quitté l'auberge tard dans la nuit, c'est au pied d'un pommier qu'on le retrouve rigide et froid, les yeux grands ouverts continuant à lancer en vain vers le ciel cette interrogation : Qui ?

III

Changement de monde

En mourant, alors qu'il venait d'entrer dans sa soixante-troisième année, le père Belhoste laissait une veuve et six enfants : trois filles et trois garçons. Cet homme qui était né quatre ans après la mort du Roi Soleil, qui avait connu la Régence et le règne de Louis XV, quittait ce monde alors que celui-ci s'apprêtait à entrer dans les temps modernes. Comme son père avant lui, et ses fils ensuite, il avait appris à lire et à écrire, et avait acquis peu à peu les quelques arpents de terre qui lui avaient permis de nourrir sa famille et de survivre aux famines des années vingt-cinq et cinquante. Mais, au grand dam de son épouse, il n'avait pu se hisser au-delà de sa condition de paysan.

À peine majeur Nicolas enterra son père, très inquiet de la guerre contre les Anglais pour laquelle la France mobilisait ses jeunes recrues, en espérant que sa position de fils aîné et soutien de famille lui permettrait d'échapper à la conscription. Mais avant que l'État ne lui reconnaisse ce statut, c'est sa mère, Marie-Anne qui le consacra chef de famille.

Du temps du père, les repas du laboureur se passaient

de manière très informelle. La mère sortait le pain du four, le père y traçait une croix avec son couteau et découpait des tranches qu'il distribuait aux enfants. Puis sa femme versait dans les écuelles de bois une louche de la soupe, parfois agrémentée de viande, et chacun s'installait où il le pouvait. Le père prenait une chaise et posait son bol sur un tabouret recouvert d'un linge, les petits s'asseyaient au sol, les plus grands mettaient leur gamelle sur une chaise ou un trépied. Nicolas mangeait debout, près de sa mère, à côté de la fenêtre.

Dès que son mari fut porté en terre, la mère imposa d'autres habitudes. Son premier acte de modernité fut de faire fabriquer une grande table et des sièges en nombre suffisant. Le jour de la livraison elle ordonna à ses enfants de s'asseoir sur les bancs et d'attendre que chacun soit servi pour commencer à manger. Quand elle enjoignit à son fils Nicolas de prendre place sur la chaise paillée au bout de la table, face à ses frères et sœurs, et qu'elle lui tendit le pain à trancher et le couteau de son père, il comprit qu'il devenait dépositaire du rôle de chef de famille, et que désormais c'était lui qui dicterait la loi. Il en fut reconnaissant à sa mère et se jura de rester digne du trône sur lequel elle venait de le couronner.

À partir de ce jour, il limita l'usage de son prénom à l'univers strictement familial et exigea que dans le village on le nomme désormais par son nom de famille : Belhoste.

Il reprit immédiatement l'exploitation des parcelles familiales mais comprit très vite que la terre ne suffirait pas à faire évoluer son état, et il chercha d'autres opportunités. Le paysan normand est très attaché à sa maison et au fil des générations il tient à apporter des améliorations au patrimoine transmis par ses parents. Le jeune homme sentit qu'il y avait de l'argent à faire dans ce secteur et, sans quitter la terre qui nourrit, il apprit à travailler celle qui protège. Trois ans plus tard il était devenu maçon.

Au fil des années, il s'était forgé la conviction que le système seigneurial avait causé la ruine de ce pays pourtant si fertile. En 1789, quand éclate la Révolution, il y voit l'occasion de prendre sa revanche en adoptant le parti de ceux qui voulaient supprimer les privilèges de la noblesse. Confiant dans sa détermination, son énergie et son intelligence, il ne doute pas un instant de sa capacité à éviter les pièges de cette période troublée. C'est, pense-t-il, l'occasion inespérée de laver l'humiliation en devenant un notable et même, pourquoi pas, un bourgeois.

* * *

Belhoste n'est pas ce que l'on pourrait appeler un bel homme. Un peu plus petit que la moyenne c'est toutefois un paysan vigoureux dans la force de ses trente ans. Ses épaules légèrement tombantes dégagent un cou épais et son visage porte la malice finaude du paysan à travers des yeux vifs et brillants. Sa bouche et ses lèvres fines disparaissent sous une barbe et une moustache fournies qui couvrent le bas de son visage. Il porte les cheveux mi longs et on a peine à l'imaginer coiffé de la petite perruque brune à cheveux courts qui caractérise les bourgeois de la ville. Hâbleur comme un vrai normand, un peu couard et fanfaron, mais prudent et circonspect, il aime prendre son temps et ne se décide jamais avant d'avoir pesé et mesuré les avantages qu'il peut tirer de telle ou telle situation. Sa parole est retenue. Comme tous les Normands ses phrases ondulent, bombées et allongées sur les voyelles comme pour donner le temps à l'interlocuteur de suivre la pensée. Lorsqu'il se déplace, c'est toujours d'un pas lent, les bras croisés derrière le dos, semblant dire aux importuns : ne me dérangez pas, je réfléchis. C'est donc de ce pas mesuré qu'il rejoint la foule qui envahit la place du village en ce matin du mercredi 20 mars 1789.

Le dimanche précédent, en terminant son oraison, la voix pointue du Père Duhamel s'était élevée de la chaire pour faire une importante déclaration à ses ouailles. *«Tous les hommes âgés de vingt-cinq ans et plus, payant des impôts, sont invités à venir s'exprimer mercredi prochain, et à rédiger le cahier de doléances de notre village. Notre devoir est de saisir cette occasion pour faire connaître à notre Grand Roy la vérité sur ce qui ne va pas dans son royaume.»*

Et ce jour, tous les hommes de Guitry, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se pressent dans l'église pour faire entendre leur voix et espérer mettre fin à des siècles de misère et d'oppression. Le père Duhamel a bien tenté de faire sortir ceux et celles qui ne répondaient pas aux conditions requises pour cette consultation mais c'est tout le village qui envahit l'église, se pressant dans le vestibule, débordant bientôt la travée principale et se dispersant jusqu'au chœur entre les rangées de bancs. Le silence recueilli et l'odeur de l'encens propres à ce lieu saint sont bientôt remplacés par un brouhaha fiévreux aux senteurs de sueur, de paille et de fumier. Du haut de sa croix, le Christ ne lève pas un œil sur ses fidèles en passe de devenir des citoyens. Un peu plus loin Lazare, indifférent à l'agitation, continue à sortir de son tombeau, et une Vierge de pierre contemple inlassablement son bel enfant, tandis que la foule, oubliant le respect qu'elle doit à ce lieu sacré, s'aglutine bruyamment autour du greffier envoyé des Andelys pour la rédaction du document. Bien que les membres du clergé ne soient pas consultés, le Père Duhamel assistera à l'événement, pour des raisons de sécurité, dit-il, mais il ne prendra pas part aux débats et se tiendra à distance. Il monte dans sa chaire, s'assied, ne laissant voir que sa tête dépassant de ce qui est encore le symbole de son pouvoir spirituel

En compagnie de ses deux beaux-frères, Garnier le

charron, et Varin le maréchal ferrant, Belhoste s'approche de Marinier l'aubergiste

— Qu'est-ce qui va sortir de tout ça ? demande ce dernier tout en pensant que son estaminet va se remplir à l'issue de la réunion.

— Plus de justice, espérons-le, répond Garnier.

Les trois hommes se sont postés au plus près du rédacteur qui, assis devant une petite table en bois, la plume à la main, attend les revendications des villageois. Celles-ci fusent de toutes parts, dans le plus grand désordre, ponctuées par des cris de colère ou de joie, des bravos et des applaudissements. Un homme se lève.

— Moi, j'en ai assez de remuer des pierres sur les chemins pour satisfaire le maître.

— Oui, il a raison, approuve la foule.

— Vous voulez qu'on écrive que les corvées sont abolies ? demande le greffier. — Oui ! crient les villageois.

— Et la gabelle aussi ! C'est une honte d'avoir à acheter du sel pourri et plein de terre.

— Et puis, on veut plus payer pour utiliser le moulin, le four et le pressoir du seigneur ! On veut avoir les nôtres.

— On veut avoir la gouvernance de notre travail, ajoute un journalier.

Le garde forestier est monté sur une chaise et il lance à la cantonade

— Et aussi que tout le monde ait le droit de chasser !

— Et puis supprimer le droit de colombier, lui répond un fermier, y'en a assez de leurs maudits pigeons qui abiment nos récoltes !

Le ton monte, le père Duhamel avale sa salive, glisse un doigt entre son cou et la barrette qui lui serre la gorge.

— Laissez-lui le temps d'écrire, proteste-t-il, d'une voix étranglée, du haut de son perchoir.

Mais le brouhaha ne cesse pas et les esprits s'échauf-

fent. Les hommes montent sur les bancs pour se faire mieux entendre :

— Et la dîme ? Ça aussi on n'en veut plus ! Elle devrait aider les pauvres, pourtant l'pays est plein de mendiants ! Y va où l'argent ? Dans les poches du clergé oui-da !

Une voix féminine lance :

— Qu'on laisse à nos hommes l'argent du curé. Nous, on fera un bureau de charité et il y aura plus de gueux, ni de vagabonds.

Le père Duhamel sent glisser quelques gouttes de sueur sur son front, mais Belhoste vient à son secours :

— C'est ceux d'en haut, les évêques acoquinés avec les nobles, qui gardent l'argent. Faut que notre curé, il ait les moyens de vivre et d'aider les pauvres. Marinier enchaîne :

— Et les terres communales, elles doivent être à tout le monde. Ceux qu'ont pas de terres, ils doivent pouvoir y faire pâturer leurs bêtes !

Garnier change de sujet : Et pourquoi faut-il être noble pour être officier ? lance-t-il à la cantonnade, demandons les emplois militaires pour tous les civils, et même pour les ecclésiastiques.

Certains ouvrent la bouche d'étonnement et éclatent de rire en regardant le curé qui répète, incrédule :

— Les ecclésiastiques ?

— Oui, les curés aussi ! lui répond la foule hilare.

Une femme se penche par-dessus l'épaule du greffier :

— Qu'est-ce que vous écrivez là, lui demande-t-elle.

— Plus de privilèges, plus d'humiliations et l'égalité pour tous, répond le greffier.

— La liberté aussi ! crie-t-elle, sous les bravos et les applaudissements. L'instituteur se lève :

— Et l'école pour les filles ! lance-t-il.

Mais seules quelques voix de femmes lui répondent.

Les hommes marmonnent qu'y'a des choses plus importantes et passent à d'autres sujets.

— Les impôts pour tout le monde, relance un laboureur en agitant son chapeau au-dessus de la foule pour mieux se faire entendre. Pourquoi le clergé et les nobles y payent pas ? C'est nous qu'on paye tout : les routes, l'armée et l'entretien du Roy !

L'esprit public bouillonne lorsque les villageois font l'inventaire de la misère dans laquelle vit la plupart d'entre eux. Mais le caractère placide des normands reprend peu à peu le dessus et, tandis que le greffier continue à noter les propositions au fur et à mesure qu'elles fusent, le calme revient.

— Et maintenant, ça va devenir quoi, ce que vous écrivez ? demande Belhoste.

— Ce sera déposé aux Andelys, puis à Rouen, et porté au roi.

— Par qui ?

— Vous allez élire deux députés d'ici qui iront aux Andelys. Qui se propose ?

Garnier se penche vers Belhoste : présente-toi. Mais le temps d'une hésitation et c'est trop tard, les députés sont déjà nommés.

Il faut environ douze à quatorze heures pour aller de Paris à Rouen avec la chaise de poste qui passe par Écouis. On a le choix entre la voiture à deux roues avec brancard et la voiture à quatre roues avec timon, un peu plus confortable. C'est un voyage très onéreux, soixante dix livres par personne, mais rien n'est plus rapide si ce n'est le courrier du Commerce que des négociants entretiennent à frais communs entre Paris et le Havre. C'est donc par ce courrier qu'Écouis apprend, le 15 juillet à six heures du matin, qu'à Paris, la veille, le peuple s'est

emparé de la Bastille. Dès l'aube la nouvelle fait le tour des marchands, réunis comme chaque mercredi pour le marché, et elle touche Guitry dans l'après-midi. Le lendemain arrivent les voyageurs venus par les chaises de Poste, accompagnés par les postillons et les courriers, accommodant les détails des évènements selon leur imagination. Mais il faut attendre la semaine suivante pour que les journaux de Rouen fassent enfin un récit circonstancié des évènements du 14 juillet. Quelques jours plus tard on apprend que le roi s'est présenté devant l'Assemblée Nationale en implorant son aide pour assurer le salut de l'État, ce qui ne manque pas d'inquiéter la population.

Puis viennent les réformes : la dîme est abolie, les biens du Clergé sont nationalisés, le droit de vote est accordé aux hommes de plus de vingt-cinq ans payant un impôt direct et résidant dans la commune depuis plus d'un an. Soit pratiquement tous les hommes adultes sauf les domestiques. La Nation est découpée en départements, districts, cantons. Les paroisses deviennent des municipalités à la tête desquelles sont placés des maires élus au suffrage direct pour deux ans, accompagnés de deux agents municipaux, d'un agent national, d'un conseil municipal et d'un procureur chargé de faire exécuter la Loi.

* * *

Lorsque six mois plus tard, en février, les premières élections municipales sont annoncées, Belhoste hésite à se présenter. Qu'est-ce que tout cela allait donner ? Vers quoi le pays s'engageait-il ? N'était-ce pas un peu tôt pour se mettre en avant ? Ne valait-il pas mieux voir venir et laisser un autre plus téméraire se placer en première ligne et essayer les plâtres d'une République naissante ? Prudent et circonspect, il se contente donc de voter, le sept février pour élire le premier maire de Guitry. Cela lui

laisse deux ans pour décider de sa stratégie et trouver les soutiens qui le conduiront, il n'en doute pas, à la victoire.

Au fil des mois, il constitue son équipe en commençant par la famille. Varin et Garnier, ses deux beaux-frères qui découvrent son ambition et qui l'ont vu développer le patrimoine familial, sont acquis à sa cause et l'encouragent. De plus, l'oncle de Garnier vient d'être nommé procureur de Guitry et son soutien pourrait peser lourd. Belhoste aimerait que Marinier son ami d'enfance fasse le relais entre lui et les villageois qui fréquentent son cabaret. Si je suis élu, tu m'accompagneras à la Mairie comme conseiller municipal, lui promet-t-il. Quand tu auras un peu de pouvoir sur les affaires du village, tu verras comment ton auberge va se remplir d'assoiffés, lui dit-il pour balayer les derniers doutes de son ami, commerçant avisé soucieux de remplir son cabaret et son escarcelle. Mais son meilleur soutien, c'est auprès du curé Duhamel qu'il le trouve. Le brave homme se souvient que Belhoste fut le seul à le défendre lorsque les villageois demandèrent à retirer aux prêtres les revenus de la Dîme, et il espère que ce paroissien, devenu maire, saura le protéger des excès qui se profilent à l'horizon. Le père Duhamel est apprécié et respecté dans le village même si son statut social devient de plus en plus incertain ; et lorsqu'il vante les mérites de détermination et de modération de Belhoste, il est écouté.

Régulièrement Varin et Garnier s'installent chez Marinier, et l'auberge du village devient rapidement un lieu de parole où l'on échange sur la politique, l'actualité et les nouvelles lois dont les échos parviennent jusqu'à Guitry. Garnier est un excellent orateur. Il n'a pas son pareil pour développer des thèmes de société avec des mots simples accessibles à tous, et modérer les plus virulents prêts à mettre le feu pour disent-ils «se débarrasser de ces chiens d'aristocrates». Belhoste ne participe que très peu à ces

réunions car, contrairement à son beau-frère, il n'excelle pas dans ces joutes oratoires. Pour le moment il reste dans l'ombre, prêt à en sortir le moment venu.

Un nouvel arrivant s'est depuis peu joint aux habitants de Guित्रy lors de ces soirées politiques. Il vient de la Bucaille, un hameau situé à quelques lieues de là, et il apprécie de trouver ici une compagnie qui l'aide à se forger une opinion sur les événements en cours. Il est le dernier fils de la famille Flichy, de gros fermiers de la région, receveurs depuis des générations des terres de la famille de Bionval. À la mort de leur père, les trois fils ont repris l'exploitation mais Augustin ne s'entend pas avec ses frères. Il leur reproche de traiter les employés, journaliers, et domestiques d'une manière injuste et cruelle, de se conduire avec eux comme certains aristocrates qui sont aujourd'hui objets de la vindicte populaire. Il songe à quitter la ferme et à s'installer plus modestement à Guित्रy. Épris de justice et de liberté, il admire Garnier, ses convictions, sa modération et son humanité, et il ne tarde pas à intégrer le petit cercle qui prépare en secret, autour de Belhoste, les prochaines élections municipales.

Les Normands, et encore moins les habitants de Guित्रy, ne sont pas des va-t-en-guerre. Seul un petit groupe mené par le père Jouan appelle au sang et à la vengeance. Belhoste pourrait se réjouir de l'entendre crier sa haine des aristocrates, et dire tout haut ce que lui-même pense tout bas, si quelques acharnés ne s'étaient pas mis en tête de porter l'homme à la Mairie et d'en faire son concurrent direct.

— Ton point fort, c'est ta modération, conseille Garnier à son beau-frère, reste comme tu es et ménage la chèvre et le chou. Duhamel te soutient parmi ceux qui ne demandent que des réformes et qui sont attachés à la

religion et à leur curé, Varin et moi t'appuyons auprès de ceux qui souhaitent un changement plus profond. Tu n'as rien à craindre de la bande à Jouan. Ils n'ont pas de cervelle, ils appellent au sang, et ici personne n'a envie de cela.

— Tout de même, répond Belhoste, il me manque des appuis en haut lieu. Quelqu'un qui ferait autorité, un notable, une figure respectée dont je pourrais me recommander. Un homme puissant.

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

— Oui. À ton oncle, le procureur Garnier. C'est lui qui fait respecter la loi ici. Je sais qu'il est apprécié par la plupart des gens du village. S'il m'appuyait je n'aurais rien à craindre de Jouan et de ses vauriens sanguinaires. À moins que lui-même ne souhaite se présenter ?

— Non, lui répond son beau-frère. Il a d'autres ambitions. Vers Écouis, les Andelys et même Rouen. Il ne sera pas un adversaire, mais de là à t'en faire un soutien, ce n'est pas gagné.

— Parle-lui tout de même de moi. Histoire de tâter le terrain.

Le procureur ne voyait pas d'un bon œil les discours et les agissements du petit groupe entourant le père Jouan, et il commençait à s'en inquiéter. Aussi, lorsque son neveu vient lui parler de ce Belhoste, l'écoute-t-il attentivement.

— Mon oncle, je suis très inquiet. Comment faire cesser cette haine qui gagne le cœur de notre village ? Le meilleur moyen n'est-il pas de présenter un homme modéré, intelligent, honnête, aux saines convictions républicaines pour contrer ce nid de coupeurs de têtes ? Qu'en pensez-vous ?

— Aurais-tu quelqu'un à me proposer ? demande le procureur.

— Oui, mon beau-frère. Belhoste.

— En effet, je le connais. C'est un garçon sérieux. Mais il est difficile de savoir de quel bord il est. Ses relations avec le curé pourraient laisser penser qu'il n'est guère acquis aux idées républicaines.

— C'est un entrepreneur en maçonnerie qui s'est fait tout seul. Un homme posé, discret et motivé qui souhaite des réformes profondes autant que vous et moi.

Le procureur réfléchit un instant.

— Présente-le moi. Je vais le tester.

* * *

Au centre des Andelys, Belhoste s'approche du bâtiment dont la façade principale qui abrite le tribunal est couverte de colombages. Il longe les murs de pierre et les fenêtres à barreaux de la prison, avant de pénétrer dans le bureau du procureur qui lui fait face. Un valet lui ouvre la porte et il y pénètre à pas mesurés le chapeau à la main, son regard balayant rapidement le décor : tableaux sur les murs, bureau en merisier aux pieds finement sculptés, cheminée en pierre dans laquelle brûle une flambée bienvenue en cette fin d'hiver. Belhoste remarque tout de suite la tenue du procureur installé dans un imposant fauteuil. Sa perruque blanche ornée de rouleaux horizontaux au-dessus des oreilles. Le ruban de velours noir qui resserre son catogan et dont les pans ornent sa nuque. Et l'habit de velours vert au col d'une nuance plus claire qui laisse apparaître les parements d'un gilet jaune. Le procureur réajuste la lavallière qui protège son cou. Il se lève et tend la main à son visiteur

— Bonjour citoyen Belhoste, dit le procureur. Heureux de faire ta connaissance.

— Bonjour citoyen Procureur, répond le paysan fort

intimidé par le décorum qui l'entoure et surpris par l'accent du Procureur ; ou plutôt par l'absence de mélodie de ses phrases. Il parle plat, comme les parisiens, pense le paysan normand.

— Merci d'être venu jusqu'à moi. Je suis bloqué aux Andelys pour la semaine et n'ai guère le temps de quitter le Palais de Justice. Je sais que ton temps est précieux mais j'ai à t'entretenir d'une affaire urgente. Mon neveu m'a parlé de toi. C'est ton beau-frère, je crois. Vous vous connaissez bien.

— Certainement, citoyen. Et nous nous apprécions.

— Il m'a vanté tes convictions républicaines et ta modération. Tu ne fais pas partie de ces fous furieux qui veulent faire couler le sang des aristocrates. En cela nous nous ressemblons.

Belhoste écoute, reste silencieux, curieux de ce qui va venir.

— Si tu souhaites t'impliquer un peu plus dans les réformes qui s'engagent, j'ai une mission à te confier.

Belhoste sent son cœur s'accélérer. Est-ce une proposition de collaboration ? Je t'écoute, répond-il.

— Depuis que l'ordre du Clergé a été supprimé, la plupart des curés ont prêté serment, et il a été décidé que les biens de l'Église seraient vendus. Que penses-tu de tout cela ?

— Ces réformes ne font qu'appliquer les revendications du peuple qui se sont exprimées lors de la rédaction des cahiers de doléances. Notre Roy a tenu parole.

— La vente des biens de l'Église a été ralentie par une forte opposition venue de ceux qui veulent freiner le progrès. Il est maintenant grand temps de faire appliquer ce décret, enchaîne le procureur.

Belhoste ne dit mot. Il attend la suite.

— C'est pourquoi je vais te demander, si tu en es d'accord, de bien vouloir t'occuper de la vente des biens de

l'Église Saint-Pierre de Guitry. Tu iras chercher les objets en question et tu me les apporteras ici même pour effectuer la vente. La responsabilité que je te confie est à la hauteur de la confiance que je t'accorde, sur la foi des dires de mon neveu.

Cette proposition laisse Belhoste fort perplexe. Il est à la fois flatté de cette demande et de l'intérêt que semble lui porter le Procureur, mais aussi très embarrassé de la situation dans laquelle il le place vis-à-vis du Père Duhamel. S'il accepte, il risque de se mettre à dos la population la plus attachée aux valeurs chrétiennes. S'il refuse, il perd le soutien du procureur .

— Citoyen Procureur, je suis très honoré de la mission que tu souhaites me confier. Je vais réfléchir avant de te donner ma réponse.

— Malheureusement tu n'en auras pas le temps, répond le procureur. La vente a lieu après-demain. Tous les objets doivent être ici dès demain soir. J'ai besoin de savoir maintenant si c'est à toi que je confie cette mission ou si je dois faire appel à quelqu'un d'autre du village qui s'est déjà proposé pour réaliser l'opération.

Le sang de Belhoste ne fait qu'un tour. C'est Jouan bien sûr son rival qui, comme lui, espère le soutien de cet homme influent. Que vaut-il mieux ? Miser sur le soutien du curé dont les prérogatives et l'avenir politique sont déjà bien compromis, refuser la proposition et laisser Jouan prendre l'avantage, ou saisir l'occasion de doubler son concurrent en s'assurant de l'appui du Procureur qui peut lui ouvrir les portes de la vie politique ?

Sa réponse ne tarde pas : j'accepte, dit-il. Les objets du culte seront ici demain soir, comme tu le souhaites.

Comme chaque matin aux aurores, le père Duhamel a dit sa première messe devant quelques paroissiens

habitué à commencer la journée par ce passage rituel à l'église. En rangeant les objets sacrés qu'il vient d'utiliser il ne peut s'empêcher de s'interroger sur l'avenir qui lui est réservé. Comme beaucoup de ses confrères il a accepté de prêter serment à la Constitution pensant que cela lui assurerait le droit de continuer à exercer son sacerdoce en toute quiétude, mais les événements ne semblent pas lui donner raison.

Après avoir respectueusement essuyé le calice et le ciboire il les repose sur l'autel et s'agenouille un instant devant la croix, murmurant une prière. Puis il se rend dans la sacristie pour changer de vêtements. Il ôte sa chasuble et l'accroche dans l'armoire auprès de toutes les autres qui sont conservées depuis des générations. Elles sont au nombre de quatorze. Comme il les aime ces quatorze chasubles qui ont habillé ses prédécesseurs et qui restent chargées de leurs prières et de leur foi ! Il passe sa main sur l'une, puis sur l'autre. Combien de fois a-t-il fait ce geste ? À chaque fois qu'il se sent faiblir, à chaque fatigue, à chaque doute, c'est toujours vers elles qu'il vient, et à travers cette caresse il a toujours le sentiment que les étoffes fatiguées, usées, vieillies, lui renvoient l'énergie et la foi de ceux qui les ont portées. Grâce à cela, il ne s'est jamais senti vraiment seul, et aujourd'hui, dans ces temps tellement incertains, ces chasubles l'accompagnent et le réconfortent plus que jamais.

Il achève de remettre de l'ordre dans la sacristie quand un bruit de pas se fait entendre dans l'église. Quelqu'un pour la confession ? pense-t-il en franchissant la porte. Reconnaisant la silhouette de Belhoste qui s'avance dans la travée centrale il s'étonne de le voir de si bon matin. À cette heure, il est toujours sur les chantiers ou dans les champs. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé chez lui, se dit-il, sachant que le prêtre est toujours le premier pré-

venu lorsqu'un malheur arrive. Et en effet, l'homme qui s'avance vers lui a le visage grave.

— Bonjour Belhoste, lui dit le prêtre. Quelque chose ne va pas ? Tu as l'air bien sombre.

— En effet mon père, je viens pour une mission fort difficile à laquelle je ne peux malheureusement pas me soustraire.

— De quoi s'agit-il ?

— Je dois emporter les objets du culte pour qu'ils soient vendus. C'est la loi et elle doit être appliquée aujourd'hui même.

Le Père Duhamel savait que ce jour viendrait, mais il n'aurait jamais pensé que ce serait la main de celui qu'il considérait comme son allié qui emporterait ces objets.

— Pourquoi toi ? lui demande-t-il. Pourquoi faut-il que ce soit toi, en qui j'ai confiance, qui vienne ainsi dépouiller ton église ? Tu n'es pas le représentant de la loi.

— Je suis mandaté par le procureur.

— Tu ne pouvais pas refuser ? Le procureur ne pouvait-il venir en personne ?

— Ne rendez pas les choses plus pénibles, mon père. Je vous demande officiellement de vous exécuter et de me remettre la totalité de l'argenterie en ne gardant qu'un seul des objets du culte nécessaire à l'exercice de votre pratique.

Le Père Duhamel n'a pas le choix. La mort dans l'âme il pénètre dans la sacristie et ouvre les placards. Un ciboire, deux calices, quatre burettes, un encensoir et deux clochettes en argent sont aussitôt saisis et enfournés dans un grand sac de toile.

— Est-ce tout demande Belhoste ?

— Hélas oui, répond le prêtre, la paroisse n'a jamais été bien riche.

Belhoste s'apprête à sortir quand il avise la grande armoire.

— Et là-dedans, qu'y a-t-il ?

— Rien qui ait de valeur marchande, répond le prêtre.

— Ouvrez la, s'il vous plaît, insiste Belhoste.

— Ce n'est rien, je t'assure. Juste quelques chiffons.

Belhoste se fait pressant : laissez-moi voir.

Le curé ouvre l'armoire laissant apparaître les quatorze chasubles.

— Eh bien ? Que me disiez-vous ? Qu'il n'y avait rien ! s'exclame Belhoste.

— Ce sont de vieilles étoffes, usées, en mauvais état. Tu n'en tireras rien. Je t'en prie ne les emporte pas !

— Savez-vous mon père, que si je n'exécute pas les ordres je risque la prison. Voudriez-vous avoir ma perte sur la conscience ? Je suis comme vous, désolé de ce qui se passe, mais ni vous ni moi n'y pouvons rien. Nous devons obéir. Un jour peut-être nous pourrions prendre notre revanche. Je vous promets que je m'y emploierai. En attendant je dois emporter ces vêtements. Et, joignant le geste à la parole il décroche les chasubles.

Puis il sort rapidement de la sacristie, traverse l'église à grand pas, le sac de toile sur l'épaule. Retrouvant l'air frais et le soleil, il prend une grande respiration et se dirige vers la charrette qui l'attend pour le conduire aux Andelys.

IV

L'affaire Flichy

Lorsque l'année suivante le Père Duhamel rendit l'âme, tout le village vint rendre hommage à ce brave curé qui, dans la pauvreté, avait accompagné les villageois pendant toute sa vie. Chacun s'accordait à penser qu'il n'avait pas survécu à la saisie des biens de son église car depuis cette date on l'avait vu dépérir de jour en jour. Belhoste, qui venait d'être élu maire quelques jours plus tôt, tint à faire son éloge funèbre, rendant hommage à son dévouement, à sa piété et à la charité dont il avait toujours fait preuve. Il ne manqua pas d'exprimer sa gratitude quant au soutien et aux conseils que le vieux curé lui avait prodigués. Puis il quitta le cimetière pour se rendre à la maison communale dont il était désormais le maître afin de composer son conseil municipal. Varin et Garnier qui l'avaient soutenu pendant toute la période des élections, n'avaient pas souhaité l'accompagner dans la gestion de la commune, au contraire de Marinier l'aubergiste, et d'Augustin Flichy le marchand de bois, qui étaient devenus officiers municipaux.

* * *

La bise aigre de février s'est levée en soufflant des bourrasques de neige fondue qui pincement les joues. Cette année 1793 est particulièrement froide sur la Normandie et Belhoste referme son mouchoir de col pour protéger sa gorge qu'il sait fragile, et enfonce profondément ses mains dans les poches de sa blouse. Pour avoir chaud il a superposé plusieurs vêtements les uns sur les autres et semble un peu engoncé sous toutes ces épaisseurs. Malgré son élection récente aux plus hautes fonctions municipales il s'est attaché à ne rien changer de son apparence. Considérant que ce n'est pas à la vêtue, mais plutôt à l'état de son patrimoine que l'on juge l'homme, il continue à s'habiller comme un paysan et à porter des sabots. Ce matin, il y a même ajouté de la paille comme tout le monde ici le fait depuis toujours.

Dans l'ancienne maison des Clercs, il fait à peine plus chaud qu'à l'extérieur si l'on excepte le petit vent glacé qui reste à la porte. Il jette un coup d'œil au poêle qu'il n'allumera pas : on n'a qu'à bien se couvrir, les bûches, ça coûte, répond-il à ses adjoints lorsque ceux-ci se plaignent du froid. Mais ce matin c'est Augustin Flichy le marchand de bois qui doit le remplacer à la rédaction de l'état-civil, et sans doute apportera-t-il une bûche ou deux.

Belhoste souffle dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre et s'assied à la table chargée des registres. Entre autres responsabilités il a désormais celle des déclarations de naissances, mariages et décès des habitants de Guîtres, en remplacement du curé Duhamel. Il n'en est pas peu fier et son regard caresse avec plaisir les premières lignes qu'il traça d'une main ferme quelques semaines plus tôt : *Le présent registre a été arrêté par moy maire de cette paroisse aujourd'hui six novembre mil sept cent quatre vingt douze L'an premier de La République Française ce que j'ai signé Belhoste*

maire. Il avait, pour la première fois, ceint l'écharpe aux couleurs de la nation bleu blanc rouge et ornée d'une frange couleur d'or, et s'en était senti fier et fort.

Puis il revient à ses dossiers du jour et se plonge dans le projet de fermage de la Grande ferme de Guîtres. Des terrains communaux font partie du lot et deux acquéreurs se sont manifestés. Ce sera au Conseil municipal de trancher.

Il est à peine huit heures lorsque son frère Paul, accompagné d'un voisin, fait irruption dans la pièce.

— Nicolas, viens vite, l'Augustin, l'est mort !

— Comment ça mort ? Je l'attends. Il va arriver !

— L'est dans sa maison qu'est cléfée. On peut pas rentrer. Je crois bien qu'il a été assassiné !

Aussitôt, Belhoste ferme ses registres et emboîte le pas des deux hommes en direction d'une chaumière adossée à une grange remplie de troncs d'arbres et de bûches. Les trois hommes tentent d'ouvrir la porte mais en effet celle-ci est fermée à clef. Ils contournent la maison et, dans la cour, ils accèdent à une croisée par laquelle apparaît la silhouette d'un homme étendu sur le sol entre la table et le lit. Forçant le volet, les trois hommes pénètrent dans la pièce. Il y règne un grand désordre et l'odeur d'un feu de bois éteint ne parvient pas à masquer celle, lourde et métallique, caractéristique du sang séché. En effet l'homme qui git au sol est bien Augustin Flichy, le marchand de bois. Le creux de sa poitrine est percé d'un trou sanglant, et à proximité du corps se trouvent un bâton et un fusil. L'homme est habillé d'une chemise, d'un gilet, de ses bas et d'une culotte. Sa chemise est brûlée jusqu'à la ceinture.

Baignant dans une mare de sang, le pauvre Augustin a encore les yeux ouverts. Et son regard, mon Dieu

son regard, pense Belhoste, c'est un regard étonné, un regard qui semble dire : mais je ne peux pas le croire. Il s'agenouille auprès de lui et, effleurant ses paupières, lui ferme les yeux. Puis, toujours accompagné des deux témoins il remonte à la mairie pour y établir le procès-verbal. Tous trois marchent en silence ne répondant que d'un bref signe de tête aux saluts des villageois qu'ils croisent. La main du nouveau maire peine à ne pas trembler en rédigeant le constat : *aujourd'hui, quatrième jour de février de l'année mil sept cent quatre vingt treize, deuxième de la République française, par devant moi Nicolas Belhoste, maire de la commune de Guitry est comparu Paul Belhoste laboureur et Jean-Louis Galis tailleur d'habits lesquels nous ont déclaré que Augustin Flichy est mort cette nuit à une heure et demi du matin.*

— Vous dites qu'il est mort une heure et demi du matin. Comment pouvez-vous en être si sûr, demande Belhoste qui tient à approfondir les choses.

— On l'avait aperçu hier au soir. Y rangeait son bois. Et dans la nuit on a entendu du bruit. Une dispute, une bousculade, un coup sec. Ça n'a pas duré longtemps. L'église avait déjà sonné une heure.

— Et vous avez pas bougé ? Vous êtes restés dans votre lit ?

— Ben oui. La peur nous galopait rude avec les brigands de la forêt de Lyons. Sûr que c'est eux qu'ont fait le coup ! Et puis ils seront repartis avec du bois.

— Tout ça c'est vite dit, répond le maire en refermant le registre.

Belhoste a envoyé quérir Lainé, l'ancien garde-chasse devenu juge de paix du canton, mais c'est un autre homme qui entre dans la maison communale, le pas assuré, le verbe haut. Avant de s'adresser au maire il ôte son chapeau et le brosse avec son avant-bras pour en enle-

ver le givre blanc qui le recouvre. Puis, après avoir balayé la pièce du regard et en avoir constaté la simplicité :

— Bonjour citoyen. Calvel, procureur de Gamaches. J'ai été mandaté par le préfet pour traiter cette affaire.

Belhoste est obligé de lever les yeux pour répondre à son interlocuteur qui a une bonne tête de plus que lui, sans compter le chapeau qui le grandit encore. D'emblée cette différence de taille et d'allure agace Belhoste.

— Bonjour citoyen Calvel. Lainé ne pouvait pas le faire ?

— La victime était conseiller municipal et représentant de Guitry au canton. La commune ne peut pas être juge et partie. Donne-moi le procès-verbal que j'en prenne connaissance.

Le document change de main. Calvel le parcourt rapidement.

— Les faits semblent clairs. La région est infestée de bandits qui sont acoquinés avec les blancs. Aucun doute, le citoyen Flichy a été la victime soit des brigands, soit de ces traîtres de ci-devant qui combattent le progrès.

— Mais la maison d'Augustin Flichy était fermée lorsque nous sommes arrivés. Il n'y a que lui ou le propriétaire qui avait la clef !

— Il aura refermé la porte après le départ de ses agresseurs de peur qu'ils ne reviennent. Et puis, il sera mort de ses blessures quelque temps plus tard.

Belhoste reste un instant silencieux. Il a réponse à tout ce procureur, pense-t-il. Mais il insiste.

— Et le bas de sa chemise qui était carbonisé jusqu'à la taille. Qu'est-ce que ça veut dire ? A-t-on essayé de le brûler vif ? De mettre le feu à sa maison ? Pourquoi les brigands auraient-ils fait cela ? Augustin était mort. Ça suffisait !

— Il sera tombé sur sa lampe allumée. Non vraiment je ne vois là rien qui nécessite une enquête plus approfondie. Je vais rendre compte de mes conclusions au préfet.

Le maire croise les mains derrière son dos. Se balançant de haut en bas en levant et reposant ses talons au sol, comme il le fait toujours lorsqu'il se sent en état d'infériorité, il tente de se mettre à la hauteur de Calvel. Le menton levé, regardant le procureur droit dans les yeux il l'interroge :

— Et alors ? On ne saura jamais qui a tué ce pauvre garçon ?

— Mais on le sait déjà. Ce sont les brigands.

Belhoste est stupéfait. Comment se fait-il que le procureur soit aussi peu intéressé par cette affaire ? Parce qu'elle concerne des manants et qu'il est un bourgeois de la ville ? Il s'obstine :

— Non, ça n'est pas suffisant. Je vais demander une véritable enquête.

— Je ne te le conseille pas, citoyen, rétorque le procureur.

Belhoste persiste :

— Ça te dérangerait, demande Belhoste sans chercher à cacher son agacement.

— Et pourquoi donc ?

— J'ai l'entendement plus subtil que tu ne le crois, citoyen, répond Belhoste. La Grande Ferme. Augustin voulait reprendre le fermage. Toi aussi.

— Nicolas, je ne te permets pas ces sous-entendus à la limite de l'insulte.

Comme à chaque fois qu'il est en colère, son parler d'origine, celui des paysans, lui échappe :

— M'app'lez pas Nicolas. Z'avons pas gardé les goretts ensemble.

La réponse vient le frapper, cinglante comme un gifle en plein visage.

— En effet, je n'ai jamais gardé les cochons, moi.

Belhoste blêmit et reste muet. Calvel est déjà sur le

pas de la porte, un demi-sourire sur les lèvres. Il soulève son chapeau.

— Je te salue bien, citoyen. Continue ton travail ainsi que tu le fais. Nous avons besoin de bravaches comme toi.

Très vite dans la matinée, la nouvelle s'est répandue et les villageois se pressent à la porte du marchand de bois, se bousculant, grim pant sur des bûches pour atteindre la croisée et apercevoir, d'un œil inquiet, effrayé et gourmand, le corps du malheureux Augustin. Belhoste est contraint d'intervenir et de poster Lainé le garde forestier devant la chaumière pour en interdire l'accès. La foule se replie alors vers le cabaret Marinier et chacun y va de sa version.

— Y'avait du sang partout.

— Paraît qu'il était embroché par un bâton

— Planté dans le sol ! Quelle horreur !

— Mais non, y'a eu qu'un coup de fusil ! Le bâton c'était pour l'assommer !

Marinier et sa femme passent entre les buveurs, remplissent les verres et enchaînent les tournées.

— Et qu'y z'ont mis le feu à sa chemise !

— Et par où qu'il est passé l'assassin ? La porte, l'était cléfée. On pouvait pas entrer et pas sortir. Qui c'est qu'avait la clef ?

— Les brigands de la forêt de Lyons, pour sûr que c'est eux.

— Paraît qu'y dépouillent même les mendiants. C'est-y pas une honte ?

— C'est rien que des barbares ces gens-là ! Les hommes se regardent, le menton levé et le regard déterminé.

— Moi, je garde mon fusil à côté de mon lit. Qu'y viennent ! Y s'ront ben reçus ! J'te dis que ça !

— Quand même le pauvre homme ! Il était de notre bord.

— De notre bord, de notre bord, ça c'est vite dit. Sa famille, elle fricotait bien avec les aristos. Y avait-t-y pas un curé Flichy à Richeville ? Les chiens font pas des chats et m'est avis qu'il était peut-être pas tant de notre bord que ça.

— Mais l'Augustin, y voyait plus personne. Depuis qu'il était rentré au conseil municipal, sa famille, elle l'avait déshérité !

Et chacun y va de donner son avis sur la situation du malheureux marchand de bois. Ses parents, fermiers du domaine de Bionval à quelques lieues de Guitry. Leur dévouement à cette famille pour laquelle ils travaillent de père en fils depuis des générations. Leur attachement aux valeurs traditionnelles. Et leur colère lorsqu'ils avaient appris qu'Augustin s'était rangé du côté des républicains.

— Et puis, il avait quand même du bien et une maison. Et du bois plein sa grange. Même qu'y voulait reprendre le fermage de la Grande Ferme. D'où qu'y tirait l'argent ?

— Ben, y vendait son bois.

— Son bois ! C'était pas du bon ! L'était même en procès avec un gars de Fontenay, cause qu'y lui avait vendu du bois pourri.

Marinier, l'aubergiste, passe entre les hommes : encore un coup les gars ? Les verres se remplissent de bière, de cidre frais et de vin chaud. La conversation s'échauffe, les esprits aussi, et chacun y va de sa remarque pour prouver qu'il y avait bien des choses bizarres dans la vie de l'Augustin. La conversation amorce une pause, mais elle est très vite interrompue :

— Tiens regardez qui voilà !

Tous les regards se tournent vers la place où une élégante petite calèche vient de s'arrêter devant l'échoppe du badestamier.

— Le p'tit marquis de Bionval qui vient faire faire ses bas de soie !

Le jeune homme qui en descend est fort élégamment habillé. Ses mains sont gantées et ses poignets scintillent de bijoux. Il rentre dans l'échoppe et en ressort quelques minutes plus tard, semble-t-il fort agité, trébuchant et agitant un mouchoir devant son visage.

Dans le café, les hommes s'esclaffent bruyamment :

— Qu'est-ce qui lui arrive à la marquise ? Elle a ses vapeurs ?

* * *

Belhoste a fermé la mairie et il se dirige vers la maison de la rue Corblin où l'attend son déjeuner. Depuis la mort de son mari et le mariage de ses trois filles aînées, Marie-Anne, la mère, a continué à tenir la maison pour ses trois fils en attendant qu'ils prennent femme, ce qui ne devrait pas tarder, du moins pour les plus jeunes. Louis et Paul sont fiancés à deux sœurs du village voisin et les mariages sont prévus pour le mois d'octobre. Dans la pièce principale qui sert de cuisine, de salle et de chambre à coucher, la mère surveille la potée qui a cuit toute la matinée accrochée à la crémaillère de la cheminée. À soixante-quatre ans, Marie-Anne Belhoste est une petite femme encore alerte au visage émâcié sur lequel la peau s'est tendue au fil des ans. Elle, qui fut plutôt ronde du temps de sa jeunesse, s'est amincie puis amaigrie. Ses dents qui sont tombées peu à peu ont creusé ses joues, et son menton désormais proéminent s'orne de quelques poils drus. Même si elle est devenue sèche et anguleuse, elle n'a rien perdu de sa coquetterie d'antan, et nul ne peut se vanter de l'avoir jamais vue en cheveux, sans sa coiffe toujours impeccablement blanche, repassée et amidonnée. Même ses enfants en plaisantent : la mère, elle dort avec sa cornette!

L'odeur de quelques morceaux de lard se mélange au fumet du bouillon, et Louis qui vient de rentrer des champs attend avec impatience l'arrivée de ses deux frères, et en particulier de son aîné qui tranchera le pain, signifiant ainsi le début du repas. Le jeune homme aurait-il la tentation de commencer sans lui que sa mère saurait l'éloigner de la table en brandissant sa louche en fer blanc comme elle le fit si souvent avec ses enfants lorsqu'ils étaient plus jeunes. Bien que ses trois fils soient largement adultes, elle continue à faire autorité dans la maison. Justement voici Paul et Nicolas mais ils ont leur tête des mauvais jours. Nicolas s'assied à table sans dire un mot et distribue le pain. Sa mère l'interroge

— Quelque chose ne va pas à la Mairie ?

C'est Paul qui répond

— J'Augustin, l'a été assassiné.

Marie Anne s'assied

— Assassiné ! Comment c'est possible ?

Mais Nicolas interrompt sèchement ce début de conversation.

— Taisez-vous, on en parlera plus tard, pour l'instant on ne sait rien.

Ses frères qui n'ont pas l'habitude de discuter les ordres de l'aîné se taisent. Paul esquisse un geste d'impuissance destiné à sa mère puis, dans le silence qui vient de s'installer, tout le monde plonge le nez dans son bol.

Tout en mangeant bruyamment sa soupe, Belhoste ne décolère pas. Cette manière que ce Calvel, ce « monsieur », a eu de l'humilier en le tutoyant et en l'appelant Nicolas comme s'il avait été son valet de chambre ! Et lui, qui a bêtement parlé de garder les cochons ! Il aurait bien dû se douter que Calvel, lui, n'avait jamais pataugé dans le lisier ! Cette conversation l'a remis à sa place de paysan mal dégrossi, et l'offense est insupportable. S'il avait cru un instant, après son élection, être devenu un notable,

il constate qu'il n'en est rien. Après les aristocrates ce sont les bourgeois qui dirigent le pays, tenant en faible estime les gens de la terre quelles que soient leurs qualités. Ce n'est pas ce qu'il a voulu et il doit admettre que le passage par la Mairie ne suffira pas à lui assurer le statut social qu'il convoite. Il lui faut trouver un autre chemin pour rejoindre les notables du département. Pas facile, quand on n'a ni famille ni amis dans cette bourgeoisie qui, s'apprête à conduire le pays.

Belhoste sait qu'à Paris, mais aussi aux Andelys, à Gisors et à Vernon, des citoyens soucieux d'œuvrer pour le progrès de l'humanité se réunissent dans des clubs. Certains de ses amis en font partie et, s'ils restent discrets sur leurs activités, les échanges qu'il a pu avoir avec eux lui laissent penser qu'il existe au sein de ces groupes une possibilité de faire avancer sa carrière. Son ami Singeot, l'arpenteur, lui a déjà confié qu'il fréquentait le groupe des Andelys et que si Belhoste souhaitait l'y rejoindre il n'aurait qu'à en faire la demande.

Sans hésiter plus longtemps il prend sa décision : il ira aux Andelys frapper à la porte de la Franc-Maçonnerie.

V

Fuir

À quelques lieues de Guitry, à Guiseniers, dans le château de la famille de Bionval, l'inquiétude grandit. Le Marquis s'inquiète des causes de la mort, quelques jours plus tôt, d'Augustin Flichy, le fils de ses fermiers. Tout le monde accuse les brigands d'avoir assassiné le jeune homme, mais le marquis est dubitatif. Certes, Augustin s'était fourvoyé avec les partisans de la liberté, comme il disait, mais il ne faisait pas partie de ces révolutionnaires sanguinaires avides de faire couler le sang bleu. C'était un modéré épris de justice. Pourtant les liens de la famille Flichy avec les Bionval pouvaient le faire passer aux yeux de certains sans-culottes jusqu'au-boutistes pour un traître. Monsieur de Bionval penche pour cette hypothèse et décide qu'il est temps de suivre l'exemple de son voisin et ami, Raoul de Nanteuil. Voici deux ans déjà, ce grand propriétaire terrien avait vendu quelques-uns de ses biens et quitté la région. Sa femme s'était cachée avec son fils dans un modeste appartement parisien appartenant à Madame de Bionval et y vivait sous un faux nom tandis que Raoul de Nanteuil avait émigré à Coblençe et rallié l'Armée des frères de Louis XVI. Monsieur de Bionval

prend donc la décision de l'y rejoindre avec sa famille, les derniers événements lui donnant le sentiment de n'avoir déjà que trop tardé.

Afin de mettre les terres et le château à l'abri des pillards, Monsieur de Bionval a déjà pris quelques contacts pour vendre ses biens à une personne de confiance qui s'engagera à les lui restituer lorsqu'il pourra rentrer en France. C'est par l'intermédiaire du père Hallé, l'ancien curé d'Écouis devenu chanoine et dévoué à la royauté, que le Marquis rentre en contact avec son acquéreur, le prêtre l'assurant de l'entière confiance qu'il met dans cet homme d'une intégrité, dit-il, à toute épreuve. Celui-ci n'a pas les moyens de racheter la propriété sur ses propres deniers, mais monsieur de Bionval lui fournira l'argent nécessaire à une transaction raisonnable devant le notaire contre la promesse solennelle d'une remise intégrale de ces biens au retour de la famille. C'est ainsi que le Château de Bionval, les terres de la Bucaille et les fermiers du domaine, passent discrètement entre les mains de Jean-Baptiste Calvel, le procureur de Gamaches.

Les préparatifs du départ se font très rapidement. En une semaine, monsieur de Bionval a réuni tout l'argent dont il disposait et du matin au soir son épouse, sa belle-sœur et sa fille Anne cousent les pièces et les billets dans les ourlets des robes, les fonds des chapeaux, entre les semelles des souliers et les doublures des vestes. On pleure beaucoup, on se lamente, on a peur. Quand vient le jour du départ toute la famille échange ses vêtements élégants contre les tenues paysannes de la famille Flichy et embarque dans une modeste calèche dont la capote peine à protéger les voyageurs de la bise de février. Avec le cœur serré et l'angoisse chevillée au ventre, la famille de Bionval franchit pour la dernière fois l'entrée de ce domaine qui déjà ne leur appartient plus. Au loin, derrière eux, Barbe, la femme de chambre, agite en pleurant

un grand mouchoir blanc qui disparaît dès le premier virage.

C'est le Marquis de Bionval qui a décidé de l'itinéraire. Pour rejoindre Coblenz en Allemagne ils passeront par les Pays-Bas dont la frontière est plus proche. Et au petit trot, dans l'air glacé du matin, l'attelage prend la route des Andelys.

À l'approche d'Écouis l'équipage doit ralentir car la route est verglacée et le cheval peine à franchir sans glisser la petite côte qui monte vers la ville. Dans la calèche les passagers font triste mine. Philippe, le fils, plus habitué aux chemises, culottes et bas de soie qu'aux toiles grossièrement tissées se plaint que les vêtements qu'il porte lui blessent la peau. Son père l'a contraint à rentrer ses longues boucles blondes sous un chapeau de paysan qui, dit-il, lui donne la migraine, et malgré l'interdiction qui lui en a été faite il l'a ôté et posé à ses pieds. La Marquise de Bionval et sa sœur sont serrées l'une contre l'autre pour se réchauffer et elles laissent, en silence, couler les larmes sur leurs joues. Quand à Anne, la fille aînée, elle ne cesse de sangloter, le corps secoué de spasmes. Le Marquis, plus rompu aux voyages en calèche à la place du passager qu'à celle du cocher, a pris les rênes de l'équipage et il peine à maîtriser le cheval qui s'est engagé dans la grand-rue et doit zigzaguer entre les étals de charcuterie, les poules qui encombrant la chaussée, les paysannes avec leurs grands paniers, et les enfants qui s'amuse à glisser sur le verglas.

Pour l'heure, l'équipage doit faire une pause car une vieille femme est tombée avec ses provisions au milieu de la rue, presque sous les pattes du cheval que monsieur de Bionval tente de calmer. Un attroupement s'est formé autour de la paysanne que l'on peine à relever. C'est à ce

moment que Anne, plus blanche que jamais murmure à l'oreille de son frère : je crois que je vais vomir !

— Ah non ! pas sur moi, s'écrie le jeune homme, descends !

Et il ouvre la porte, sort rapidement de la calèche, le temps que la jeune fille saute sur la chaussée, la main sur la bouche et se plie en deux dans une encoignure de porche.

— Remontez immédiatement s'écrie le père. Immédiatement !

Mais c'est trop tard ! Le jeune paysan qui se trouve auprès de la modeste calèche n'aurait pas attiré l'attention des villageois s'il n'y avait eu ces longues boucles blondes s'étalant sur la blouse de coton.

— Mais c'est la Marquise ! s'écrie un paysan. C'est le p'tit Marquis d'Bionval. Çui-là de Guiseniers !

Aussitôt l'attroupement se détourne de la vieille femme pour se porter autour de la calèche. Des hommes sortent de l'estaminet le plus proche et se saisissent des voyageurs qu'ils obligent à descendre et à entrer dans l'auberge. La nouvelle se répand très vite et les villageois affluent à la porte du cabaret, fourches à la main et insultes à la bouche.

Anne s'est redressée et elle assiste impuissante au spectacle de ses parents et de son frère traînés, bousculés, injuriés, disparaissant dans l'estaminet. Elle ferme les yeux, s'appuie contre le mur et s'y laisse glisser lentement jusqu'au sol où elle s'affaisse, inconsciente.

Lorsque la jeune femme ouvre les yeux, l'obscurité est totale. C'est un cauchemar, pense-t-elle, je vais me réveiller. Je vais me lever et je vais appeler Barbe pour qu'elle allume un feu dans la cheminée. Et puis j'attendrai le réveil de ma mère et je lui raconterai cet horrible

rêve. Mais au fur et à mesure qu'elle brasse ces idées, lui reviennent en avalanche les souvenirs de la veille et des jours précédents. Le départ du château, le voyage dans le froid, l'arrestation de ses parents et la mort d'Augustin, une semaine plus tôt. Elle laisse échapper un sanglot : et maintenant, je suis où, en prison ? Elle tente de se lever mais la tête lui tourne et elle est à nouveau prise de nau-sées. Le froid qui s'infiltré entre deux volets lui indique que la pièce possède une fenêtre, et sans doute aussi une porte, mais elle n'a pas la force de les chercher et se laisse tomber sur le lit en pleurant. Ce n'est que lorsque le jour est bien levé qu'elle entend des pas et une clé qui tourne dans la serrure. C'est bien ce que je pensais, se dit-elle, je suis en prison. Avec mes parents peut-être. Mais l'homme qui rentre dans la chambre n'a rien d'un geôlier. Elle le connaît bien, c'est le Père Hallé, l'ami de la famille. Il s'approche d'elle.

— Alors, tu es enfin réveillée. Sais-tu que tu dors depuis deux jours ?

— Mais qu'est-ce que je fais là ? interroge la jeune femme, et où sont mes parents ?

Le prêtre s'assied au bord du lit et lui prend la main.

— Tu as eu beaucoup de chance. Je passais dans la grand-rue quand j'ai vu, dans une encoignure de porte, une jeune femme qui tombait. Je me suis approché et malgré ton accoutrement je t'ai reconnue. J'ai compris tout de suite ce qui se passait et je t'ai emmenée avec moi.

— Et mes parents ?

Le prêtre laisse passer un moment de silence.

— Tu dois prier pour eux. Ils ont été reconnus et arrêtés. On les a emmenés aux Andelys et de là, ils iront certainement à Paris. Je crains que tu ne les revoies jamais. Les tribunaux ne sont pas cléments avec ceux qui tentent de quitter la France.

La jeune femme prend son visage dans ses mains et

laisse couler ses larmes. En une semaine elle a perdu tous ceux qu'elle aimait et elle est maintenant seule au monde. Que va-t-elle devenir ?

Le prêtre lui tient la main, lui prodiguant des paroles de réconfort, l'assurant que sa présence ici montrait que Dieu avait eu pitié d'elle, qu'elle devait prier pour l'âme de son frère et de ses parents, ne pas perdre courage et garder la foi.

— Écoute-moi bien, Anne. J'ai tout organisé pour te mettre en sécurité. Tu m'écoutes ? s'assure-t-il en voyant la jeune femme se remettre à pleurer.

— Oui, mon père, je vous écoute, même si je préférerais être morte.

— Il ne faut pas dire cela. Dieu a voulu que tu vives, tu dois être courageuse. Voici mon plan que nous allons mettre à exécution aujourd'hui même, car ici tu n'es pas en sécurité. Lorsque notre ami commun, Monsieur de Nanteuil, est parti pour Coblençe, il n'a pas emmené sa famille qu'il a cachée à Paris sous un faux nom. J'ai pris contact avec la Marquise qui vit là-bas ainsi que Raoul son fils. Tu les connais je crois ?

— Oui, Raoul est un ami d'enfance.

— Bien. Tu vas donc les rejoindre et tu vivras avec eux. Pour ne pas attirer l'attention des voisins sur une jeune fille venue on ne sait d'où, tu seras présentée comme la fiancée de Raoul dont les parents ont péri récemment dans l'incendie de leur maison. Dès que tu seras arrivée vous vous marierez et tu pourras vivre en sécurité avec ta belle-famille.

— Mais je ne veux pas épouser Raoul !

— Tu viens de me dire que c'était un ami d'enfance.

Anne sanglote.

— Je ne veux pas me marier.

— Ce n'est pas le moment de faire des caprices. C'est ta vie qui est en jeu. Et aussi la mienne dans la mesure où

je prends ces risques pour t'aider. Si tu refuses tu devras quitter cette maison car je ne pourrai rien de plus pour toi. À toi de choisir.

Anne réfléchit un moment. Où aller ? Se retrouver dans la rue et mourir de froid ? Ou retrouver des amis, une famille, se marier avec un ami, un ami qui la protégera, même si ce n'est pas celui que son cœur avait choisi ? Elle se résigne.

— Je ferai comme vous le dites, mon père.

— C'est bien, répond le prêtre. Prends courage ma fille, nous partons dans une heure. Je vais te faire porter des vêtements plus adaptés à la ville. Je te déposerai à la porte de Paris et tu te rendras chez Madame Blavier, 3 rue Caumartin. Blavier, c'est le nouveau nom de la Marquise de Nanteuil. Elle et son fils t'attendent. Ils seront heureux de t'accueillir.

VI

Frère Trois Points

Le soleil vient de disparaître à l'horizon lorsque Belhoste arrive devant la porte. Il est venu avec Pierre Singeot et il porte son habit du dimanche, comme dit sa mère : un large chapeau de feutre, une veste et une culotte noires et une paire de souliers ferrés neufs qui le font terriblement souffrir. Pour l'occasion il est passé chez le barbier qui a rasé sa barbe et ses moustaches. Sans la toison qui couvrait son visage, certes démodée depuis longtemps mais dont il avait fait sa marque personnelle, il sent le froid lui piquer les joues et a le sentiment très désagréable d'être nu, bien que fort engoncé dans son costume. La gorge un peu serrée, il tripote nerveusement le col de sa chemise qui l'étouffe.

— Tu es inquiet ? demande Singeot

— Pas du tout, répond son ami.

C'est une longue amitié qui lie les deux hommes depuis l'âge où ils apprirent à lire ensemble. Après les leçons données par le clerc du village, Pierre Singeot continua ses études au collège tenu par les frères, tandis que Nicolas dût rapidement épauler son père aux travaux des champs. L'un devint arpenteur, tandis que l'autre

continuait à entretenir les parcelles familiales, faisant souvent appel à son ami d'enfance pour délimiter un champ grignoté par un voisin soucieux d'élargir le sien. Singeot est déjà marié, mais les enfants tardent à venir et c'est pour lui un grand regret. T'es bien tranquille comme ça, lui répète souvent Belhoste, qu'est-ce que t'as besoin de t'encombrer de bouches à nourrir ? Mais cela ne console pas son ami qui, à défaut de s'occuper d'une famille, s'est lancé dans l'étude et la réflexion au sein de la Franc-Maçonnerie. En quelques années il a su se faire des relations dans le canton et a élargi sa clientèle jusqu'à Vernon. Belhoste en a conclu que Franc-Maçonnerie et promotion sociale étaient liées, aussi n'a-t-il pas hésité longtemps quand Singeot lui a proposé de le rejoindre.

À cette heure, la ville des Andelys est quasiment vide et, dans une rue déserte où l'herbe croît entre les pavés, quelques carrioles et chevaux sont rangés près d'une grande maison de pierres grises. Belhoste connaît cet endroit pour y être déjà venu quelques semaines auparavant. Ce jour là, un homme au visage masqué lui avait ouvert. Quand il l'avait vu sortir un bandeau de sa poche et s'apprêter à lui en couvrir les yeux, Nicolas avait eu un moment de panique. Il avait entendu dire que l'entrée en franc-maçonnerie était un moment fort qui marquait la vie d'un homme, mais ce bandeau signifiait-il que l'on voulait lui faire revivre son humiliation d'enfant ? Et si oui, comment avaient-il su ? Pourtant, malgré la boule qui lui était montée à la gorge, et comme cela avait été le cas vingt-quatre ans plus tôt, il n'avait pas protesté, ne s'était pas opposé. Mais lorsque l'homme l'avait entraîné, les yeux couverts dans un dédale de couloirs et d'escaliers, son estomac s'était tordu de panique. Il n'avait pu faire cesser le tremblement de ses mains, ses jambes étaient devenues molles et il avait du ravalier sa fierté pour demander à son guide de s'arrêter un instant. Puis, ayant

un peu repris ses esprits, il s'était laissé conduire dans une salle, laquelle, lui semblait-il, abritait une assistance fournie. Les questions avaient alors fusé de toutes parts : pourquoi souhaitait-il devenir franc-maçon ? Quelle était sa vision de la société ? Pourquoi avait-il quitté la terre pour le bâtiment ? Des réponses qu'il avait données, il ne gardait pas le moindre souvenir, mais elles avaient dû paraître satisfaisantes puisque quelque temps plus tard il avait appris qu'il était admis à devenir franc-maçon et convoqué ce jour pour son initiation.

* * *

Cette fois, l'homme qui vient lui ouvrir a le visage découvert. Belhoste constate avec soulagement qu'ils ont sensiblement la même tenue et il se sent un peu moins ridicule, juste angoissé. Son guide lui demande de le suivre et l'invite à pénétrer dans un réduit faiblement éclairé par une bougie. Il referme la porte et s'éloigne en silence. À l'odeur de salpêtre et de renfermé qui se dégage du cabinet, Belhoste en déduit qu'il ne possède aucune ouverture vers l'extérieur, mais dans la pénombre il peut tout de même distinguer un crâne posé sur une table et, sur le mur peint en noir, un dessin et un texte. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il découvre qu'il s'agit de la représentation d'un coq, d'un mot : VITRIOL et d'un avertissement : si c'est seulement la curiosité qui t'a conduit dans ce lieu, va-t-en. Sur la table sont posées une plume et une feuille de papier dont il déchiffre l'entête : testament philosophique, suivi par une série de questions : quels sont, d'après vous, les premiers devoirs de l'homme envers l'univers ? ... envers la nature ? ... envers lui-même ? Il ne s'attendait pas à cela. Certes, il est allé à l'école, a lu quelques livres, a une belle écriture et de l'orthographe, sait rédiger des actes d'état-civil et des procès verbaux, mais de là à écrire de la philosophie,

c'est beaucoup lui demander ! Ne s'est-il pas fourvoyé en voulant rejoindre les gens de la ville ? Sera-t-il à la hauteur ? Ne restera-t-il pas toujours le parent pauvre que l'on invite par obligation mais qui reste, timide et muet, au bout de la table ?

La bougie se consume lentement faisant naître d'étranges ombres sur les murs et sur le crâne posé devant Belhoste, qui s'interroge : était-ce une bonne décision de s'engager dans cette aventure que fut la Révolution ? Il est bien loin le temps où chaque matin, au lever du jour, le chant du coq appelait paisiblement à se mettre au travail. Aujourd'hui la France est à feu et à sang. La haine et la terreur se sont infiltrées dans les familles et dans les cœurs. La dénonciation fait rage et des têtes tombent. En pleine guerre civile, son pays a été défiguré, brûlé, vitriolé, oui, vitriolé par cette révolution qu'il appela de ses vœux et à laquelle il participa activement parce qu'il pensait que la mort de l'aristocratie laverait à jamais la honte de l'enfant qu'il fût. Est-il plus riche ou plus heureux parce que les cloches des églises ont été saisies, fondues, et le bronze vendu pour faire des canons ? Non, cela n'a rien changé pour lui, et il reste cet enfant humilié, nu et honteux, sali à jamais par les moqueries des gens de bien. Cet enfant, que non seulement son père n'a pas protégé, mais qu'il a lui-même envoyé vers ses bourreaux : obéis, avait-il dit, je n'ai pas besoin de toi.

Il pousse un long soupir, se reprend, et saisit la feuille intitulée Testament philosophique. Il relit les questions et, prudemment, mesure ses réponses. L'univers ? Un grand mystère. La nature ? Sa mère nourricière. Et les devoirs de l'homme envers lui-même ? L'honnêteté bien sur. Quoi d'autre ? En dire suffisamment, mais pas trop.

La bougie est presque éteinte lorsque la porte s'ouvre et que le même homme lui tend la main : suivez-moi, monsieur, lui dit-il en sortant un bandeau dont il couvre

une nouvelle fois les yeux de Nicolas. Aveuglé, celui-ci sent à nouveau la panique l'envahir. Mais que peut-il faire ? Arracher le bandeau, s'enfuir et s'offrir ainsi une nouvelle humiliation ? Celle d'une ridicule lâcheté devant ces hommes qui, pense-t-il, seront les artisans de son ascension sociale ? Il imagine leurs éclats de rire, leurs ricanements et les plaisanteries qui accompagneraient son départ précipité et qui le poursuivraient à vie, sans qu'il puisse jamais connaître l'identité des témoins de sa lamentable désertion ! Non. Plus personne, jamais, ne rira de lui. Il serre les dents et met un pied devant l'autre. La réussite est à ce prix. Ils sont bientôt arrivés devant une porte. L'homme frappe trois coups. Quelques mots sont échangés entre lui et ceux qui se trouvent à l'intérieur et la porte s'ouvre. Les épreuves de son initiation commencent.

Une heure plus tard on lui enlève le bandeau et il découvre l'assemblée qui l'entoure. Les hommes sont debout, la main sur la gorge, les pieds à l'équerre. Leurs visages sont graves mais les regards bienveillants. Il reconnaît tout de suite le visage amical de Pierre Singeot et le grand nez de Pierre Foucard, un élu de Guitry. Des personnalités d'Écouis se trouvent en face de lui : Boullenger, le lieutenant général du baillage de Rouen, que Belhoste connaît bien puisque c'est lui qui, chaque année, paraphe le registre d'état-civil de sa petite écriture discrète ; le chirurgien Le Clerc, un gros homme sanguin éveillant plus l'idée de la boucherie que celle de la médecine, Cuisinier le juge de paix, et Jean-Pierre Ymont, le maître maçon auquel récemment Belhoste a ravi un gros chantier. Puis, venus de Gamaches, Ricard le maire, et, les dépassant d'une tête, Calvel le procureur. Belhoste ne s'attendait pas à retrouver ici cet homme honni, mais il n'a pas le temps de s'appesantir sur cette rencontre désagréable car à nouveau on le prend par la

main pour l'emmener au pied d'une estrade. Un homme en descend et, à l'aide de son maillet et de son épée, le reçoit franc-maçon avant de lui donner l'accolade.

Belhoste savoure en silence : Que du beau monde ! Maintenant, je suis des leurs.

* * *

Comme à tous les apprentis, un parrain a été attribué à Belhoste pour l'encadrer et l'accompagner dans sa démarche. C'est Cuisinier, le juge de paix d'Écouis, à qui incombe cette responsabilité. C'est un homme d'ordre, d'administration et de paix. Ce n'est pas un combattif, et il laisse aux Le Clerc, Calvel et autres, les rôles de militants, les appuyant parfois en coulisse sans jamais se discréditer. Raisonnablement opportuniste, il suit l'évolution des idées par une adhésion de pure forme et, en ces temps troublés, c'est un homme sage qui prend très au sérieux son rôle de parrain auprès de Belhoste, son frère apprenti. Profitant d'un emploi du temps souple, il n'hésite pas à venir régulièrement à Guitry pour rencontrer son filleul. Leurs échanges s'effectuent au hasard de leurs promenades dans les chemins creux aux alentours du village.

C'est une belle soirée de juin. On entend au loin les aboiements des chiens et les mugissements des bestiaux. L'air est tout imprégné de l'odeur des foin, et les deux hommes conversent, marchant d'un pas lent dans les sentiers qui serpentent entre les fermes.

Bien que prudent et circonspect, Belhoste n'a pas attendu longtemps pour accorder sa confiance au juge d'Écouis. Peu à peu, il ose poser des questions sans craindre de paraître stupide et inculte.

— Pourquoi dit-on franc-maçon ? Ymont et moi sommes les seuls maçons de métier dans la loge.

Selon l'usage entre frères francs-maçons les deux hommes se tutoient.

— La maçonnerie a une très longue histoire qui remonte à la construction des cathédrales. Je te la raconterai plus tard. Si nous nous appelons maçons, bien qu'aucun de nous n'ait jamais participé à ces magnifiques constructions, c'est parce que c'est au niveau symbolique que nous utilisons le travail et les outils des maçons.

— Symbolique ? C'est-à-dire ?

— Un symbole, c'est un signe qui représente une idée abstraite. Par exemple, le drapeau est le symbole de la nation. La croix est le symbole du christianisme. La fleur de lys, celui de la royauté.

— Et alors ?

Après avoir longé les cours de ferme, le chemin s'est enfoncé dans les taillis, puis dans un petit bois, avant de déboucher sur la route menant vers les Andelys. Les deux hommes se sont tus et l'on n'entend plus que le bruit de leurs pas troublé par le travail de deux ouvriers qui construisent un bâtiment. Cuisinier marque le pas. Tous deux s'assoient sur leurs talons.

— Regarde ces hommes. Ce sont de simples maçons comme toi. Que font-ils ?

— Ils préparent les fondations d'une grange, ou d'une maison, répond Nicolas.

— Avec quoi ?

— Du bois, du torchis, de la pierre.

— De la pierre, oui, en effet. Et que font-ils de ces pierres ? Belhoste se donne le temps de réfléchir avant de répondre. Il tapote sa pipe sur une branche d'arbre, puis la bourre d'un peu de tabac grossièrement hâché. Il la porte à sa bouche, l'allume, aspire, et rejette un léger nuage de fumée en direction du ciel. Ses yeux se portent sur les ouvriers.

— Ils les taillent.

— Sous quelle forme ?

— Ils en font des cubes.

- Et pour cela ?
- Ils enlèvent les défauts de la pierre.
- Et ensuite, quand la pierre est bien taillée ?
- Ils vont la poser pour monter le mur.
- Maintenant réfléchissons. Imagine que cette pierre dont nous parlons, ce ne soit pas celle venue des carrières de Vernon, mais qu'elle te représente, toi. Alors, ton travail de franc-maçon c'est de travailler sur toi comme sur cette pierre brute encore pleine de défauts. Effacer, polir, lisser, perfectionner, et la pierre brute va devenir une pierre taillée. Tu vois, en transformant la pierre en symbole, nous sommes passés de la matière à l'esprit. Les maçons de métier, les opératifs, construisent avec leurs mains. Les francs-maçons, les spéculatifs, construisent avec leur tête.
- Des cathédrales ?
- Mieux que ça. Nous travaillons à l'amélioration constante de la condition humaine.

* * *

Pour l'heure, la condition humaine ne semble pas beaucoup s'améliorer car la Révolution a plongé la France dans le chaos. Le pays est en état de guerre civile et les frontières sont menacées par les voisins royalistes. À Paris, au sein du Comité de Salut Public, Robespierre, Saint Just et quelques autres font régner la terreur en coupant des centaines de têtes.

Le Grand Orient, l'obédience maçonnique la plus importante qui a pourtant publiquement approuvé la Révolution en cours, doit se mettre en sommeil, et rares sont les ateliers qui maintiennent une activité pendant cette période. Cependant, à l'exception de quelques mouvements royalistes rapidement étouffés, la Normandie a su se tenir à l'écart de ces excès, et la Loge La Parfaite Cordialité, à laquelle appartient désormais le citoyen

Belhoste, est restée en activité. Si ses réunions sont moins fréquentes elle n'en continue pas moins ses travaux.

Mais il n'est encore que simple apprenti et comme tel il est contraint au silence pendant une année. Assis dans la partie sombre de la Loge, il ne peut qu'écouter, observer et s'apercevoir que malheureusement les pierres sont loin d'être parfaites. Un premier scandale intervient peu après son initiation. Le Clerc, le chirurgien d'Écouis, est devenu procureur du canton. C'est un jacobin convaincu et soucieux du bien public, du moins est-ce ainsi qu'il se présente. Deux canons ont été commandés à un fabricant de Rouen. Le Clerc a fait descendre six cloches de la collégiale d'Écouis qui ont été transportées à Rouen pour y être fondues, mais leur poids était, paraît-il, insuffisant, et le marché a été résilié. Mais où le bronze a-t-il été déposé ? À qui a-t-il été vendu ? Qui a touché l'argent ? On lui demande des comptes. Il ne les donne pas. On insiste. Il élude. Les rumeurs remontent jusqu'à Paris, et il est convoqué par la Convention. Il s'y rend en compagnie de Calvel qui plaide sa défense : il est innocent et n'a visé une fois de plus que le bien de la République. Ce sont les aristocrates, dit-il, qui mènent la danse contre son civisme. Mais le bruit court que Le Clerc aurait porté à la Convention une liste de suspects contenant les noms de ceux qui les avaient un peu trop pressés de questions. Curieusement, ceux-ci ont été inquiétés et certains emprisonnés. Le Clerc affirme que cette liste n'a jamais existé, et l'affaire en reste là.

Belhoste est scandalisé et il s'en ouvre à son parrain. Celui-ci tente de l'apaiser :

- Les Francs-maçons ne sont que des hommes et ils ne sont pas parfaits. Tu ne dois pas te laisser distraire dans l'acquisition de tes connaissances. Vise à progresser toi-même et le monde progressera. Tes outils de maçon t'y aideront.

Heureusement, dans la Loge, les scandales ne sont pas les seuls sujets d'échanges. Les idées nouvelles se développent dans le sens d'un progrès qui surprend parfois le paysan conservateur que Nicolas est resté au fond de lui. On lance le slogan «Liberté, égalité, fraternité» qui devient la devise de la France. On travaille sur la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen. Et c'est un franc-maçon, Rouget de l'Isle, qui compose la Marseillaise, ce chant de guerre révolutionnaire bientôt décrété chant national par la Convention. On échange sur la nécessité d'éduquer le peuple et on applaudit d'avoir obtenu un décret rendant l'école obligatoire, laïque et gratuite dans chaque commune. On évoque aussi la condition des femmes dont certaines sont même acceptées dans des loges féminines. Sur ce dernier point Belhoste reste très circonspect car donner des responsabilités aux femmes lui paraît une hérésie ! Les épouses sont faites pour faire des enfants, les élever et obéir à leur mari. Les autres ne servent qu'à être bousculées dans le foin au gré du désir des hommes. De quoi d'autre peuvent-elles bien être capables ? Prudent, il évite toutefois de développer publiquement ses idées sur le sujet, sentant intuitivement qu'elles seraient mal reçues. Malgré ce détail, il est fier de faire partie de cette communauté considérée comme éclairée, car il a désormais le sentiment d'avoir accompli l'essentiel de son projet : assurer sa position sociale.

VII Madame Blavier

À Paris, au troisième étage d'un petit immeuble modeste, au 3 de la rue Caumartin, vit une famille pas comme les autres. Madame de Nanteuil y a élu domicile depuis quelques mois mais pour y entrer elle a dû troquer ses mousselines et ses dentelles contre de simples robes de serge grise, changer son nom à particule contre celui de Blavier, et sa condition d'aristocrate contre celle de couturière. Son fils Raoul, censé être gratte-papier dans une étude de notaire est fiancé à la jeune fille au visage triste qui les a rejoints. Madame Blavier a expliqué à ses voisines que la malheureuse enfant venait de perdre ses deux parents dans l'incendie de leur maison à quelques semaines de son mariage avec le jeune Raoul. Mais nous ne changerons rien à cette union qui sera célébrée comme cela était prévu, avait-elle annoncé.

Si Anne a tout perdu lors de cette fuite manquée vers l'Allemagne elle a réussi à garder sur elle, caché dans son corset, le petit carnet rose qui est son confident depuis qu'elle sait lire et écrire.

Vendredi 10 mars 1793

Il y a aujourd'hui un mois et six jours que je pleure. Quelles nuits et quelles journées affreuses durant ce temps où ma vie a basculé. Jusqu'à ce jour je n'avais pu toucher ni regarder ce carnet mais aujourd'hui j'ai eu le courage de l'ouvrir. À sa lecture j'ai retrouvé le souvenir de tant de moments heureux que leur évocation m'a plongée dans le plus profond désespoir

Ô, Dieu, comment ne mépriserais-je pas la vie qui m'a enlevée tous ceux que j'aimais. Ma mère, cette femme si bonne, universellement aimée. Sa gaité charmante, sa générosité, son amour pour Philippe et moi, ses enfants ! Si vous aviez voulu la rappeler à vous, comme j'aurais aimé la veiller, tenir sa main jour et nuit jusqu'à ce qu'elle expire dans mes bras. Je ne peux chasser de mon esprit les images de cette abominable machine qui lui a donné la mort, mais c'est moi-même que je méprise car c'est la punition de ma faute qui s'est abattue sur ma famille et mon amour. Dieu tout-puissant pourquoi avez-vous puni ces innocents plutôt que me faire mourir ? Votre dessein est-il de me laisser en vie avec ces remords qui me hantent jour et nuit ?

Dimanche 15 mars 1793

Oui, ma faute est grande. J'ai aimé sans attendre que les liens du mariage nous unissent. Lui et moi étions comme deux âmes sœurs et nous avons cédé au péché de la chair. Pour me punir vous l'avez rappelé à vous comme toute ma famille. Ô, mon créateur je vous implore de daigner me fortifier et me soutenir dans l'épreuve que vous m'imposez.

Mercredi 18 mars 1793

Mon amour je voudrais t'écarter de mes pensées, mais tu pèseras éternellement sur mon cœur déchiré. Oui, jusqu'à mon dernier soupir.

Mercredi 28 mars 1793

Désormais je suivrai les traces de ma bien chère mère pour

qu'elle vive encore en moi. Je ne me préoccuperais plus de ma personne qui ne le mérite guère. Je partagerai ma vie entre Vous mon créateur, et l'aide aux malheureux. Je m'efforcerai de ne plus m'occuper de la pécheresse que je suis et que je hais. Celle qui, par ses agissements à entraîné la colère de Notre Seigneur. La jeune Anne de Bionval n'existe plus. Dépouillée de tous ses biens et même de son nom, celle qui la remplace est une femme brisée dont le seul but dans la vie sera désormais de se consacrer corps et âme aux autres.

Jeudi 29 mars

Je ne trouve un peu de réconfort qu'en m'occupant de ceux qui sont dans le malheur et que je peux aider. Notre voisine est restée veuve avec six jeunes enfants. Je lui porte souvent de la soupe le soir et je prépare des crêpes ou des gâteaux que je donne chaque jour aux enfants que j'entends jouer dans l'escalier. Lorsqu'ils remplissent la cuisine, leurs petits visages barbouillés de sucre me font un peu oublier ma peine. C'est ainsi, en faisant la charité, que je tente de me rapprocher de vous Seigneur en m'éloignant de mon propre malheur.

Samedi 1^{er} avril 1793

Quelle étrangeté que d'avoir changé d'identité et de devoir porter un nom qui n'est ni le mien, ni celui de mon mari. Désormais je ne suis ni Anne de Bionval, ni Madame de Nanteuil mais Madame Blavier après avoir épousé, dans un mariage discret, Raoul de Nanteuil devenu, par la faute des événements, Raoul Blavier. Et je mens. Je mens à tout le monde. J'y suis contrainte. Je ne peux révéler ma véritable identité de crainte de me voir, ainsi que mes proches qui sont aujourd'hui si bons pour moi, finir sur l'échafaud. Je mens à mon mari lorsque, dans nos étreintes conjugales, c'est un autre homme que je vois et que j'appelle. Est-ce encore votre punition, Seigneur, qui me contraint à vivre dans le mensonge ?

Dimanche 3 avril

Raoul est très bon avec moi. Il est tendre et tente toujours de me consoler lorsqu'il me voit pleurer et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Nous avons tant de souvenirs d'enfance en commun. Des images me reviennent parfois : les gâteaux que préparait notre chère Barbe, nos parties de colin-maillard autour du bassin dans le jardin, et les conciliabules de nos deux mères qui rêvaient déjà de nous unir alors que nous n'étions que des enfants. Ma chère mère votre vœu est exaucé. Mais à quel prix ?

Lundi 10 avril 1793

Pour ne pas attirer l'attention des voisins nous avons dit que nous étions couturières et avons très vite trouvé du travail auprès de quelques bourgeoises du quartier. Aussi passons-nous nos soirées, ma belle-mère et moi, à coudre des robes. Je garde toujours les chutes d'étoffe et récemment j'en ai fait une petite tenue de fillette que j'ai voulu donner à notre voisine dont les enfants vont en haillons. Mais la femme s'est mise en colère et m'a rendu la robe. Elle a ajouté qu'elle me priait de ne plus appeler ses enfants pour leur donner des crêpes car elle n'était pas une miséreuse qui avait besoin de la charité de ses voisins. J'en ai été d'autant plus peinée que j'ai ensuite appris que le père était emprisonné pour vol. Les enfants doivent-ils payer pour les fautes de leurs parents ? Toutefois, je me suis promis de respecter son désir. Le quartier ne manque pas de familles miséreuses qui ont besoin de moi comme nos fermiers avaient besoin de ma mère pour améliorer leur ordinaire.

Lundi 15 avril 1793

Depuis que j'ai annoncé ma grossesse, un mois après notre mariage, ma belle-mère me presse de l'appeler « mère ». Mais comment le puis-je, alors que ma mère, celle qui m'a portée, qui m'a donné la vie, qui fut toujours pour moi la plus tendre des amies, n'est plus ? Ce mot m'arrache la bouche lorsque je dois le prononcer en m'adressant à une autre. J'ai le sentiment de

tromper ma bonne mère. Mais comment refuser ? Madame de Nanteuil m'a recueillie, j'ai épousé son fils et elle est pleine de bonté et d'attentions pour moi, tellement heureuse de l'enfant que je porte, ignorante d'une vérité que je ne peux révéler et qui m'étouffe. Alors je trahis ma mère et je mens à ma belle-mère. Ô Dieu, pardonnez moi. Et aidez-moi.

Vendredi 10 mai 1793

Raoul est très absent de la maison. Je crains qu'il ne prenne le même chemin que mon père qui vivait si peu avec nous. Mais lorsqu'il rentre fatigué de ses réunions et qu'il s'endort sur mon épaule je suis pleine de reconnaissance à son égard car mon enfant aura un père et une famille.

Mercredi 5 juin 1793

Aujourd'hui le tocsin a sonné, et une foule importante s'est pressée dans la rue en direction de la place de la Révolution. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu passer une charrette remplie d'hommes et de femmes en chemises auxquels la foule criait des injures. J'ai mis mes mains sur mes oreilles pour ne plus rien entendre et j'ai fermé les yeux. Mais ce sont les images de mes parents et de mon frère, coupés en deux, leurs têtes tombant dans un panier sanguinolent qui n'ont cessé de s'imposer à moi. Vais-je devenir folle ?

Mardi 30 juillet 1793

Nous avons eu la visite du Père Hallé. Ce brave homme, que je connais depuis toujours et à qui je dois mon salut, avait rendez-vous avec Raoul. Ils se sont enfermés dans une des chambres. Je ne sais pas ce qu'ils préparent mais lorsqu'il est parti j'ai imploré Raoul de ne pas prendre de risques inconsidérés. En prenant sa canne et son chapeau il m'a répondu qu'il ne faisait que son devoir et qu'il valait mieux que je ne sache rien de ses activités. Cela m'a beaucoup inquiétée et j'ai passé la nuit à

l'attendre. Il n'est rentré qu'au petit matin. J'ai alors pu trouver le sommeil pour quelques heures.

Lundi 5 août 1793

Je me suis levée avant huit heures, réveillée par un cauchemar. Cela m'arrivait parfois lorsque j'étais jeune fille. Je venais alors dans la chambre de ma chère mère et lui racontais mon rêve en détail tandis qu'elle caressait ma main. Cela m'apaisait et bientôt le mauvais songe s'effaçait. Mais ici il n'y a personne à qui je puisse me confier. Je suis comme une personne dont l'esprit est absent et qui n'a plus qu'un corps qu'il faut lever, laver, habiller et nourrir. Ah ! la mort serait bien préférable à cet état ! Pourtant je me dois de vivre pour ce petit être que je sens en moi et que j'aime déjà de tout mon cœur, mais je n'ai pas cessé de pleurer de toute la matinée.

Samedi 10 août 1793

Mon clavecin me manque. Il pourrait traduire en musique tout ce que j'éprouve, qui se bouscule dans mon cœur et que je ne peux confier à personne. Mais nous sommes censées n'être que de simples couturières et les couturières ne pratiquent pas la musique. C'est une question de vie ou de mort, me répète ma belle-mère. Si qui que ce soit se doute que nous sommes des aristocrates, nous serons dénoncées et finirons sur l'échafaud. Parfois, pourtant, j'en appelle à cette monstrueuse machine qui me permettrait de partager les tourments de ceux que j'ai perdu, et de les rejoindre.

Jeudi 15 août 1793

Cet après-midi Madame de Nanteuil et moi sommes allées visiter madame L., une de ses amies réfugiée et cachée comme nous sous un faux nom. Elle est bien seule et bien malade. J'ai promis de venir chaque jour lui apporter un peu de soupe et lui tenir compagnie. J'en profiterai pour visiter une famille de son

voisinage qui est, elle aussi, dans le malheur. La mère vient de mourir en couches et le père reste seul avec cinq enfants.

Vendredi 20 septembre

Madame de Nanteuil me demande de cesser mes visites à Madame L. et à ses voisins de peur que je ne me fatigue et n'accouche prématurément. Chaque jour je serre un peu plus mon corset pour comprimer mon ventre dont le volume trahirait la proximité de mon terme. Parfois j'en ai le souffle coupé et je dois m'étendre.

Mardi 1^o octobre 1793

Voici trois jours et trois nuits que Raoul n'est pas rentré. Ma belle-mère et moi sommes folles d'inquiétude. Le père Hallé lui aussi est introuvable. Personne ne l'a revu à la paroisse et toutes nos recherches dans les cures voisines se sont révélées infructueuses.

Mercredi 2 octobre 1793

Quelle horreur ! Nous venons d'apprendre la terrible vérité. Raoul et le père Hallé ont été arrêtés. Ils cherchaient à faire revenir le Comte de Provence pour le replacer sur le trône de France, mais ils avaient été dénoncés. Le procès avait été fort sommaire et on les avait conduits très vite sur l'échafaud. À l'annonce de cette effroyable nouvelle ma belle-mère a fait un malaise et j'ai bien cru qu'elle allait en mourir. En la conduisant dans sa chambre j'ai senti mon ventre se durcir et j'ai dû m'allonger moi aussi, tenant mes flancs à deux mains. Ce soir, je n'ai même plus de larmes pour pleurer et je sens que mon enfant s'annonce.

Vendredi 4 octobre 1793

Il est là, mon cher enfant ! Tout s'est passé très vite. La sage-femme était à peine arrivée qu'elle le tenait déjà dans ses mains. J'avais entendu tant de terribles choses sur les accouchements que je suis encore toute étonnée de la facilité avec laquelle j'ai mis

mon enfant au monde. Il est vrai qu'il est tout petit, sans doute parce que j'ai tellement comprimé mon ventre qu'il n'a pas pu se développer. Mais il est bien vivant et fort bien fait. La sage-femme m'a lancé un drôle de regard : c'est un bien beau bébé pour un prématuré, a-t-elle dit d'un air plein de sous-entendus. J'ai baissé les yeux sans répondre. Ma belle-mère est ensuite entrée et a pris l'enfant dans ses bras. Raoul aurait été si heureux, a-t-elle dit en pleurant. Puis elle s'est retirée avec la sage-femme me laissant seule avec le petit.

Samedi 5 octobre 1793

Avec quel mélange de plaisir et de douleur je te regarde, mon cher enfant. Comme tu ressembles à ton père ! Ô Dieu miséricordieux, tu m'as envoyé ce cadeau pour me donner le courage de subir ma pénitence. Je t'en remercie du fond du cœur. Mes larmes coulent. Ô Dieu, fais vivre cet enfant. Fais qu'il soit heureux. Je l'aime déjà plus que moi-même. Faible créature, quel sera ton sort ? Je t'en fais le serment, je ne te quitterai jamais. Je resterai toujours à tes côtés pour te protéger.

Dimanche 6 octobre 1793

Mon fils portera le prénom de mon cher frère et celui de son père : Philippe-Raoul de Nanteuil, même si dans mon cœur je l'appelle déjà de cet autre prénom qui m'est si cher et qui restera mon secret à tout jamais.

VIII

Aux basques de Calvel

Belhoste est désormais très occupé. À son travail sur les terres familiales, se sont ajoutées sa fonction de maire, son entreprise de maçonnerie et ses activités de franc-maçon. Lorsqu'il dispose de quelques heures, c'est souvent chez les Gavelle qu'il s'arrête pour échanger sur les actualités du village. Alexis Gavelle, travaille comme ouvrier pour Belhoste et lui voue une grande admiration, aussi bien pour ses talents de maçon que pour ceux de négociateur. Belhoste l'apprécie donc beaucoup. Mais depuis quelques jours Alexis est absent des chantiers en raison d'une mauvaise fièvre. Le patron est passé prendre de ses nouvelles pour savoir quand son ouvrier comptait reprendre le travail.

Une odeur chaleureuse et instable, hésitant entre le fumet de la soupe aux légumes, l'odeur douceâtre des bébés et les relents fiévreux des potions médicinales, l'enveloppe dès le pas de la porte. À son entrée les deux filles aînées de la maison se lèvent et l'accueillent par un : bonjour monsieur le Maire, auquel il ne répond qu'à peine. Le jeune fils, âgé d'une dizaine d'années ne bouge pas et sa mère le reprend fermement : dis bonjour

à monsieur Belhoste, Jacques. Le garçon fait la grimace et marmonne quelque chose destiné à satisfaire sa mère plus qu'à saluer le patron de son père.

Alexis était couché mais il se lève pour accueillir son hôte et tous deux s'installent à la table près de la croisée, devant un verre de cidre que leur a servi Clotilde, son épouse. Belhoste constate que son ouvrier a beaucoup maigri et que ses joues sont grises et creuses. Pour la première fois, il remarque ses dents ébréchées et noircies, ses yeux chassieux et sa voix qui s'essouffle à la fin des mots quand l'air semble lui manquer.

– Comment ça va, Alex ?

– Bien, bien, répond celui-ci en réprimant une quinte de toux. Encore un jour ou deux de bon bouillon et je serai d'attaque.

– Eh bien dépêche-toi parce qu'on a du travail.

Clotilde surveille ce qui mijote sur le fourneau tout en s'occupant de ses quatre jeunes enfants. La cuisine sent bon la cour de ferme et la soupe, et si Nicolas était plus attentif il pourrait remarquer la silhouette de Clotilde restée mince et souple malgré ses maternités, et ses mains fines et longues qui vont de l'un des enfants à l'autre, rectifiant une position, essuyant la cuillerée de soupe qui s'est égarée sur un petit menton, ou remplaçant une mèche échappée de son bonnet immaculé. Mais la chaleur de ce foyer ne touche pas Nicolas car voici des mois qu'il ne décolère pas.

– Reste donc manger la soupe avec nous, propose Alexis. Clotilde va mettre un bol de plus.

Sans répondre à l'invitation, ni s'apercevoir que son bol est déjà rempli et posé devant lui, Belhoste ne lâche pas son idée :

– Mais tu te rends compte Alex, voilà quinze mois qu'il est mort l'Augustin. Et on ne sait toujours pas qui l'a tué. Pourtant, j'ai écrit plus d'une fois à Écouis, et même

aux Andelys, pour réclamer une enquête. Et rien, pas de réponse. C'est Calvel qui bloque, j'en suis sûr !

– Tout le monde dit que ce sont les brigands qui ont fait le coup.

– Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Les brigands c'est trop facile ! Il y en a d'autres qui avaient intérêt à sa mort.

– Qui, par exemple ?

– Calvel. Il le voulait le fermage de la Grande Ferme. Tu verras qu'il finira par l'avoir, maintenant que l'Augustin il n'est plus là.

– Enfin, ça n'en fait pas un assassin ! Mais c'est sûr, il y avait des choses bizarres dans la vie de l'Augustin. Ce que je n'ai jamais compris non plus, enchaîne Alexis, c'est qu'il ait viré révolutionnaire.

Belhoste fait un geste d'agacement.

– L'Augustin, il était comme moi, révolté que les riches vivent sur le dos des pauvres en les humiliant. Il a voulu que ça change.

– C'est vrai qu'il avait l'air d'y croire que ça pouvait changer i

Alexis s'interrompt un instant pour cracher dans un grand mouchoir déjà teinté de sang. Sa femme le regarde avec inquiétude puis retourne à son fricot. Il reprend :

– Si tu as de la doutance, tu ferais mieux de regarder chez la famille Flichy, dit Alexis

– Pourquoi ?

– Son frère Gaspard, l'aîné, il détestait Augustin depuis qu'il était devenu républicain. Et c'était pas un tendre. Même qu'il avait le fusil facile !

Mais il en faut plus pour convaincre Belhoste.

– Moi je te le dis, Alexis, je vais me débrouiller tout seul. Et si le Calvel, il a des choses à se reprocher, je lui en ferai rendre compte.

– Tu n'écoutes rien, soupire son ami. Faut pas se fourrer dans des affaires où on peut trouver pire qu'on

cherche. Si tu tiens à rester maire de Guitry, t'attaque pas à Calvel. Il a des accointances au canton.

Tandis que monte au plafond une vapeur remplie d'odeur de viande et de légumes, Belhoste reste songeur. En effet Calvel a des appuis à Écouis. Mais ce qu'ignore Alexis, c'est que le procureur de Gamaches et lui-même appartiennent tous deux à la même loge maçonnique.

— Ces gens là, je les connais moi aussi. Je vais t'écouter et chercher du côté des Flichy, mais le Calvel, je ne vais pas lui lâcher les basques de si tôt, dit-il, en homme qui a de la suite dans les idées.

Obtenir des informations sur les Flichy s'avère assez facile, car Cuisinier, le parrain franc-maçon de Belhoste, est aussi le juge de paix d'Écouis et les deux hommes s'apprécient. Lorsque des affaires judiciaires sont closes et qu'elles ont été portées en place publique, l'homme de loi en parle volontiers à son filleul. Lui aussi déplore que la lumière n'ait pas été faite sur l'affaire Flichy. Dans cette période troublée, dit-il, tant de personnes ont disparu tragiquement qu'il faut bien accepter que certaines d'entre elles soient oubliées. Mais il peut parler de la famille Flichy, si Belhoste s'y intéresse.

— Depuis qu'il existe des Bionval, il existe des Flichy, explique-t-il. Il y a toujours eu des Flichy au service des Bionval. De père en fils ils sont receveurs de la terre du domaine, si bien que la famille Flichy peut se vanter de dater d'aussi loin que la famille de Bionval. Ils furent longtemps de cette race de serviteurs dévoués et fidèles qui disparaît aujourd'hui. D'abord simples gardes-chasses, ils ont pu acquérir quelques terres à force de travail et d'économies. Grâce aussi aux bontés du château ils ont pu se trouver ainsi à la tête d'un certain patrimoine.

Cuisinier fait une pause et sort une petite tabatière en

cuir. Il place une pincée de tabac sur son poing, dans le creux de son pouce, et renifle la chose avec une certaine élégance. Comment fait-il ? Il faudra que j'essaie, pense Belhoste en sortant sa pipe. Le juge reprend :

— Les derniers Flichy que j'ai connus, les parents d'Augustin, ont eu beaucoup d'enfants, une dizaine je crois, mais peu ont survécu. Quand je les ai connus, en 1778, il ne restait que trois garçons Augustin, Gaspard, et Mathieu.

— Et comment étaient-ils ces garçons ? demande Belhoste.

— Ils avaient continué l'exploitation à la mort de leur père, reprend le juge, et déjà ils ne s'entendaient pas. Augustin était très différent de ses frères. Il avait comme une élégance et une intelligence naturelle qui le distinguait de Gaspard et Mathieu. Gaspard a très vite mal tourné et je l'ai souvent vu au tribunal. Au début, quand il était gamin, c'était de la rapine ou du braconnage de galopin, mais au fil des années ça s'est aggravé : des vols, des agressions. Mathieu, lui, est né boiteux, mais malgré cela c'est lui qui continue à s'occuper de la ferme. Et puis Augustin s'est tourné vers les idées nouvelles et il est devenu républicain.

Belhoste émet un petit rire ironique :

— Ça n'a pas dû plaire aux deux frères. Ils ont dû avoir peur que les largesses de la famille de Bionval se tarissent ?

— Bien sûr, acquiesce Cuisinier. Quand Augustin a viré républicain, Gaspard est devenu comme fou. Il a menacé de le tuer, et il le cherchait partout avec son fusil. Il a fallu l'arrêter parce qu'il menaçait tous ceux qu'il soupçonnait de cacher son frère. Finalement il a été condamné à la prison non pas pour agression mais pour actes contre-révolutionnaires. Ensuite il s'est évadé, mais bien sûr il

n'a pas pu retourner à la ferme, et on raconte qu'il s'est installé dans la forêt de Lyons. Voilà, on n'en sait pas plus.

— Et comment Augustin s'est-il retrouvé marchand de bois à Guitry ?

— Pendant que Gaspard le cherchait pour lui faire la peau, Augustin avait trouvé refuge chez Madame de Bionval. Faut savoir qu'elle était sa marraine. Quand Gaspard a disparu, elle l'a installé à Guitry.

— Cela confirmerait la théorie des brigands de la forêt en y ajoutant une querelle familiale ?

— Ce n'est pas à moi de le dire, ni à toi non plus Nicolas. On ne peut pas accuser sans preuves.

— Et Mathieu ?

— Il est moins violent que son frère, mais lui aussi désapprouvait les engagements républicains d'Augustin. Il ne le voyait plus.

— On pourrait imaginer que Gaspard et Mathieu se soient retrouvés pour régler son compte à leur frère ?

— Tu vas trop loin, Nicolas. Ton rôle n'est pas de juger. Tu te dois de rester objectif et bienveillant tant que tu n'as pas de preuves. Non seulement tu ne sortiras pas grandi de ces accusations, mais tu pourrais avoir de graves ennuis car Mathieu non plus n'est pas un enfant de chœur. Ne joue pas au justicier. Contente-toi de bien faire ton travail de maire et de maçon.

Dans la maison de la famille Gavelle on s'inquiète. Alexis s'est couché et il ne se relève pas. Il crache le sang, il est brûlant, il gémit, il délire, et les compresses de camomille fraîche que Clotilde lui pose sur le front n'ont pas plus d'effet que les décoctions de thym, de sureau et de romarin censées calmer les quintes de toux. Une voisine a emmené les enfants chez elle et est allée quérir monsieur le curé. Alexis a repris un peu conscience lorsque lui

furent administrés les derniers sacrements mais au petit matin tout était terminé. Prévenu par les voisins, Belhoste fut le premier à rentrer chez Clotilde, à la prendre dans ses bras et à essuyer ses larmes. Puis il fallut déclarer le décès, organiser la veillée, faire fabriquer le cercueil et préparer l'enterrement. Il s'occupa de tout et le jour de l'inhumation il était avec Clotilde en tête du cortège.

À la fin de la journée, quand les invités ont raccompagné la jeune veuve dans sa maison et qu'ils achèvent de se restaurer dans la cour, les conversations vont bon train. Soucieux, Belhoste est assis sur la margelle du puits. La mort d'Alexis est un fâcheux contretemps car il doit terminer une maison avant la fin du mois, et il n'a plus d'ouvrier. Il risque de ne pas pouvoir livrer son chantier à temps et cette défection va lui faire du tort.

À quelques pas de lui, Singeot l'arpenteur, discute avec Marinier. Nicolas les écoute distraitement.

— Et comment vont les affaires en ce moment ? demande l'aubergiste.

Singeot a le sourire :

— Plutôt bien avec toutes ces ventes de domaines. C'est qu'ils vendent, pour pouvoir quitter la France, les aristocrates.

— Mais ils vendent à qui ?

— Parfois les biens sont vendus par adjudication à de gros fermiers de la région, mais souvent les familles passent des accords avec leurs propres fermiers, ou avec des amis, qui rachètent leurs biens pour une bouchée de pain en s'engageant à les leur revendre au même prix quand ils reviendront.

— Et tu crois qu'ils le feront ?

Singeot s'esclaffe !

— Tu parles ! Ils ne seront certainement pas très nom-

breux ! Demain, je vais à Guiseniers. Le domaine des Bionval a été vendu l'an dernier et il y a un litige sur certains bornages.

— Vendu à qui ? aux Flichy ?

Belhoste tend l'oreille.

— Non, à Calvel. Je peux te dire qu'il a fait une bonne affaire. Et entre nous je ne pense pas qu'il le rendra aux anciens propriétaires. S'ils reviennent !

Calvel a longuement parlé. Pas un bruit ni un mot n'ont interrompu la lecture de son texte qu'il termine par le traditionnel : j'ai dit. Le sujet de sa planche, «Franc-maçonnerie et compagnonnage, comparaison des rituels d'initiation», semble avoir intéressé ses frères car les questions ont été nombreuses. Dans la partie sombre du temple, Belhoste a écouté d'une oreille distraite, son attention n'étant fixée que sur cet homme qu'il considère désormais comme un traître aux valeurs élémentaires de la franc-maçonnerie. Calvel, venu d'on ne sait où (de Toulouse, paraît-il, autant dire un étranger !) qui reprend le fermage de la Grande Ferme que convoitait Augustin ! Calvel qui, pour trois fois rien, devient propriétaire du domaine de Bionval ! Sans doute a-t-il réussi à convaincre la famille qu'il rendrait les biens à leur retour. Ont-ils été assez naïfs pour le croire, ou étaient-ils tellement désespérés qu'ils s'en sont remis au premier beau parleur ? Et leur arrestation à Écouis, leur disparition, sans doute leur exécution ! Augustin assassiné. Les Bionval guillotonnés. À qui tout cela profite-t-il ? Nicolas est tiré de ces idées sombres par les trois coups de marteau signifiant la fin de la tenue.

Après avoir ôté leur tablier et leurs gants, les frères de la loge se retrouvent à l'extérieur du temple pour rejoindre l'auberge où se dérouleront les agapes. Sur le

chemin, Belhoste espère pouvoir échanger quelques mots avec ses frères les plus proches. Mais Singeot, Foucard, Ymont et même Cuisinier entourent Calvel en le félicitant de son intervention. Belhoste reste en arrière du groupe. En arrivant devant l'auberge Calvel laisse passer ses frères devant lui. Belhoste traîne, ses pieds chaussés de souliers neufs se tordent sur les pavés disjoints, mais lorsque tous les autres sont rentrés, il s'éclaircit la voix et interpelle Calvel avec le tutoiement de rigueur entre frères :

— Je te félicite.

— Merci. C'était une petite planche, je n'ai pas beaucoup de temps en ce moment. Tu as tout compris ?

Belhoste sent son cœur s'accélérer et le rouge lui monter aux joues. Calvel a vraiment un talent particulier pour l'humilier. Il serre les poings.

— J'te cause pas d'ça.

Calvel est déjà sur la première marche et toise Belhoste qu'il domine de plus d'une tête.

— Et d'quoi qu'tu m'causes mon gars ? répond-il sur le même ton, un sourire ironique sur le visage.

Le souffle court, Belhoste se hisse sur la pointe de ses pieds.

— J'te cause de tes affaires. Du fermage de la Grande Ferme ! Et du domaine des Bionval que t'as racheté. J'te cause que t'es qu'un gremlin et qu'tes affaires, è sentent la boche.

— Excuse-moi Belhoste, mais peux-tu parler en français s'il te plaît. Je ne comprends pas le patois.

— J'te cause comme j'veux. Oui, j'suis un bouseux ! Mais c'est nous les cul-terreux, qu'on vous nourrit, vous les gras, les gros, les voleurs.

— Bon, ça suffit Belhoste, cesse d'être ridicule.

Calvel s'écarte mais Belhoste l'interpelle à nouveau.

— La vérité, j'la saurai. Et ça t'coûtera cher.

Calvel se retourne, attrape Belhoste par les revers de

sa veste, le soulève, le colle au mur, et lui jette : joue pas à ça, mon gars, tu vas le regretter.

Puis il le lâche, et rentre dans l'auberge comme si de rien n'était.

IX

De cellule en cellule

Lorsque le lendemain matin la charrette s'arrête devant la barrière de sa maison, et que deux hommes en descendent une lettre à la main, Nicolas sait que la riposte de Calvel vient de lui parvenir. Il embrasse sa mère et ses frères, et sort dans la cour. Les deux hommes lui lient les poignets et, après lui avoir signifié les motifs de son arrestation, le font monter dans la carriole.

L'équipage passe devant l'auberge et quelques hommes en sortent pour regarder qui s'y trouve : c'est l'Belhoste. Pas sûr qu'on le revoie de si tôt, commentent-ils, en se demandant si demain ce ne sera pas leur tour. Au pas lent du cheval, l'équipage quitte Guitry en direction de Forêt-la-Folie et Nicolas comprend qu'il part aux Andelys. J'ai des amis là-bas, tente-t-il de se convaincre, je ne vais pas rester longtemps.

Son regard glisse sur cette campagne normande qu'il aime tant. Le sol des champs de pommiers est couvert de fleurs blanches. Le vert clair des avoines, le vert sombre des trèfles et le jaune des blés s'étalent sur les champs bordés par les haies qui bruissent du chant des oiseaux et du bourdonnement des insectes. Au loin des silhouettes se

détachent dans les prés et sur les chemins. Tiens, n'est-ce pas le fils Delacour qui laboure son champ, tandis que sa femme le suit en répandant le fumier ? Que plantera-t-il l'année prochaine ? Du trèfle pour ses bêtes ou de la luzerne ? La charrette s'arrête un moment pour laisser passer la fille Sarazin qui change les vaches de pré. Et n'est-ce pas la mère Duval qu'il aperçoit un peu plus loin, se dirigeant vers le lavoir, un ballot de linge sur le dos ? Et là-bas, à la lisière du petit bois, le fusil en bandoulière, c'est bien le père Lainé, le garde-chasse, qui piste les braconniers. Comme il l'aime son village!

Mais Guitry s'éloigne. La charrette traverse Forêt-la-Folie, franchit au petit trot les quelques lieues qui montent vers les Andelys, pénètre dans la ville d'un pas plus tranquille et s'arrête devant les hauts murs du Palais de Justice. Belhoste est vigoureusement sorti de la charrette, conduit à l'intérieur du bâtiment, traîné le long d'un escalier de pierre, et poussé dans un cachot. Enfin, on lui détache les mains, et la porte à barreaux claque derrière lui.

Belhoste est saisi par l'odeur. Des remugles de salpêtre, de moisi, d'humidité, d'urine et d'excréments le prennent à la gorge. Un faible rai de lumière peine à éclairer une pièce si basse que Nicolas peut à peine s'y tenir debout. À tâtons, les mains glissant le long des murs suant l'humidité, il tente d'en évaluer la surface. Le tour en est vite fait. Il y a tout juste la place de s'allonger bien que sur le sol de terre humide et battue rien n'y invite. Il se rapproche de la porte et tente de voir ce qui se passe à l'extérieur. Un couloir, d'autres cellules, deux gardes armés qui font les cent pas devant les portes, et d'autres hommes comme lui, accrochés aux barreaux ou assis dans le fond des cachots. Depuis combien de temps ? Attendant quoi ?

Peu à peu ses yeux s'habituent à l'obscurité, et dans un coin de sa prison il avise une masse informe. Des chiffons, des couvertures, pense-t-il. Cela me protégera un peu. En posant ses mains sur les hardes suintantes, il découvre qu'il ne s'agit pas d'un tas de linges, mais bien d'un homme qui est là, accroupi, immobile. Belhoste se baisse et regarde le malheureux qui tremble, qui claque des dents et qui gémit.

— Mais qui êtes-vous, demande-t-il, depuis combien de temps êtes-vous là ? L'homme tente d'articuler quelques mots incompréhensibles. Belhoste se précipite à la porte et appelle les gardes :

— Eh les gars, y en a un qui va mal là, apportez-nous de l'eau.

— Tu rigoles, lui répond-on, t'auras de l'eau quand ça sera l'heure.

Belhoste retourne dans le fond de sa cellule et s'assied auprès de celui qui est désormais son compagnon de cachot.

— Ils vont venir, dit-il, ils vont nous apporter de l'eau dans un moment. Tu as eu à manger ?

L'homme fait non avec la tête.

— Tu es là depuis quand ? insiste Belhoste.

L'homme ne répond pas.

Les heures ont passé. La nuit est tombée puis le jour s'est levé et Belhoste n'a pas dormi. Il vérifie que son voisin est toujours vivant, tandis que dans le couloir des bruits métalliques se font entendre. Leur apporterait-on quelque chose à boire ou à manger ? La porte s'ouvre et une main dépose deux écuelles, l'une remplie d'eau, l'autre de quelque chose qui ressemble à de la soupe mais dont l'odeur se rapproche plus du chou rance et bouilli que de celle du potage aux légumes. Belhoste va les chercher, en boit quelques gorgées et les rapporte à son compagnon. Tiens, bois ça, dit-il en lui présentant

la gamelle d'eau aux trois-quarts vide. Puis il lui tend la soupe. Le malheureux ne se fait pas prier et, malgré un haut-le-cœur désespéré, il termine le fond de l'assiette. Puis il pousse un long soupir, lève la tête et d'une voix faible mais haut perchée répond : merci. Belhoste est surpris par le timbre. Est-ce une femme ? Un faible rai de lumière éclaire son visage, et la barbe qui garnit les joues creusées lui ôte ce doute. C'est bien un homme.

— Tu es là depuis longtemps ? demande-t-il.

— Je ne sais pas, répond l'homme dans un souffle.

Belhoste insiste :

— Tu viens d'où ? Comment tu t'appelles ?

L'homme lève la tête alors qu'un peu de soupe coule sur son menton :

— Philippe. Je suis le fils de Bionval.

Belhoste a un mouvement de surprise. Philippe de Bionval ! Le jeune Philippe ! L'enfant aux boucles blondes, ce petit marquis prétentieux qui, voici vingt-cinq ans lui tendit son mouchoir brodé d'un air dégoûté, est devenu cette loque, qui pleure comme une femmelette.

Hésitant entre satisfaction et répulsion, il s'écarte.

Les jours et les nuits passent lentement, mais la vie s'organise dans le minuscule cachot. La nuit, Belhoste réussit à s'allonger sur le sol boueux, Une fois par jour on leur apporte de l'eau et une sorte de bouillie froide toujours aussi malodorante. Malgré l'aversion que lui inspire son voisin de cellule, Belhoste est plein de prévenances à l'égard du jeune homme et, lui parlant, lui portant sa gamelle, l'aidant à boire le bol d'eau, le réconfortant, l'écoutant, il espère obtenir ainsi des informations utilisables pour se venger des Bionval et de Calvel.

Ainsi mis en confiance, engourdi de peur et de froid,

Philippe raconte son histoire. Entre deux sanglots, il explique la fuite de la famille et l'arrestation à Écouis

— Et alors ? demande Belhoste.

— Quelqu'un nous avait sûrement dénoncés, gémit le jeune homme. Parce qu'on a été reconnus tout de suite.

— Tu sais qui ?

— Les Flichy sûrement ! Ils savaient qu'on partait et par où on allait passer.

— Et pourquoi ils auraient fait ça ?

— Je crois qu'ils nous détestaient. Moi surtout. Ces gens-là, c'était pas des hommes, c'était des bêtes sauvages, des brutes, des sornois. Moi aussi je les détestais.

— Tous les Flichy ? Même Augustin ?

— Non pas lui. Lui, c'était

Et le jeune homme éclate en sanglots.

Belhoste n'éprouve que mépris à l'égard de ce petit marquis qui pleurniche comme une femmelette, mais il reste songeur. Quoiqu'en dise Philippe, les Flichy n'avaient aucun intérêt à voir disparaître la famille de Bionval. En revanche, Belhoste en connaît un autre qui avait une très bonne raison de se débarrasser des anciens propriétaires du domaine ; et suffisamment de pouvoir pour faire arrêter la famille. Calvel, bien sur !

Les jours passent et Belhoste n'a toujours pas été interrogé. Au début, il était convaincu que ses amis des Andelys allaient rapidement, sinon le faire sortir, du moins se préoccuper de son sort. Mais non. Pas la moindre visite, pas la moindre rencontre avec un juge, un avocat ou un accusateur. Rien.

Un matin enfin, la porte s'ouvre. Les gardiens l'attrapent par le bras et l'entraînent dans le couloir : le juge te demande. On le conduit dans une petite pièce meublée d'une table et de deux chaises, et on referme

la porte à double tour. Une fenêtre à barreaux ouvre sur la cour, et Belhoste qui s'en est approché peut voir des charrettes rangées le long des écuries à proximité de grands baquets dans lesquels les chevaux se désaltèrent. La cour est vide à l'exception de quelques gardiens qui entrent et sortent, des trousseaux de clé à la main. Il lève son visage vers le ciel et plisse ses yeux aveuglés par la lumière. Depuis combien de jours n'a-t-il pas vu le ciel et le soleil ? Va-t-il enfin rencontrer son accusateur ? C'est avec un immense soulagement qu'il voit entrer le juge Cuisinier. Enfin, pense-t-il, je suis sauvé. Les deux hommes se donnent l'accolade fraternelle et s'assoient de part et d'autre de la table.

— J'ai cru que tu ne viendrais jamais, dit Belhoste.

— Ça n'a pas été facile, mais je suis là.

— Tu vas me faire sortir ?

— Ce n'est pas si simple. Je suis juge à Écouis. Tu es sous la juridiction des Andelys et je ne suis pas habilité à traiter les affaires ici.

— Alors fais-moi transférer à Écouis.

— Il n'y a pas de prison à Écouis.

Belhoste réfléchit un instant, tandis que dans la cour on entend des piétinements et les charrettes se mettre en position de départ.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il.

— On emmène les prisonniers à Paris.

Belhoste réfléchit un instant.

— Tu sais pourquoi je suis là ?

— Oui, convaincu de trahison et de pacte avec les ci-devant.

— Par qui ?

— Difficile à dire.

— Enfin, tu le sais toi que ce n'est pas vrai ! Tu le sais que je suis un républicain convaincu. Tu peux interroger tout le monde, personne ne te dira que je joue double jeu.

La République je la veux. La justice, la liberté, l'égalité, j'y aspire. Comment peut-on oser me faire passer pour un traître ?

À l'extérieur, la rumeur enfle, on entend des gens se débattre, refuser de monter, crier leur innocence. Quelques coups de fusil claquent faisant revenir le silence. L'odeur de la poudre pénètre jusqu'au bureau.

— La question n'est pas là. La question est de savoir comment t'éviter le pire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ici, dans la région, il n'y a pas ou très peu d'exécutions publiques. Mais à Paris, c'est l'échafaud qui attend les détenus. La seule chose que je puisse faire c'est de t'éviter le départ vers Paris. Pour cela, j'essaierai de te faire transférer dans une autre prison à chaque fois que celle dans laquelle tu te trouveras aura ordre de déplacer ses prisonniers. J'aurai soin que tu ne manques de rien. Cela, j'en ai le pouvoir puisque c'est moi qui suis chargé des transferts. Et si, contrairement à tous les autres prisonniers, tu ne pars pas aujourd'hui, échappant ainsi à la guillotine, c'est parce que tu n'es pas dans ta cellule, mais ici avec moi. Sachant ce qui allait se passer, j'ai pris l'initiative de te convoquer dans ce bureau.

Belhoste jette un coup d'œil vers la cour maintenant remplie de charrettes. Ça crie, ça court, ça se bouscule. Le piétinement des chevaux sur les pavés se mêle aux insultes, aux ordres, aux gémissements, aux supplications, et aux claquements secs des armes que l'on charge. Au milieu de la foule des malheureux il aperçoit Philippe de Bionval, le dos rond, le visage enfoui dans les épaules, geignant, protégeant sa tête de ses deux bras, bousculé, et poussé dans une des carrioles. La cravache du cocher claque dans l'air sec. Les chevaux prennent le départ, et la file des attelages sort de la cour dans le roulement sourd des sabots sur les pavés. C'en est fini pour ce bougre ; c'est

l'échafaud qui l'attend maintenant ; je suis vengé ! pense-t-il en évoquant le souvenir du garçonnet aux boucles blondes, et en imaginant avec jouissance ces mêmes boucles, sanguinolentes, dans le fond d'un panier. Mais il voit l'occasion de profiter de cet événement pour se monter sous un jour généreux. Détournant la tête de la fenêtre, il plante un regard plein de commisération dans les yeux du juge : il y a dans ma cellule un homme qui ne mérite pas de mourir. Philippe de Bionval. Je t'en prie, fais quelque chose pour lui, il est inoffensif pour notre cause.

— Je viens de t'expliquer que c'est trop tard malheureusement. Tu n'entends pas les chevaux ? Cet homme est dans le convoi.

— Tout cela est bien triste. La famille de Bionval ne méritait pas cela, répond Belhoste d'un air compatissant. Et pour moi, combien de temps cela peut-il durer ?

— Impossible à dire mon ami. Un mois, un an, six mois, deux ans....

Cela dura presque une année. Des mois d'enfermement pendant lesquels, comme Cuisinier le lui avait promis, Belhoste échappa à la guillotine. Des mois pendant lesquels son procès fut reporté de mois en mois. Des mois pendant lesquels il passa de prison en prison, au fur et à mesure que celle dans laquelle il se trouvait transférait ses prisonniers vers Paris. Au fil du temps, ses conditions d'incarcération s'améliorèrent et il eut droit à une cellule propre avec un lit, une couverture, une table et une chaise. La soupe, qui cette fois ressemblait à ce qu'il appelait une soupe, fut même parfois agrémentée d'un morceau de viande et accompagnée d'une tranche de pain, certes bien dur, mais ce nouveau régime lui permit rapidement de reprendre des forces. Bientôt, il put envoyer et recevoir du courrier, et c'est ainsi que

s'engagea une correspondance avec Clotilde, et qu'il apprit qu'une petite fille était née, neuf mois presque jour pour jour après la mort d'Alexis. D'abord amical, le ton des lettres de Clotilde devint affectueux, puis de plus en plus tendre. Elle commença à attendre le retour de Belhoste et le lui dit. Celui-ci, peu enclin aux épanchements amoureux, réfléchit à ce que supposait cet aveu en comptant les avoirs de Clotilde. Certes elle avait déjà cinq enfants, dont quatre filles à marier et à doter, mais elle possédait suffisamment de biens pour pouvoir subvenir à leurs besoins sans qu'il n'ait à entamer ses propres revenus. Les terres de sa femme pourraient s'ajouter aux siennes et la récolte n'en serait que meilleure. Oui, c'était décidément un bon parti. Il lui répondit sur le même ton, et désormais ses projets se construisirent autour d'un double patrimoine. Cuisinier venait le voir régulièrement et lui apportait des livres. Ils en profitaient pour échanger sur ces lectures et Belhoste perfectionna ainsi son apprentissage maçonnique.

Quand au printemps, un an plus tard, il revient à Guित्रy c'est un homme plus fort, plus cultivé mais toujours aussi déterminé qui reprend, la tête haute, ses responsabilités communales et familiales. Il paraphe désormais ses actes d'état-civil d'une grande signature ornée des trois points, signe de son appartenance à la Franc-maçonnerie, mais n'en oublie pas pour autant sa vengeance envers Calvel. Et c'est sans attendre un jour de plus qu'il reprend son enquête sur la mort d'Augustin.

Belhoste a pris son bâton et il marche d'un bon pas en direction de la ferme Flichy au lieu-dit « La Bucaille ». Il espère obtenir des informations sur Augustin et en apprendre un peu plus sur les relations ou conflits ayant pu exister entre la victime et Calvel. En arrivant devant la

cour il avise une jeune servante qui donne du grain aux poules, aidée par un petit garçon. Elle fait taire le chien qui s'est avancé en aboyant devant l'étranger.

– Bonjour, dit Belhoste. Il est là le Mathieu ?

– C'est pour quoi ? Vous êtes qui ?

– Belhoste. Je suis le maire de Guitry.

– Il est dans la grange. Allez-y voir.

Justement l'homme en sort, portant des seaux, avec une démarche douloureuse lorsqu'il s'appuie sur sa jambe droite plus courte que la gauche. De longs cheveux lui pendent sur les joues comme des ficelles brunâtres. Il apostrophe le visiteur.

– Vous voulez quoi ?

Belhoste s'approche.

– La commune de Guitry propose de vous acheter le bois d'Augustin qui est resté dans sa grange. On peut vous en donner un bon prix.

– Entrez.

La négociation a été longue. Belhoste a fait traîner dans l'espoir que l'existence d'Augustin serait évoquée, mais jusque là son nom n'a pas été prononcé et il faut conclure.

– C'est d'accord pour votre prix, dit-il. Je vais le soumettre au conseil. Mais il me faut l'origine de l'achat par votre frère.

L'homme se renfrogne.

– Et comment que je l'aurais ?

– Et bien, vous savez à qui il l'a acheté ce bois ?

– Je le voyais plus l'Augustin. Mais il l'avait pas acheté son bois, c'est madame de Bionval qui lui avait donné.

– Et pourquoi donc ?

– L'était sa marraine. C'est pour ça que ça nous a mis tellement en colère quand il est passé de l'autre bord. Après tout ce qu'elle avait fait pour lui ! Ben, elle lui en voulait même pas ! Quand on l'a mis à la porte de la ferme,

c'est elle qui l'a installé à Guitry. Dans une maison à elle et avec un stock de bois. Nous on n'a pas compris, sauf que Madame de Bionval c'était une ben brave femme. Enfin, ça leur a pas porté chance ni à l'un ni à l'autre !

– Et elle n'aurait pas fait une lettre prouvant l'origine du bois ?

– Ben j'en sais rien.

– Alors je vais dire au Conseil qu'on ne peut pas faire affaire. Belhoste se lève et se dirige vers la porte.

– Attendez un peu. On a une caisse à lui. Il y a peut-être quelque chose dedans.

Et l'homme se dirige vers une grande malle qui, pour l'heure, sert de perchoir à deux poules. Il chasse les volatiles et soulève le couvercle.

– Voilà, c'est toutes ses affaires. Il avait pas grand-chose, l'Augustin. On peut regarder.

Ils sont penchés sur le contenu de la caisse, lorsqu'une vieille femme, toute chiffonnée, entre dans la cuisine.

– Vous faites quoi avec ça ? C'est les affaires d'Augustin, dit-elle.

– Tais-toi la vieille, ça t'regarde point.

Mais elle insiste.

– Fouillez pas là-dedans C'est moi qu'ai rangé tout ça. Y a rien d'intéressant.

– Laisse nous tranquilles, va t'occuper de tes poules et mêle-toi pas d'nos affaires.

Le regard de Belhoste s'attarde un instant sur le visage et la silhouette de la vieille femme. Un air de déjà vu.

– Qui est-ce ? demande-t-il.

– C'est Barbe, l'ancienne femme de chambre de Madame de Bionval.

En un instant, le souvenir de l'humiliation vieille de plus de vingt-cinq ans revient à sa mémoire. Cette servante qui le laissa nu dans la cuisine du château, sous les quolibets des misérables petits nobliaux, c'était elle !

L'a-t-elle reconnu ? Il ne semble pas. Aussi vite qu'il le peut, Belhoste tente de chasser ces mauvais souvenirs pour revenir à son affaire du jour.

Sur la table, les vêtements s'amoncellent. Les deux hommes les secouent, retournent les poches mais aucune trace d'un quelconque document. Sous les vêtements se trouvent quelques objets hétéroclites. Ils les sortent un par un : une pipe, un couteau, quelques assiettes. L'intérieur des pots et des marmites est soigneusement exploré et soudain Mathieu s'exclame : on dirait qu'il y a quelque chose là-dedans. En effet, du fond d'un pot de terre il sort un petit paquet entouré de papier et, dénouant la ficelle, découvre un médaillon. C'est une jeune fille au visage encadré par des cheveux en bandeaux, un léger sourire aux lèvres, et les yeux d'une grande douceur. Un ruban bleu orne son cou, assorti à la fleur dans ses cheveux. Sa gorge blanche est découverte et laisse deviner les rondeurs de sa jeune féminité. Le peintre l'a placée de face mais elle semble avoir tourné la tête un instant, comme pour éviter le regard l'artiste.

Barbe qui s'était éloignée revient vers eux et en un éclair arrache le médaillon des mains de Mathieu.

— Vous avez pas le droit. C'était à Augustin. Ça vous regarde pas.

— Qui est cette jeune fille ? demande Belhoste.

C'est Mathieu qui répond :

— Anne, la fille de Madame de Bionval.

Après avoir pris congé du fermier en lui promettant que l'affaire se ferait dès que l'origine du bois serait retrouvée, Belhoste traverse la cour. La vieille Barbe s'avance vers lui, poussant péniblement une brouette remplie de fumier. À chaque pas elle manque de trébucher et de renverser le contenu sur les poules qui la

suivent en caquetant, à l'affut des vers de terre pouvant leur tomber sous le bec. Nicolas se précipite, et reprenant le parler paysan de son enfance pour s'attirer la confiance de la vieille femme :

— Attendez, j'vas vous aider !

— Ah non, c'est pas à un monsieur comme vous de faire ça !

Mais Belhoste insiste et d'autorité il saisit les manches avant que la femme n'ait eu le temps de faire un pas de plus.

— C'est ben lourd tout ça pour vous à votre âge, dit-il à la vieille servante.

— Qu'est-ce que vous voulez, c'est la vie. J'suis d'jà ben contente que les Flichy y m'aient prise.

Belhoste enchaîne.

— Z'êtes là d'puis longtemps ?

— Ben, depuis le départ de ma maîtresse, la marquise de Bionval

— Ah z'étiez chez elle ? Et z'étiez bien ?

— Oh que oui ! Madame de Bionval, c'était une sainte femme.

— Et maintenant, elle est où ?

— Mon pauvre monsieur, vous savez pas ? Y z'ont tous été arrêtés et maintenant, pour sûr qu'y sont tous morts.

C'est une confirmation. Toute la famille de Bionval a bien disparu ! Ce n'est que justice ! La vieille femme semble avoir envie de parler. Au tour de Calvel ! Il interroge :

— Parait qu'ils ont été dénoncés et arrêtés à Écouis ?

Mais encore tout à ses souvenirs elle ne répond pas à la question.

— Oh ! Leur départ ça été terrible. Monsieur y criait à tout le monde de se dépêcher. Madame, elle voulait m'emmener mais son mari y voulait pas. Y avait pas de place, qu'y disait. Madame et sa sœur se serraient l'une

contre l'autre en pleurant. Et Philippe aussi, y pleurait, 'cause que son père, y voulait pas emporter sa collection de papillons. Et la pauvre petite Anne, elle vomissait sans arrêt tellement ça lui faisait mal au cœur de partir !

Barbe étouffe un sanglot puis se reprend. Elle raconte que le matin du départ, la sœur de Madame lui avait demandé de préparer un feu dans la cheminée. Elle voulait, disait-elle, brûler des documents qu'elle avait fait l'erreur de conserver et qui risquaient de les compromettre, dans cette période où l'on allait à l'échafaud pour si peu de choses. Mais Monsieur était entré dans sa chambre, l'avait prise par le bras et, avant qu'elle n'ait eu le temps de faire quoi que ce soit, il avait entraîné sa belle-sœur et l'avait poussée dans la charrette sans tenir compte de ses supplications.

— Alors, il a fouetté ses chevaux et j'ai même pas pu embrasser les enfants, achève la vieille femme en s'essuyant les yeux.

Mais Belhoste insiste, cherchant à revenir sur Calvel, l'arrestation et la dénonciation.

— Mais ils ont été arrêtés un peu plus loin. Quelqu'un les avait trahis ? Vous savez qui ?

— Sûr qu'y en a qu'avaient intérêt à c'qu'y r'viennent pas.

Elle marque un silence puis, regardant Belhoste.

— C'est drôle mais j'crois ben que j'veus ai déjà vu.

Agacé, il détourne la question et revient à la charge.

— Et alors, qui que vous croyez qu'a pu les dénoncer ?

— Moi je pense que

Mais Mathieu Flichy s'est approché et sèchement il interrompt la conversation.

— Rentre à la maison Barbe. Et vous, monsieur le maire, laissez tout ça tranquille. Allez vous occuper d vos affaires.

Tandis que la vieille femme s'éloigne, Nicolas soulève sa casquette.

— Je vous salue, monsieur Flichy. Vous avez une bien belle ferme. Nous nous reverrons sans doute.

X

La neige de la Saint-André

Sur la petite route qui mène à Guitry, l'homme et l'enfant marchent d'un bon pas. Le bruit de leurs souliers ferrés s'accorde à celui des sabots de leur âne lourdement chargé et claqué dans l'air frais du matin. C'est la Saint-André et en ce mois de novembre 1798 quelques flocons de neige tourbillonnent autour des deux silhouettes qui traversent la plaine. L'homme et l'enfant connaissent le proverbe «Neige de la St André, peut cent jours durer» et ils se préparent à passer un hiver rude sur les routes.

Peu à peu l'odeur fraîche et sèche de la neige est remplacée par celle, accueillante, du village. Ce sont d'abord des senteurs de fumier mélangé à la paille, puis celles, crémeuses, des vaches que l'on entend meugler dans leurs étables. Parfois le vent apporte un relent de lisier chaud chassé par l'odeur du crottin que les ânes et les chevaux déposent sur le chemin, transformant la neige en une gadoue grisâtre. À peine le colporteur et son fils ont-ils atteint les premières maisons du village et les premières effluves de cuisine, que les ménagères ont déjà repéré l'homme, l'enfant, l'âne et les ballots : V'là l'Jean Misère !

s'écrient-elles. Les enfants sortent les premiers, puis les jeunes filles les rejoignent, et lorsque le colporteur arrive sur la place une bonne partie du village est déjà là.

Tandis que l'enfant commence à déballer la marchandise, l'homme se place au centre de la place et d'une voix tonitruante interpelle l'assistance :

«Voilà des oignons, des mouchoirs, des esgrangeoirs, des épingles, des aiguillettes, des peignoirs de buis, des tartelettes, des beaux fuseaux, des beaux couteaux, de l'encre, du papier, des plumes, des canivets, des tranche-plumes, des torche-culs, des cure-dents, des coupe-bourse, des pendants, des clystères d'amour, des fils, des fuseaux, des quenouilles, des rets, des lapins, des andouilles...»

Un peu plus tard, quand les jeunes filles et les enfants auront convaincu leur mère de faire quelques menus achats, il sortira ses livres et la fameuse bibliothèque bleue qui tient son nom de la couleur de sa couverture, et qui publie des textes populaires : Juif errant, Malice des femmes, Misère des domestiques, Sermons et consolation de cocus ... Dans la région, les gens sont plutôt instruits et la majorité des habitants, du moins les hommes, sait lire et écrire. Jean Misère sait qu'ici il vendra aussi quelques ouvrages pratiques tels que « La médecine et la chirurgie des pauvres, qui contiennent des remèdes choisis, faciles à préparer & sans dépense, pour la plupart des maladies internes & externes qui attaquent le corps humain ». Ce livre de médecine familiale qui permet aux ménagères de soigner leurs proches avec les ingrédients qu'elles trouvent sur les talus, dans leur jardin ou dans leurs armoires.

Jean Misère est satisfait de ses premières ventes. Il restera à Guitry toute la journée et repartira le lendemain. Pendant quelques années c'est chez le marchand de bois qu'il passait la nuit, mais depuis la mort de ce dernier, voici un peu plus de six ans, il dort dans la remise de

Marinier, l'aubergiste. C'est d'ailleurs chez lui qu'il fait sa première pause de la journée. À l'entrée, au-dessus d'une corniche sur laquelle est posé un broc d'eau, on peut lire l'inscription : Bé té ka sé : bois, toi qui a soif, invitant les gens de passage à se désaltérer gratuitement. La tenancière se tient devant la porte et elle accueille le colporteur d'un chaleureux : viens te réchauffer mon gars.

Élisabeth Marinier qui tient l'auberge avec son mari est une forte femme un peu enveloppée pour son âge mais pas franchement grasse. Son tour de taille laisse penser que la petite qui tourne autour d'elle pendant qu'elle sert les clients ne va pas rester longtemps fille unique, mais son embonpoint ne l'empêche pas d'aller et venir, rapide et efficace, pour servir les villageois assoiffés. Le teint clair de son visage évoque la crème fraîche de Normandie et tranche avec ses cheveux bruns et indisciplinés qu'elle tente de cacher sous sa coiffe. Familière avec les clients, elle sait aussi se montrer très convaincante quand il s'agit de renvoyer à leur foyer certains d'entre eux ayant abusé du cidre ou du vin. Tout en s'occupant des buveurs assis autour de la grande table, elle surveille de l'œil et du nez le fricot qui cuit dans la souillarde et qu'elle servira tout à l'heure aux ouvriers venus travailler à Guitry.

Pour l'heure, c'est elle qui tient l'auberge pendant que son mari «l'Marinier», officier municipal de Guitry, se prépare pour aller marier Clotilde, la sœur d'Élisabeth avec le Belhoste. Les époux se sont partagé les tâches : elle tiendra l'auberge pendant qu'il sera à la mairie, il la remplacera lorsqu'elle rejoindra les invités pour le déjeuner, et ils se retrouveront pour finir la soirée avec la noce.

À l'extérieur, le fils de Jean Misère remballé les sacs et les paquets. Une fillette d'à peine cinq ans s'approche de lui. Elle est vêtue d'une robe recouverte de plusieurs

tabliers, un foulard retient ses cheveux et un petit châle en lainage enveloppe ses épaules.

– Comment qu’tu t’appelles ? demande-t-elle.

– Jean Misère, comme mon père.

– Moi c’est Denise, Tu m’emmènes avec toi ?

Jean éclate de rire :

– T’es ben trop petite, tu pourrais pas marcher comme moi toute la journée et tous les jours. Faut que tu grandisses !

– Mais toi, tu y es bien sur les routes. T’es pas si grand que ça !

– Mais si. Moi j’ai au moins le double de ton âge.

– C’est quoi l’doub ?

Sans attendre la réponse, la fillette fait la moue et tourne autour du cheval.

– Tu me donnes un truc ?

– Tu veux que mon père me tue ? Mais je peux te chanter une chanson. Rien que pour toi !

C’est un p’tit oiseau qui prit sa volée

C’est un p’tit oiseau qui prit sa volée

Qui prit sa... à la volette

Qui prit sa... à la volette

Qui prit sa volée

Le petit oiseau voudrait se marier

Se marier bien vite sur un oranger

C’est toi qui s’ra sa... à la volette

C’est toi qui s’ra sa... à la volette

Qui s’ra sa fiancée.

Se dressant sur la pointe des pieds, la petite Denise plante un baiser sonore sur l’oreille du jeune garçon. Elle éclate de rire :

– Je vais me dépêcher de grandir.

– D’accord, répond l’enfant.

– Moi quand je serai grande, ajoute la fillette, je serai une Dame...

* * *

Tandis que les enfants bavardent auprès du cheval, Jean Misère le père s’est assis à la grande table du cabaret. Il allonge ses jambes, commande à boire et regarde autour de lui les hommes qui portent le costume de fête, justaucorps, culottes courtes, longue veste de laine et large chapeau. Jean Misère s’adresse à son voisin de table

– Alors, c’est la fête aujourd’hui. Paraît que votre maire se marie ! Tout le monde va à la noce !

– Pour sûr. Mais moi, je suis qu’un simple journalier, j’suis pas invité.

Jean Misère est d’un naturel curieux et les gens l’intéressent. Toujours sur les routes la vie des villages qu’il traverse lui donne l’occasion de glaner des histoires. Il se les répète en marchant et les raconte ensuite dans le village voisin ou dans une autre région, les enjolivant parfois pour les rendre plus drôles, plus surprenantes, plus inquiétantes. Sentant que son compagnon de table est prêt à parler, il fait signe à la servante de les servir. L’homme enchaine :

– Le marié, il est connu dans la région. Des Belhoste, y en a partout. À Guitry, à Fontenay, à Forêt. Y z’ont du bien. Moi, c’est Jean Distot, le frère au Denis qu’est mort y’a deux ans. Et la petite maigrichonne, là-bas avec ton gamin, c’est sa fille. Je suis pas comme le Belhoste, moi. J’ai pas eu la chance d’aller à l’école. Y’avait trop à faire dans les champs et dans la ferme. Lui, maintenant, c’est un Monsieur. Pas moi.

Le colporteur lève son verre et trinque avec son voisin qui continue :

– L’a toujours été du bon côté, l’Belhoste. Je sais pas comment il a fait ! Même qu’à un moment il a fait de

la prison, mais y s'en est sorti. C'est qu'il a le bras long le gars ! Il a signé le livre des doléances comme tous les hommes du village, du moins comme ceux qui payaient des impôts. Moi, on m'a pas demandé mon avis, je suis trop pauvre. Ensuite, c'est lui qu'a porté à Évreux l'argenterie de l'église et les chasubles du curé. Paraît qu'y z'en ont tiré presque cent livres. Mais le pauvre curé, le père Duhamel, il en est mort l'année d'après.

Jean Misère se dirige vers la porte pour surveiller sa marchandise et, constatant que son fils est bien auprès de l'âne, il revient à table.

— La Révolution, tu crois que ça a changé quelque chose pour nous, les pauvres ? continue le journalier. Que nenni ! Les terres qu'ont été prises à l'Église, celles de l'Hôtel Dieu de Paris par exemple, elles ont été vendues, mais qui c'est qui les a achetées ? Pas nous, on n'avait pas d'argent. C'est les plus riches bien sûr. Y z'ont fait de la gagne et y sont 'core plus riches !

Jean Misère hoche la tête. Son voisin continue :

— Et l'Belhoste ! L'en a ben profité ! C'est lui qui les a vendues, ces terres. Un jour, il est allé aux Andelys avec le Gallis. Qu'est-ce qui z'ont fricoté là-bas ? On sait pas. Mais pour nous c'est toujours pareil. On était journaliers sur les terres de l'Église. On est toujours journaliers sur les terres de ceux qu'ont acheté et qui s'prennent pour c'qui sont pas. L'Belhoste, c'est rien qu'un bissaquet qu'a oublié qu'y vient de la terre, comme nous !

Mais la tenancière qui passe auprès d'eux les interrompt :

— Arrête de bargouiller, l'Jean, j'te sers plus à boire, t'es déjà moitié besin. À c'heure tu devrais être à ton ouvrage.

Et sur la place, Adélaïde, la mère de la petite Denise, appelle sa fille.

— Allez la p'tiote, c'est pas l'heure de buzoter, y'a de la besogne qu'attend. Viens avec moi.

La ferme des Belhoste est en pleine activité. Tout un petit monde de cuisinières, d'aides et de serveuses s'agite de l'office au bûcher et de la cour à la grange dont on achève la décoration pour la transformer en salle de festin. Adélaïde Distot, venue prêter main forte à la préparation du mariage, s'agace de sa fille qui tourne autour d'elle très excitée par l'événement qui se prépare.

— Reste donc pas dans mes jambes, va plutôt dans la grange aider à la table.

Elle est fatiguée, Adélaïde. Fatiguée de la vie. Fatiguée de cette enfant venue trop tard. Fatiguée de devoir l'élever seule depuis la mort de son mari voici deux ans. Fatiguée de n'avoir pas d'autre enfant sur qui s'appuyer. Fatiguée de faire la domestique à droite et à gauche, taillable et corvéable à merci. Et surtout, tellement soucieuse de ce qui se passera pour elle quand elle ne pourra plus travailler. Aujourd'hui elle n'a que quarante-trois ans et elle est déjà si lasse ! Qu'en sera-t-il dans vingt ans si elle est encore de ce monde ? Elle n'a personne sur qui compter, rien que la p'tiote qui lui court dans les jambes. Il faudrait que la gamine fasse un bon mariage et que son gendre accepte de prendre la belle-mère avec la fille. Mais tout ça c'est encore bien loin. Elle soupire et entre dans la maison où d'autres femmes sont déjà au travail.

Dans la cheminée, trois gigots sont empalés sur une broche qu'un enfant tourne lentement, tandis que trois dindes commencent à cuire. La graisse crépite et la peau rissole en dégageant une bonne odeur de viande rôtie. Sur la table, un immense plat est rempli de chair à saucisse que deux femmes transforment en boulettes, en les roulant dans leurs mains farinées. Reprenant courage, Adélaïde noue son tablier autour de ses larges hanches et se lance dans la préparation du plat que tout le monde

attend et qui ouvrira le repas : le vol au vent de crêtes et rognons de coq. Cette recette, c'est sa spécialité, et dans les maisons cossues il ne se passe pas une fête sans qu'elle ne soit appelée pour confectionner ce mets recherché dont elle semble posséder seule le secret. Réside-t-il dans les ingrédients du bouillon ? Dans la manière de glacer les crêtes et les petits rognons ? Dans l'alcool qui les aromatisera ? Dans la sauce, blanche et riche, qui enrobera le tout ? Ou dans la pâte feuilletée qui couvrira la préparation ? Adélaïde garde jalousement ses secrets de cuisine.

Tandis que sa mère donne le dernier tour à sa pâte, Denise surgit dans la cuisine en sautillant autour d'elle.

— C'est beau dans la grange ! Y a plein de fleurs !

Adélaïde essuie ses mains sur le tablier qui la couvre de la taille aux pieds.

— La table est mise ? demande-t-elle en rajustant son bonnet sur ses cheveux maigres et déjà grisonnants.

— Oui, c'est tout fini. Et c'est très joli. Je peux aller jouer dehors ?

— Non, y a à faire ici. Tiens, va aider les filles avec les cougnettes.

Les cougnettes, ce sont les attributs mâles des malheureux gallinacés qui, en compagnie des crêtes de la même origine, mijoteront sous peu dans un bouillon odorant, et qui pour l'heure sont entre les mains de deux fillettes. Denise s'assied à la grande table auprès d'elles. Les gamines rient en ôtant consciencieusement la fine peau qui recouvre les petits rognons. Elles se chuchotent des mots à l'oreille et pouffent de rire en parlant des garçons. Parfois Denise attrape un mot au vol, et le répète en déclenchant leurs fous rires. La petite ne comprend pas tout mais, ravie de son succès, elle rit avec elles, sentant confusément qu'elle a entre ses mains quelque chose de très drôle. Et de ses doigts fins et menus elle continue à

éplucher ces petites boules si rondes, si douces et visiblement si amusantes.

Dans la pièce sombre à côté de la cuisine, Marie-Anne Belhoste achève de se préparer. Sa fille Françoise est auprès d'elle et lui prépare ses vêtements fraîchement repassés. Veuve depuis dix-sept ans, la mère continue à porter le deuil, mais aujourd'hui elle enfilera ses plus beaux habits car c'est un grand jour : elle marie son fils aîné à Clotilde, la veuve Gavelle, qu'a du bien.

Françoise lui tend sa cape en lui recommandant de bien se couvrir la tête avec le large capuchon pour se protéger du froid, de la neige et du vent, mais Marie-Anne repousse le manteau.

— Attends un peu, je ne vais pas sortir tout de suite, Nicolas n'est pas arrivé.

En attendant le maître de maison, les deux femmes s'installent auprès de la cheminée. Devant les flammes qui réchauffent son corps, enveloppée des bonnes odeurs de cuisine et entourée de la petite troupe qui s'affaire à la préparation de la fête, Marie-Anne est heureuse. Des six enfants qu'elle mit au monde, tous ont atteint l'âge adulte et fondé leur propre famille. Mais la réussite familiale, Marie-Anne sait qu'elle ne la doit pas à son défunt mari dont la vie comme la mort furent simples, modestes et sans grande ambition. Non, cette réussite, elle la doit à son fils aîné, son bien-aimé Nicolas. Lui qui, tout juste majeur à la mort de son père, prit la tête de la famille et du village en devenant entrepreneur en maçonnerie, puis maire et officier municipal. Et si aujourd'hui les Belhoste font partie des notables de Guîtres, c'est bien grâce à lui qui sut habilement gérer les biens et la réputation de la famille. Tout en regardant le feu elle marmonne et, comme elle le fait de plus en plus souvent, ressasse

les mêmes histoires. Sa fille écoute la vieille rengaine en hochant la tête d'un air entendu.

— Parce que tu sais, ma fille, c'est pas ton père qui nous aurait emmenés là où en on en est aujourd'hui. Il était bien brave, mais il se contentait de pas grand-chose. S'il était pas mort si jeune, paix à son âme, Nicolas n'aurait pas pu prendre les affaires, et on serait jamais arrivés si haut.

— Je sais maman, Nicolas est notre sauveur.

— Blasphème pas, ma fille. Des sauveurs, y'en a qu'un : notre Seigneur ! Qui c'est qui t'a mariée à Garnier, le charron qu'est maintenant officier municipal lui aussi ? Et qui c'est qu'a marié Marie Clotilde au Varin. Vous avez pas fait des bons mariages toutes les deux ?

Françoise pourrait contredire sa mère en lui faisant remarquer que Nicolas, qui n'avait que dix-sept ans lors de son mariage, n'est pour rien dans les unions de ses sœurs, mais elle s'abstient.

— Certainement, soupire-t-elle. Et c'est lui aussi sans doute qu'a mariés Louis et Paul aux sœurs Hauptart, que leur père aussi il est à la mairie de Fontenay ; et que ça vous fait bien plaisir de voir tout ce beau monde ! Je sais, la mère, nous lui devons tout !

— C'est bien que tu le reconnais.

Agacée, Françoise lance pourtant sa pointe perfide :

— Dommage qu'il ait pas pu empêcher Anne de mourir en couches et de perdre sa fille ! Ça, il a pas su faire !

— Pourquoi tu dis des choses méchantes ? Tu veux me faire pleurer ? Anne, pour sûr qu'elle est morte, paix à son âme, mais quand je vois son fils dans son bel uniforme, moi je suis fière et je regrette rien.

— D'accord, la mère, t'as raison.

Mais le temps passe et le futur marié n'est toujours pas arrivé. Les deux femmes commencent à s'impatienter

quand Élisabeth Marinier entre d'un pas ferme dans la cuisine.

— Je viens vite fait, je repars tout de suite. Juste pour vous dire : vous savez où il est le Nicolas à c't'heure ? À la mairie. En train de marier les Castel ! Et ma sœur, elle l'attend toujours !

— Comment ça ? s'écrie Françoise. Il marie les Castel ? Y'avait deux mariages aujourd'hui ? Il pouvait pas passer l'état civil à ton mari ? Qu'est-ce que va dire la belle-famille de le voir aussi peu empressé d'aller se marier ?

La mère reste calme.

— Il fait bien son travail c'est tout. Retourne à ton auberge Élisabeth. Il va arriver.

— Faut toujours qu'il s'occupe de tout, soupire Françoise. Mais tout de même, aujourd'hui, il ne devrait pas être en retard.

Elle a raison la sœur. Depuis une vingtaine d'années, les activités politiques, sociales et professionnelles de Nicolas lui ont pris tout son temps, et il ne s'est guère occupé de sa vie personnelle. Au point que la famille désespérait de ne jamais le voir prendre femme.

Mais enfin la porte s'ouvre et Nicolas pénètre dans la cuisine. À la vue de son fils en habit de cérémonie, le visage de Marie-Anne s'éclaire et son regard s'illumine. Comme il est beau ! Comme elle est fière de lui ! Elle lui sourit. L'espace d'un instant, son sourire efface les rides, découvrant le visage lisse de la jeune femme qui, trente huit ans plus tôt, mit au monde l'homme et l'amour de sa vie : l'aîné de ses fils !

Nicolas salue les cuisinières, embrasse sa sœur et présente son bras à Marie-Anne.

— C'est l'heure. Allons-y la mère.

Il est plus de midi lorsque les cloches se mettent à

carillonner en annonçant la fin de la cérémonie. Les portes de l'église s'ouvrent et les mariés apparaissent. Les habitants de Guitry sont sur la place, applaudissant le couple, tandis que les commerçants et les artisans sortent sur le pas de leur porte pour voir les mariés qui s'immobilisent un instant en haut des marches de l'église. Comme le veut la coutume, ils sont tous deux vêtus de noir et si la mariée dépasse son époux d'une demi tête celui-ci se tient tellement droit que l'on pourrait en oublier la différence de taille. En contemplant son village, Belhoste est fier et heureux. Il savoure sa réussite et se félicite d'avoir attendu pour songer à s'établir.

Dans sa corbeille, la future épouse apporte à son fiancé des terres, une maison et une famille toute faite, cinq enfants de trois à dix-sept ans, transformant ainsi le célibataire en père de famille. Quelques jours avant la noce, ils se sont rendus chez Maître Delamarre, le notaire de Tourny, pour y établir un contrat de mariage en bonne et due forme assorti d'une donation au dernier vivant. Clotilde n'a qu'une sœur et à la mort de ses parents elle a hérité de la moitié de leur patrimoine qui s'est ajouté à sa dot et à ses biens propres venus de son union avec son premier mari. Cela représente une jolie somme et si elle venait à mourir avant lui Belhoste verrait son patrimoine quadrupler. Le marié est un homme avisé.

À la sortie de l'église, appuyée au bras de son époux, raccourcissant ses pas pour les ajuster aux siens, Clotilde avance vers sa nouvelle vie. Lorsqu'une femme est mère et veuve elle a toujours besoin d'un mari pour la mettre à l'abri du besoin. Aussi, est-elle rassurée de penser qu'elle sera désormais en sécurité, que ses quatre filles seront dotées, que son fils apprendra un bon métier, et que le petit Belhoste, qu'elle porte discrètement en elle depuis quelques semaines, sera à l'abri du besoin.

Au son du violon, et d'un pas lent, le cortège se dirige

vers la maison de la rue Corblin. Les mariés viennent d'abord, suivis par la famille et les invités. Les hommes les plus riches sont en tête, arborant de hauts chapeaux luisants. Ensuite, viennent les couvre-chefs à poils longs des petits notables du village, puis les larges chapeaux des artisans et des laboureurs. Les femmes les plus âgées sont enveloppées dans une cape, un vaste capuchon recouvrant leur tête ; mais les jeunes filles préfèrent affronter la rigueur du temps et la neige fine de ce jour d'automne, pour montrer leurs jolies robes et leurs châles colorés qui volent au vent de novembre. Lorsque les mariés s'approchent de la barrière de la petite ferme, une salve de coups de fusil les accueille, selon la coutume.

Enfin la noce rentre dans la cour, et de la maison s'échappent les effluves du repas qui parviennent jusqu'aux invités déjà pressés de se mettre à table.

* * *

Le nouveau chef de famille reçoit chez lui et il fait les honneurs de sa maison en veillant à ce que personne ne manque de rien. C'est sa mère qui a établi le plan de table avec l'aide de ses filles, mais Nicolas a tenu à superviser leurs choix. La table forme un U et les mariés sont assis à la place d'honneur, face à tous les convives. Sur la partie gauche se trouve la famille de Clotilde et sur la partie droite celle de son mari. Il est parfois difficile de savoir ou placer telle ou telle personne car les familles Belhoste et Pezant sont apparentées depuis plusieurs générations, et certains invités sont cousins de l'une comme de l'autre. Jacques, le fils de Clotilde, a été placé avec les jeunes de son âge en bout de table, mais pour des raisons d'alternance fille-garçon il se trouve du côté de la famille Belhoste. Mécontent de son placement il s'en ouvre à sa sœur aînée.

— Pourquoi je suis pas à côté de toi ?

La jeune fille a été placée à côté d'un des neveux de Nicolas, et elle s'en réjouit car elle trouve le jeune homme fort à son goût dans son uniforme de l'armée.

— C'est pas grave, t'es en face de moi.

— Je veux pas être du côté des Belhoste, donne-moi sa place.

Mais la jeune fille refuse.

— Fais pas l'enfant, Jacques, c'est comme ça.

— Je ne suis plus un enfant. J'ai douze ans et je veux être assis là.

Tout en parlant, le jeune garçon se saisit du petit carton qui marque les places de chacun et l'échange contre celui de son rival qui veut l'en empêcher. Les garçons se bousculent et Clotilde, qui surveille ses enfants du coin de l'œil, surprend l'agitation. Elle s'approche de son fils et tente de le raisonner. Mais rien n'y fait. Le jeune homme s'obstine :

— Je veux pas de cette place, je veux être avec ma famille.

Mais Nicolas intervient. Il replace les cartons, prend Jacques par le bras et, sans ménagement, l'installe sur sa chaise.

— Ici, c'est MA maison et c'est MOI qui décide. Tu restes là.

Le jeune garçon sent des larmes de rage lui monter aux yeux et, dès que son beau-père a le dos tourné, il donne un coup de pied dans la chaise voisine.

— Je suis pas un Belhoste, moi. Je suis un Gavelle.

Il est deux heures largement sonnées lorsque tout le monde est assis et qu'Adélaïde, les joues rougies par la chaleur des fourneaux et par le plaisir de faire plaisir, apporte fièrement son premier plat, le fameux vol au vent de crêtes et de rognons de coq. Suivront les boulettes

de chair à saucisse et des surmulets à la crème. Entre chaque mets on fait le trou normand : un verre d'eau de vie qui met le feu au ventre et appelle le plat suivant. Les dindes, puis les gigots n'en passeront que mieux, arrosés de cidre et de vin

Quand on est trop fatigué d'être assis, on va se promener dans la cour, on joue une partie de bouchon dans la grange, puis l'on revient à table. Quelques-uns s'y endorment en ronflant. Lorsque les musiciens ont pris place sur des bottes de paille, le violon réveille les dormeurs et entraîne les danseurs dans la bourrée traditionnelle.

A huit heures du soir on en est au café. Arrivent alors les jeunes gens qui n'ont pas été invités. Ils chantent des couplets de circonstance, offrent des bouquets à la mariée qui, en retour, les invite à s'asseoir à sa table. On se serre un peu, les nouveaux convives mangent de la galette arrosée de bière, et rejoignent le groupe des danseurs. On entame des chansons, on dit des gaudrioles, on embrasse les dames.

Et l'on danse ! On oublie le froid, les mauvaises récoltes, les deuils. On danse à l'avenir, au bonheur d'être en vie. On danse pour la mariée, on danse pour les amis, on danse pour l'amour, pour la prochaine récolte, pour le vent, le soleil, la pluie. On danse pour les enfants à venir. On dansera toute la nuit. Bien après que les mariés soient partis se coucher, bien après que le festin soit terminé, le cidre et l'eau de vie continueront à couler, jusqu'à épuisement des plus braves que l'on retrouvera, pour certains, écroulés dans un fossé au lever du jour.

Toute la journée, la petite Denise a suivi sa mère et aidé au service. Mais au son des premières notes du violon, elle a rejoint le groupe des enfants. Les joues rouges comme des petites pommes bien mûres, courant, dan-

sant, sautillant elle a fait claquer ses sabots en essayant de suivre la mesure, dans une ronde joyeuse et maladroite. Aux premières heures de l'aube, tandis que sa mère, aidée de deux servantes, achève de remettre de l'ordre dans la cuisine, la fillette a tellement dansé, tellement chanté, tellement crié, tellement ri, que ses jambes n'en peuvent plus et que ses yeux se ferment malgré elle. Elle s'endormirait bien là, sur le banc de la cuisine. Mais Adélaïde l'en déloge fermement pour le placer sur la table. Les chaises subissent le même sort, et la fillette ne sait où poser sa tête. Mais au fond de la pièce, elle avise le lit clos. Il sera le refuge idéal en attendant que sa mère ait terminé le grand ménage. Discrètement, elle se faufile entre les lourds rideaux qui le ferment. Le lit est fait, tout propre, prêt à accueillir les mariés qui sont encore avec leurs invités. Sans faire de bruit, elle se glisse sous le gros édredon de plume et pose sa tête sur l'oreiller à la taie brodée et parfumée à la camomille des prés. De la grange, lui parviennent en sourdine quelques éclats de voix qui se mêlent aux bruits de la vaisselle que l'on range et du balai qui caresse le sol. Toute à la douceur et à la tiédeur du lit, elle ferme les yeux.

Un jour, je serai dans un lit comme ça, pour de vrai, pense-t-elle en s'endormant dans la couche de Nicolas.

XI

Le pèlerinage à Sainte-Clotilde

La petite route qui serpente vers les Andelys est pleine de monde en ce matin d'été, car les fidèles de la région se réunissent, comme chaque année au mois de juin en pèlerinage pour aller prier Sainte-Clotilde, la protectrice des malades. Les marcheurs ont quitté les courbes de la Seine et avancent entre les haies et les champs, laissant sur la droite la silhouette massive des ruines de Château-Gaillard, lointain souvenir de Richard Cœur-de-Lion. Il reste encore un peu plus d'une lieue à parcourir avant d'atteindre l'église où se trouvent les reliques de la sainte, et le soleil est déjà haut sur l'horizon.

Les routes et les chemins sont encombrés de carrioles, de charrettes, de cavaliers et de nombreux piétons. Parmi eux, s'avance un petit groupe composé de deux femmes, de quelques jeunes filles et d'enfants. C'est Adélaïde Distot, la servante de la maison Belhoste, qui marche en tête, transpirant et balançant son large fessier, la coiffe un peu de travers, un grand panier au bras. Derrière elle Clotilde, l'épouse Belhoste, est accompagnée des quatre filles que lui donna son premier mari décédé voici bientôt sept ans, et de Julie sa petite dernière âgée d'à peine deux

ans. Régulièrement le petit groupe s'arrête un moment à l'ombre. Il ne faut pas fatiguer Clotilde qui est venue tout spécialement à ce pèlerinage pour mettre l'enfant qu'elle porte depuis quelques semaines sous la protection de la Bienheureuse.

Le groupe a fait une pause et les jeunes filles sont assises sagement auprès de leur mère mais Denise la fille d'Adélaïde, et Joséphine une des filles de Clotilde, vont et viennent sur le chemin, montant, descendant, courant, riant. Pour les protéger du soleil Adélaïde les a coiffées de grands mouchoirs mouillés, dont chaque angle porte un nœud formant comme quatre petites cornes de chevrettes autour de leur tête. Bien qu'un peu plus âgée que Denise, Joséphine est en admiration devant la fillette, plus délurée, plus aventureuse qu'elle, et elle la suit comme son ombre. Au loin elles aperçoivent la silhouette du colporteur. Tiens, voilà l'Jean Misère, dit Denise. Et s'adressant à sa mère :

– Tu m'achèteras un ruban ?

– On n'a pas besoin de rubans quand on a huit ans, répond Adélaïde.

– Pour Joséphine alors ?

– À neuf ans non plus !

L'homme est arrivé jusqu'à elles et il salue les deux femmes.

– Vous devez avoir bien chaud, mesdames.

– Vous aussi. Répond Clotilde.

– Oui, mais moi j'ai l'habitude des chemins. Le soleil, le vent, la pluie, je m'y suis fait depuis le temps ! Regardez, j'ai de nouvelles images. Et il tend à Clotilde quelques chromos de la Sainte portant un enfant dans ses bras, soignant un malade, ou serrant contre elle la représentation de la basilique construite en son nom.

– Prenez-en quelques-unes, insiste-t-il, elles vous protégeront toute l'année.

Clotilde échange quelques pièces de monnaie contre les images protectrices, puis elle se relève donnant le signal du départ.

– Je vais aux Andelys moi aussi, je vous accompagne ? propose le porte-balle. Vous pouvez mettre la petite sur le dos de mon âne.

– Merci, dit Clotilde, nous allons vous ralentir.

Mais l'homme insiste.

– Je ne suis pas pressé. Et les petites demoiselles, ça leur dirait pas de monter sur mon âne ?

– Non, répond Clotilde fermement. Mes filles et moi nous marchons à pied. Bonne route et bonne vente.

Denise a ralenti le pas et elle chuchote à l'oreille de Joséphine.

– Tu veux savoir un secret ?

– Ah oui !

– Écoute, mais répète pas : je vais bientôt partir avec son fils.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Avec le petit Jean Misère ?

– Oui, c'est lui qui me l'a dit. Il faut que je grandisse et puis après il m'emmènera. Même que quand on sera mariés j'habiterai dans une belle maison et que je dormirai dans un grand lit avec des beaux rideaux.

Joséphine hausse les épaules.

– Les colporteurs n'ont pas de maison, et pas de lits avec des beaux rideaux.

– Et ben lui, il aura tout ça parce qu'il va devenir très riche ! Jure que tu diras rien à personne.

– Je ne peux pas jurer, c'est défendu par le Bon Dieu, mais je te le promets.

– Je te préviens si tu dis quelque chose, je te crève les yeux.

Mais Adélaïde se retourne.

– Traînez pas derrière, les p'tiotes, on avance.

Le soleil est à son zénith lorsque les deux femmes atteignent le parvis de la Collégiale Notre-Dame et l'ombre apaisante portée par les deux tours qui encadrent la flèche centrale aux arêtes décorée de feuillages. Pour ceux qui, comme Adélaïde, n'ont jamais appris ni à lire ni à écrire, les églises se déchiffrent comme un livre ouvert. Autour du porche, de fines nervures de pierre traitées à la manière de branches noueuses évoquent les arbres, la nature et les travaux des douze mois de l'année. Le linteau, orné d'une frise d'anges musiciens, est une invitation à célébrer les fêtes saisonnières et religieuses qui rythment le temps. Et pour que les fidèles n'oublient pas leurs devoirs quotidiens de bons chrétiens, des personnages en prière ornent la courbe intérieure du portail. La lecture continue à l'intérieur avec les vitraux qui relatent la vie des saints, des martyrs et des apôtres ; les douze stations du chemin de croix et une sculpture de la mise au tombeau du Christ terminent l'histoire.

En pénétrant dans la collégiale, le petit groupe est agréablement saisi par la fraîcheur du lieu. Bien que l'église soit pleine de pèlerins, il y règne un silence recueilli baignant dans l'odeur lourde et apaisante de l'encens. Comme chaque année, Adélaïde allume un cierge devant la statue de la sainte et caresse la robe bleue semée d'étoiles d'or. Même si la Bienheureuse n'a pas toujours exhaussé ses vœux et laissé mourir son mari et deux de ses enfants, Adélaïde ne peut s'empêcher de croire en la vertu des prières qu'elle lui adresse. Aujourd'hui, elle vient prier pour elle, pour sa fille, pour Clotilde et ses enfants, et pour les trois cent sept âmes de Guitry, son village. Après avoir trempé leurs doigts dans le bénitier et s'être signées, Adélaïde, Clotilde et les enfants s'age-

nouillent sur un prie-Dieu et, les mains jointes, implorent le ciel de les préserver de la maladie.

À l'extérieur de l'église, la ville est en effervescence car le pèlerinage se double toujours d'une importante foire régionale, et les paysans sont venus nombreux des alentours pour y vendre leurs bêtes et le produit de leurs terres. La chaussée est envahie par une foule bruyante et colorée qui s'affaire devant les échoppes. Les femmes ont revêtu leurs plus belles robes, ce qui ne les empêche pas de porter de grands paniers remplis de poules ou de mottes de beurre qu'elle iront vendre au marché. Les hommes sont venus avec leurs bêtes. Ça discute, ça parle, ça négocie, et quand l'affaire est conclue on se tape dans la main avant d'aller boire un coup de cidre à l'auberge.

Après qu'Adélaïde ait fait le tour du marché pour y acheter deux lapins, le petit groupe s'est assis à une table et a déballé les provisions pour le déjeuner. Des pâtés, du pain et quelques pommes permettront de rassasier les jeunes dont la longue marche a creusé l'appétit. Des camelots et des marchands ambulants passent devant elles en les invitant à admirer leur marchandise. Les enfants se sont éloignés et ont rejoint un petit attroupement entourant un homme qui promène un singe. L'animal est vêtu d'un gilet bariolé et coiffé d'un chapeau rouge au sommet duquel s'agite une clochette. L'homme joue de la flûte, et l'animal s'agite en mesure, pour la plus grande joie des enfants. Mais Adélaïde pousse un cri en faisant le signe de croix.

— R'gardez pas ça M'ame Clotilde !

— Et pourquoi donc ?

— Savez donc pas qui faut pas regarder un singe quand on va avoir un enfant ?

— Non, et pourquoi ?

— Ça porte malheur ! C'est ma mère qui m'a raconté ça : un jour, un colporteur s'est arrêté dans un village. C'était le quatorzième jour de la lune montante, et il avait un singe qu'il a fait danser sous les fenêtres d'une femme qu'était grosse. Ben cette femme, elle a accouché d'un enfant noir et poilu. Il a mordu le doigt de la matrone et puis il a sauté par la fenêtre, il est monté sur le toit, et il s'est enfui. Le père qu'avait vu ça, il a eu tellement peur qu'il en est mort quelque temps plus tard. Je veux pas que vous regardiez ça, venez on s'en va.

— Et vous y croyez, Adélaïde ?

— Pour sûr ! Toutes les femmes savent ça ! Et puis bien d'autres choses aussi. Moi j'ai connu une femme qu'avait regardé un lièvre, et que son enfant il est né avec un bec. J'ai vu une femme qui s'était endormie dans le foin un peu avant ses couches. Et sûrement qu'un homme l'avait enjambée pendant son sommeil, parce que son p'tit, il est né avec le cordon noué autour du cou. Faut faire attention à tout ça quand on est grosse.

— Mais Adélaïde ce n'est pas mon premier enfant. J'en ai déjà eu huit, j'attends le neuvième et mes enfants sont toujours nés bien faits.

— Ah oui et vos deux p'tiots qui sont morts tout jeunes ? Vous z'êtes pas demandé pourquoi ?

Les deux femmes remballent en silence les restes du repas, tandis que l'homme s'éloigne en compagnie de son singe après avoir reçu quelques piécettes des spectateurs. Les enfants les ont rejointes et tout le monde se dirige vers l'église pour y assister aux vêpres, dernière étape avant les moments ultimes de la journée : la procession, puis l'immersion dans la fontaine Sainte-Clotilde.

Une longue file d'hommes et de femmes s'avance

lentement sur le chemin qui mène à la fontaine. En tête, marche le curé, soutane noire et surplis en dentelle blanche, puis viennent les enfants de chœur. Pour l'occasion on a sorti de l'église la statue de la Sainte qui, posée sur un brancard de bois recouvert de velours rouge, est portée par quatre hommes attentifs à ne pas trébucher. Aux pieds de la Bienheureuse, se trouve le coffret reliquaire contenant une de ses côtes. Le curé entonne un Ave Maria repris avec plus ou moins de justesse par l'ensemble de la procession. Denise, qui adore chanter, y va de bon cœur de sa jeune voix pointue. Moins fort, lui dit sa mère, tu chantes faux. Vexée, la petite se tait et fixe son regard sur la statue de Sainte Clotilde qui surplombe la procession et brinquebale dangereusement au rythme des porteurs. Ça serait drôle si elle tombait, la statue, murmure-t-elle à l'oreille de Joséphine. Tais-toi, ça serait horrible ! lui répond la fillette entre deux strophes. La main de Clotilde effleure leurs cheveux : doucement les enfants, chantez avec moi. Quelques Ave Maria plus tard, la procession arrive auprès de la fontaine, et les pèlerins se placent en cercle autour de l'eau miraculeuse. Le prêtre donne une bénédiction et verse quelques gouttes de vin, avant d'y plonger les reliques de la sainte pour vivifier les vertus du bain ; puis il invite les fidèles à l'immersion. Les plus souffrants passent en premier et baignent les plaies, les croûtes, les bubons, les furoncles, les eczémas. Puis vient le tour des handicapés qui sont portés par les plus valides, suivis de tous ceux dont les maux ne se voient pas, et enfin des fidèles qui ne sont pas encore malades. Puis l'on se sèche sur l'herbe au soleil, on prend un petit réconfortant, et on repart, convaincu d'avoir la santé pour au moins une année.

En compagnie de Marinier, Belhoste remonte la rue

Corblin en poussant sa brouette remplie d'outils. La journée a été longue, car le blé est déjà mûr et il faut profiter du beau temps pour commencer à le couper et le mettre à l'abri. Après en avoir rentré quelques charretées, il a terminé la journée avec son second métier en travaillant sur la construction d'une nouvelle grange chez les Duval, puis il est passé à la mairie.

Aux dernières élections, Belhoste a été battu au profit de Calvel. Malgré son ressentiment, il n'a rien lâché et est resté au Conseil Municipal qui vient d'être convoqué pour des informations d'ordre général. Le maire a commencé par les directives concernant les costumes règlementaires : bleu et ceinture rouge à franges tricolores pour le maire, le même mais à franges blanches pour les adjoints. Puis, il a enchaîné avec l'annonce des nouvelles règles régissant le fonctionnement du Conseil Municipal. Alors que jusque là le maire était élu et ne pouvait prendre aucune décision sans l'accord du conseil municipal, un décret venait de tout changer. Désormais, il serait nommé par le préfet, et chargé seul de l'administration de la commune, les conseillers n'étant consultés que lorsqu'il le jugerait utile. Le maire exercerait donc un pouvoir absolu sur le village. Cette annonce a provoqué nombre de protestations parmi les hommes présents, mais Calvel ne s'est pas laissé impressionner. Il a rapidement clôt la séance, puis est monté dans sa charrette pour rejoindre la Grande Ferme, dont il a acquis le fermage deux ans plus tôt.

— Eh ben, il a fini par arriver à ses fins, grogne Belhoste en s'adressant à Marinier. Il a eu le fermage et maintenant il a tous les pouvoirs à la Mairie.

— C'est sûr. On se demande à quoi on sert maintenant, nous les conseillers. Mais qu'est-ce qu'on y peut ?

— C'est une honte. On n'a pas fait la Révolution pour ça.

— Ça durera pas. Y a déjà eu tellement de changements, c'est sûrement pas fini. Et puis il ne s'occupe pas si mal de Guitry, le Calvel.

— Moi, je sais ce que je sais, grogne Nicolas. Et je sais qu'il ne faut pas lui faire confiance.

— De quoi tu parles ? Encore de l'histoire Flichy ? De l'achat du domaine des Bionval ? Tu lâcheras donc jamais l'affaire ? Tout le monde sait bien qu'il y a des doutes sur Calvel dans ces histoires. Mais personne n'a jamais rien pu prouver, alors qu'est-ce que tu veux y faire ? Avant lui, tu as été un très bon maire, aujourd'hui tu es un bon conseiller municipal, tu sais que tu as toute notre confiance, alors ne cherche pas les ennuis. Je dis ça pour toi et pour le bien du village.

— En tout cas, ne comptez pas sur moi pour rédiger l'état-civil. Jamais je n'accolerai ma signature à celle de ce voyou.

* * *

Le jour commence à tomber et Belhoste s'agace de l'absence de sa femme. Toute la famille est partie pour les Andelys tôt le matin et la procession est certainement terminée depuis longtemps. Qui va préparer le souper ? Se doutant que la petite ferme allait rester sans la surveillance de son épouse pendant une journée entière, il avait vivement déconseillé à Clotilde de partir sur les routes : Par cette chaleur et dans ton état, ce n'est pas raisonnable. Je dis ça pour toi et pour notre enfant, lui avait-il conseillé, tout en pensant que le travail ne serait jamais fait et la soupe en retard si la vieille Adélaïde devait travailler pour deux. Mais Clotilde l'avait remercié de sa sollicitude, et sa réponse l'avait pris à contre pied : C'est gentil de penser à moi. Mais ne t'inquiète de rien, Adélaïde va m'accompagner. Belhoste avait bougonné mais il l'avait laissée partir. C'est donc avec soulagement

qu'il aperçoit enfin, en haut de la rue Corblin, le petit groupe qui s'avance vers lui. Son épouse a mauvaise mine, pourtant avant de se mettre à table il lui faut encore traire les vaches, nourrir le cochon et préparer la soupe.

Dans la cour Clotilde s'est assise sur la margelle du puits. Elle soutient son ventre avec ses mains.

— J'vous l'avais ben dit, M'ame Clotilde. C'était pas prudent d'aller là-bas.

— Ne t'en fais pas Adélaïde, une bonne nuit de sommeil et tout ira bien.

Mais Adélaïde s'inquiète et va demander de l'aide à Nicolas.

— M'sieur Belhoste, faudrait aller l'aider, la Clotilde. Elle en peut plus, et y'a encore les vaches à traire pendant que je prépare la soupe.

— Tu veux que j'aille traire les vaches ? se scandalise Belhoste. Est-ce que je demande à ma femme de construire des maisons ? Les vaches, ça la regarde. Elle est fatiguée ? Tiens donc ! Moi je ne voulais pas qu'elle aille au Pèlerinage. Elle s'est entêtée et y faudrait que ça retombe sur moi ? Faites votre travail. J'ai fait le mien.

Et il s'installe à califourchon sur sa chaise devant la fenêtre, en regardant les deux femmes trimer, tout en fumant sa pipe du soir et s'impatiantant du retard de son dîner.

Dans la nuit, Clotilde est prise de saignements. Très inquiète, elle réclame la sage-femme mais Belhoste refuse d'aller la quérir : je t'avais dit de ne pas aller à ce pèlerinage. Tu fais des imprudences et maintenant, c'est à moi de réparer tes erreurs. Reste allongée, ça va passer.

Le lendemain matin, Belhoste s'est réveillé très contrarié. Toute la nuit Clotilde s'est agitée auprès de lui et il a très mal dormi. Dans la matinée, il a eu du mal à ajuster son torchis entre les colombages sur une maison en construction. Le compagnon a voulu l'aider et, une

maladresse en entraînant une autre, il a fallu mettre à bas le travail déjà fait. Le propriétaire venu surveiller le chantier lui en a fait le reproche d'une façon très désagréable. Je ne suis pas son larbin, pense-t-il en rentrant chez lui pour déjeuner. Si ça ne lui convient pas qu'il le fasse lui-même.

— Ça ne va pas ? lui demande sa femme en remplissant son assiette.

— Bien sur que non, ça ne va pas. J'ai un compagnon qui est un incapable. Le mur est tombé il faut tout refaire.

— Mais toi, tu travailles bien, ce sera vite réparé, non ?

— Moi, grogne-t-il, je n'ai pas dormi de la nuit. Tu crois que je suis au mieux de ma forme pour raccommoder les bêtises des autres ?

— Je suis désolée de t'avoir dérangé cette nuit. Mais ça va mieux ce matin.

— Ben j'espère. En tout cas, t'avise pas de refaire des imprudences. Tu vois les conséquences !

Un matin, quelques mois plus tard, Clotilde est prise d'un irrépressible besoin de rangement. Elle ressort le grand panier en osier dans lequel elle a déjà couché tous ses enfants, et y attache un chapelet, quelques médailles et une image de Sainte Clotilde un enfant dans les bras. Certes, il reste encore plusieurs semaines avant le terme, mais Clotilde ne veut pas être prise au dépourvu. Dans son coin, Adélaïde marmonne : c'est pas bon de préparer le berceau de si tôt, le Diable pourrait s'y loger !

Après avoir servi le dîner à son mari et à ses enfants, Clotilde s'est assise pour manger à son tour quand elle est brutalement prise de violentes douleurs. Ce n'est pas l'heure, pense-t-elle, ce doit être une fausse alerte». Mais les contractions se rapprochent, et elle appelle Nicolas qui vient de rentrer : je crois que nous y sommes, dit-elle.

En attendant l'arrivée de la matrone, Adélaïde met une grande bassine d'eau à chauffer et envoie les enfants chez leur tante : je viendrai vous chercher quand ça sera fini, leur promet-elle. Dès son arrivée, la sage-femme a fait sortir le père, et s'est assuré que l'enfant était bien tourné en tâtant d'abord du dehors puis en allant y voir d'un index trempé dans de l'huile. Mais elle constate qu'il se présente mal, et pour l'aider à se positionner elle pose sur le ventre de Clotilde un emplâtre composé de feuilles de laurier et d'huile de noisette. Pour atténuer les souffrances de la mère, la matrone lui a fait un cataplasme de camomille des champs bien chaud, mais les heures passent et malgré les efforts conjugués des deux femmes l'enfant ne descend pas. Elle décide alors de faire boire à Clotilde une infusion d'armoise dont la propriété est de provoquer les avortements, mais qui a également la réputation de hâter les accouchements.

Enfin, après une très longue nuit, à dix heures le lendemain matin, l'enfant est là. C'est un garçon minuscule pas plus gros qu'un lapin écorché. Il est bleu et ne crie pas. La sage-femme le saisit par les pieds, le secoue, lui donne une tape sur les fesses et enfin, après quelques secondes qui paraissent une éternité, un faible cri sort enfin de la petite bouche grande ouverte. Il n'a pas de cheveux, pas d'ongles, il est tout fripé et grimaçant, mais vivant ! Adélaïde observe attentivement la position du cordon. S'il flotte sur l'épaule ce sera fortune et bonheur ; s'il ceint les reins de l'enfant, de grands honneurs l'attendent, l'écharpe de maire par exemple comme son père. Et soudain Adélaïde jubile. La membrane du placenta est restée sur la tête de l'enfant. Il est « né coiffé et ce sont des honneurs nationaux qui l'attendent ! Mais elle est perplexe aussi : on est samedi, et ne dit-on pas que les enfants nés ce jour verront les esprits ? Mais elle n'a pas le temps de s'appesantir sur le sujet car il faut donner

les premiers soins au nouveau-né, le laver, le sécher et nettoyer ses yeux avec un peu d'eau fraîche.

Clotilde a préparé une chemise appartenant à son mari pour envelopper le petit et le laisser quelques heures ainsi, le temps qu'il hérite de la force et de la sagesse de son père qui est maintenant autorisé à s'approcher du lit. Il se penche vers sa femme et son fils.

— C'est un garçon, lui dit Clotilde rayonnante.

— Et il est né coiffé ! Il sera président de la République ! ajoute Adélaïde. Belhoste se redresse aussitôt, et recule de quelques pas.

— Un maire dans la famille ça suffit bien, lance-t-il d'une voix sèche.

Puis il sort de la pièce en disant :

— Et nous l'appellerons Auguste Nicolas, comme ses deux grands-pères qu'étaient des paysans. Pour qu'il sache où est sa place.

Clotilde reste sidérée. Pourquoi cette froideur ? Deux ans plus tôt, à la naissance de Julie, leur première fille, son mari n'avait pas manifesté plus de joie devant le bébé. Clotilde en avait conclu qu'il aurait préféré avoir aussi un fils auquel transmettre son nom, son savoir-faire, son patrimoine. Cela viendra avec le temps, pense-t-elle, quand l'enfant sera plus grand. Pour l'instant, elle se concentre sur cette petite vie qui ne tient encore qu'à un fil.

Le jour même, accompagné de ses deux beaux-frères, Belhoste est allé déclarer la naissance de l'enfant à la mairie, et il a dû se résigner à voir Calvel recueillir sa déclaration et parapher l'acte de naissance de son fils avec sa grande signature «qui s'croit», puis il est reparti vers son chantier. Dans la maison, Adélaïde a fait un grand feu dans la cheminée et allumé le poêle dont elle

a laissé la porte ouverte. L'enfant est enveloppé de la tête aux pieds par un lange de laine, et Clotilde l'a couché dans un panier qu'elle a placé juste devant la porte du four. L'enfant respire avec difficulté, mais il est vivant. Les premiers jours sont alors une succession de moments d'inquiétude et d'espoir. Le petit peine à trouver la force de têter, régurgite beaucoup, et il faut le mettre au sein de sa mère toutes les demi-heures pour qu'il puisse se nourrir. Le plus souvent, après quelques succions, il tombe dans un sommeil profond et Clotilde remarque que sa petite poitrine se soulève de manière irrégulière. Parfois il cesse de respirer ; Clotilde le secoue aussitôt, et l'enfant réveillé reprend son souffle. Le poêle est allumé en permanence, et il passe ainsi ses premières semaines entre la porte du four et le sein de sa mère. Clotilde ne le quitte pas des yeux, restant à côté de lui jour et nuit à l'exception des quelques heures où, tombant de sommeil, elle s'assoupit. Mais à peine commence-t-elle à sommeiller qu'elle se relève aussitôt pour se pencher vers le petit et vérifier qu'il continue à respirer. Nicolas, supplanté par la venue de ce tyran, par ce minuscule morceau d'homme tout-puissant qui lui vole sa place dominatrice dans la maison, se répète sans cesse en lui-même avec impatience : elle est assommante avec son mioche ! et cette chaleur dans la cuisine ! Combien ça va me coûter de bois cette affaire là ? Mais enfin, au bout de quelques semaines, l'état du petit Auguste semble se stabiliser. Il tète mieux et sa respiration devient plus régulière. Il quitte alors la porte du four pour prendre place dans le berceau, et Clotilde réintègre le lit conjugal à la grande satisfaction de son mari.

Le petit a maintenant six semaines. Ce soir c'est Noël et Clotilde prépare la veillée. Il y aura à boire et à manger

pour tous ceux, employés, famille et amis qui se réuniront autour de la cheminée où flamberont les plus belles bûches de bois bien sec. La porte restera ouverte aux pauvres gens qui viendront demander le gîte ou le couvert ; on leur servira du cidre et on leur fera une place à la table familiale en attendant la Messe de Minuit. Ce sera une soirée heureuse et Clotilde s'en réjouit. Mais Adélaïde lui fait remarquer que ses relevailles n'ont pas encore été consacrées, et qu'il convient de passer d'abord à l'église.

Peu après midi, Clotilde accompagnée de sa sœur Élisabeth, sort de chez elle, son enfant dans les bras. Comme le veut la coutume elle a pris soin de se munir d'un pain confectionné la veille. Elle a embobiné le petit Auguste dans plusieurs épaisseurs de lainages, et elle le serre contre elle à l'intérieur de la grande cape qui la recouvre de la tête aux pieds. Alors que les deux femmes franchissent la sente du Marais qui borde la maison Belhoste, un mauvais brouillard épais et glacé monte depuis le fond du marécage. Peu à peu, il fait disparaître les contours des maisons, se dirige vers elles, les enveloppe, les aveugle et s'infiltré à travers leurs vêtements, jusqu'à atteindre l'enfant blotti dans les bras de sa mère. Clotilde frissonne et allonge le pas, serrant un peu plus son petit contre elle.

Élisabeth entre la première dans l'église. Elle plonge sa main dans le bénitier et tend l'eau bénite à Clotilde. Après s'être signées, toutes deux se dirigent vers la Chapelle Saint-Sébastien où les attendent le prêtre et un enfant de chœur. Le père Guignard bénit Clotilde ainsi que le pain, et prononce une prière en latin la terminant par : Entrez dans le temple de Dieu et adorez le fils de la Vierge Marie qui vous a donné votre enfant.

Les deux femmes sortent de l'église et c'est alors que

tout va très vite. L'enfant commence à trembler et Clotilde ne parvient pas à le calmer. Bientôt ce ne sont plus de simples tremblements mais de véritables convulsions. Clotilde et Élisabeth courent vers la maison, posent l'enfant sur le lit et tentent de lui mettre des compresses d'eau fraîche sur le front. Mais rien n'y fait. Les convulsions cessent, l'enfant reprend un peu de souffle, puis elles recommencent, transformant le petit en un pantin désarticulé. Impuissante à le calmer, Clotilde se met à crier : il va mourir, il va mourir ! Attiré par les cris, le père rentre dans la maison. L'enfant est serré contre la poitrine de Clotilde, inerte, sa petite tête pendant hors du bras de sa mère. Assise près d'elle, Élisabeth fait un signe au père : C'est fini. Debout, sans un mot ni un geste, Belhoste regarde Clotilde qui pleure en berçant son enfant mort.

Le regard du père est sec et froid et Adélaïde pense tout bas : j'l'avais bien dit, c't'enfant là, l'avait le mauvais œil.

XII

Le grenier à foin

Belhoste est un homme heureux. Son entreprise de maçonnerie se développe, et le produit des terres de sa femme, qu'il ajouta aux siennes en l'épousant, lui permet d'être presque autosuffisant, du moins en ce qui concerne la partie agricole. Son ennemi juré, Calvel, a enfin quitté la mairie pour être remplacé par Alexandre Legrand, un conservateur que Belhoste juge plein de bon sens. À sa fonction de conseiller municipal il a ajouté celle de marguillier à la Fabrique de Guitry, et il gère avec grand sérieux les affaires de la commune et le budget de la paroisse.

Sa vie familiale ne lui donne que des satisfactions. Neuf ans plus tôt, en épousant Clotilde déjà chargée de cinq enfants, il est devenu père de famille sans en avoir les inconvénients. Elle avait quatre filles et depuis qu'ils sont mariés elle n'a eu qu'un enfant vivant, une fille à nouveau. C'est entièrement à elle que revient la charge financière et la responsabilité de leur éducation. Grâce à ses biens propres elle aura de quoi les doter lorsqu'elles seront en âge de se marier et Belhoste peut donc se consacrer au projet qui lui importe plus que tout : son

ascension sociale et sa fortune. Sa seule préoccupation c'est Jacques, le fils aîné de Clotilde, avec lequel il ne s'est jamais entendu. Il y a quelques années, quand le jeune homme fut en âge de travailler, Clotilde demanda à son mari de l'embaucher sur les chantiers de maçonnerie et de lui apprendre le métier. Belhoste refusa d'abord, mais elle insista tellement qu'il finit par accepter du bout des lèvres. Jacques répondit qu'il aimait les travaux des champs, qu'il obéirait s'il le fallait, mais qu'il préférerait travailler la terre plutôt que le torchis. Belhoste n'insista pas.

Le jeune homme va maintenant sur ses vingt-et-un ans. Il participera bientôt au tirage au sort pour la conscription et Belhoste s'en réjouit. Avec un peu de chance il tirera un mauvais numéro et quittera la maison. Dans le cas contraire, il faudra trouver à le placer quelque part, le plus loin possible de sa mère.

Belhoste aurait-il épousé Clotilde si, au lieu d'avoir cinq filles et un fils, elle avait eu l'inverse ? Grands Dieux, non ! À l'idée de partager sa maison avec cinq jeunes mâles lui disputant sa femme et sa place de chef, il sent le mal de tête s'installer ! Il se félicite donc que la nature ait travaillé dans son sens et n'a guère pleuré la mort du petit Auguste, six ans plus tôt.

Clotilde et lui sont fort bien assortis, pense-t-il. Tous deux ont dépassé la quarantaine, l'âge où, il en est convaincu, les femmes cessent de faire des folies. Bien que manifestant peu d'enthousiasme lorsqu'il la sollicite, son épouse est soucieuse d'accomplir, quotidiennement ou presque, son devoir conjugal. Il la trouve bien un peu trop grande et trop maigre pour son goût mais on dit qu'elle est distinguée, que c'est une dame, et qu'elle porte bien la toilette. Pour le plaisir de se montrer à son bras, il a retrouvé chaque dimanche le chemin de l'église où deux bancs, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes,

sont tacitement réservé à la famille Belhoste. Lorsqu'il s'assied dans la nef sur le banc réservé aux marguilliers, près de l'épître et face à la chaire, et qu'il reçoit le pain béni après les membres du clergé mais avant les paroissiens, il pense avec satisfaction qu'il a trouvé sa juste place dans la bonne société villageoise. Pour compléter le tableau d'une famille qui s'embourgeoise, les enfants de Clotilde, qui avant son mariage ne le connaissaient que comme le maire et le patron de leur père, ont continué à le vouvoyer, ce qui ne fait que renforcer sa certitude d'être enfin devenu quelqu'un.

Dès le lendemain des noces il distribua les places autour de la table dans un ordre qui en disait long sur les rôles qu'il réservait à chacun. Au bout de la table, assise sur la deuxième chaise en face de lui, sa mère Marie-Anne. De part et d'autre du chef de famille, les enfants de sa femme : Marie vingt-six ans à sa droite, près de Joséphine seize ans. Élisabeth vingt-trois ans à sa gauche près de Désirée treize ans. Jacques vingt-et-un ans se vit placer en bout de table en face de Julie neuf ans, et à gauche de Marie-Anne l'aïeule. Comme d'habitude, pensa le jeune homme, le plus loin possible... Quant à Clotilde, sa place fut auprès de son mari, mais debout derrière lui, servant la tablée, et ne prenant son repas que lorsque tout le monde avait terminé.

* * *

Comme tous les jours, la table a été mise pour le repas du soir. Le chef de famille ne devrait pas tarder à rentrer mais la nuit est presque tombée. Il n'est toujours pas là et les enfants sont déjà assis autour de la table. La mère de Nicolas les a quittés quatre ans plus tôt et, à sa place restée vide pendant quelques années, trône maintenant face à son père, Julie trois ans à côté de Jacques, toujours relégué à l'endroit où l'on place en général les valets de

ferme. Le temps passe, les enfants ont faim, tout le monde s'agite, l'énervement monte. Clotilde décide de ne pas attendre plus longtemps et pose sur la table la marmite de soupe. Enhardi par cette transgression, Jacques se lève. Il attrape la petite Julie, la pose sur la partie du banc qu'il vient de libérer et s'assied à sa place au bout de la table, face à la chaise vide du père absent. Puis il attrape le pain, le signe, le tranche et le distribue.

Le repas est bien entamé quand le père rentre enfin. Un gros problème sur un chantier, il a dû passer voir le client et discuter à n'en plus finir sur la rallonge financière qui serait nécessaire pour terminer le travail. Il est fatigué. Il a faim. Son regard fait le tour de la table. Il fronce les sourcils.

— Depuis quand vous mangez sans moi ? demande-t-il d'une voix sèche.

— Les enfants avaient faim, répond Clotilde.

— Et alors, ils ne pouvaient pas attendre celui qui les nourrit ? Et qui a tranché le pain ?

— C'est moi, répond Jacques.

— Qui t'en a donné le droit ? Et qui t'a autorisé à t'asseoir sur la chaise de ma mère et de ma fille ? Pour qui te prends-tu, ici dans MA maison ?

— Excusez-moi, mon père, les enfants réclamaient, j'ai pensé que

— Tu as pensé quoi ? Que dès que j'aurais le dos tourné, tu deviendrais le maître ici. Je trime du matin au soir pour vous faire vivre tous et quand je rentre, il y a un moins que rien qui se prend pour le patron ! Lève-toi.

Le jeune homme hésite un instant. Il ne veut pas faire d'esclandre devant sa mère pour lui éviter une scène pénible. Il s'exécute.

— Viens ici, lui ordonne Belhoste.

Jacques s'approche. Belhoste l'attrape alors par le col

— Tu te crois déjà chez toi ici ? Va-t-en pas te mettre en jouissance de l'héritage !

Puis il le traîne hors de la cuisine : Va finir ton repas dans la soue avec le cochon. Désormais tu nous serviras, et tu mangeras avec ta mère ce qui restera quand on aura fini ».

Puis il attrape Julie, la repose fermement sur la chaise de sa grand-mère et reprend sa place au bout de la table devant les fillettes consternées, l'appétit coupé, tandis que Clotilde essuie ses larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lance-t-il en affrontant leurs regards pleins de reproche. Qui c'est qui fait la loi ici dans MA propre maison ? Les enfants ou moi ?

Un peu plus tard, son épouse lui reprochera sa sévérité. C'est comme ça qu'on forge le caractère des garçons, répondra-t-il sur un ton n'admettant pas la contradiction. Il m'a gravement offensé . Un peu plus tard, lorsqu'il seront tous deux au lit et qu'elle se refusera à lui, il pensera : ce garçon va finir par mettre la valdringue dans mon ménage.

Bien entendu, Jacques n'est pas allé rejoindre le cochon dans sa soue. Il a traversé la cour et franchi la barrière qui la sépare de la rue. Je vais partir, pense-t-il. Ce n'est pas supportable. Quel homme odieux ma mère a-t-elle épousé ! Je ne rentrerai pas ce soir, je vais marcher jusqu'au prochain village, je me louerai dans n'importe quelle ferme et je ne remettrai plus les pieds dans cette maison. Mais à l'idée de sa mère et de ses sœurs l'attendant en vain, jour après jour, sa gorge se noue et un sanglot de colère éclate, le faisant suffoquer de rage. Il s'assied sur un muret proche d'une petite grange et prend sa tête entre ses mains pour laisser couler les larmes qui lui montent aux yeux.

Sur le chemin qui vient de la Bucaille, la jeune fille marche d'un bon pas. Sa journée a été longue, mais elle rentre chez elle avec, dans sa poche, quelques pièces qui tintent au rythme de ses pas. Elle en donnera une partie à sa mère, mais cachera le reste dans l'attente du prochain passage du colporteur pour s'acheter un bijou. Elle est heureuse, elle chantonne dans le crépuscule sous la lune qui monte derrière les arbres. Au détour du sentier elle aperçoit le jeune homme, assis sur des pierres, le dos vouté, les épaules basses, la tête dans les mains. C'est Jacques, le gars au Belhoste, qu'est-ce qui lui arrive ? pense-t-elle en le reconnaissant. Elle s'approche, il lève la tête et elle s'aperçoit qu'il a pleuré.

— Y a-t'y un malheur chez toi ? lui demande-t-elle en s'arrêtant.

Jacques regarde la jeune fille

— Ah ! Denise ! Je t'avais par reconnue. Tu viens d'où comme ça, à cette heure ?

— Je rentre de chez les Flichy. Le Mathieu, y se marie demain, y avait des choses à préparer.

— Tu iras au mariage ?

— Ben non, je suis pas invitée. Ma mère est restée là-bas et demain, j'irai la rejoindre pour l'aider. C'est elle qui fera la cuisine.

Puis elle enchaîne.

— Mais te v'là bien chagrin. Y a-t-y quelqu'un de mort à la maison ?

— Non, c'est rien, répond le jeune homme. Juste une dispute de plus avec le mari de ma mère.

— Ben dis don, ça devait être une grosse dispute !

Et, sans attendre la réponse, elle s'assied à côté de lui.

— Pour sûr qu'il est pas facile le Belhoste. Ma mère, elle travaille des fois pour lui. Ben elle aime pas trop ça. Elle dit qu'y se prend pour un « monsieur » depuis qu'il fréquente les gens de la ville.

Jacques ne répond pas. Un silence s'installe.

— Et toi, je te vois toujours aux champs. Pourquoi que tu travailles pas avec lui à construire des maisons ?

— Parce que je ne veux pas l'avoir comme patron, ni surtout lui ressembler.

— Il a mauvais cœur ? demande Denise.

Jacques n'a pas envie de s'épancher sur ses malheurs. Il change de conversation.

— Je me souviens bien de toi au mariage de ma mère. T'avais dansé toute la nuit. T'étais mignonne comme tout.

— Je m'en rappelle plus très bien. J'étais petite

— Et maintenant, t'as quel âge ?

— Quatorze je crois.

Jacques s'en étonne. Elle est toute jeune, presque une enfant et pourtant sa silhouette et son aplomb sont ceux d'une femme.

— Bon, dit-elle en se levant, faut que j'y aille.

Mais Jacques la retient.

— Tu veux pas rester encore un moment ? Raconte moi des trucs, ça va me changer les idées.

— Bon, d'accord, dit-elle en se rasseyant.

Denise est gaie, joyeuse, elle raconte à sa manière les potins du village. Critiquant l'un, se moquant de l'autre et imitant le troisième. Lorsqu'elle mime Adélaïde, sa mère, courant après ses poules en balançant son gros derrière, Jacques éclate de rire. Puis elle lui parle de ses projets : épouser le colporteur (ou quelqu'un d'autre) partir loin de ce village et devenir une dame. Avoir quelques enfants, mais pas dix comme les parents Flichy ! ajoute-t-elle en riant et en tendant ses mains devant elle comme pour se protéger du danger.

Quand, un peu plus tard, la fraîcheur de la nuit les fera frissonner, il entreront dans la vieille grange, grimperont dans le grenier, s'allongeront sur le foin et regarderont, épaule contre épaule, la pleine lune tourner à travers

les trous de la toiture. Et quand, au petit matin, Jacques l'enveloppera dans ses bras, lui posera un baiser dans le cou et soulèvera sa jupe, elle prendra sa main et, doucement, guidera son geste.

Jacques est finalement rentré dans la maison de son beau-père. La promesse de retrouver Denise le lendemain à la même heure et au même endroit lui a rendu plus supportable la vue de son beau-père. À son réveil, Belhoste ne l'a pas regardé et ne lui a pas adressé la parole. Le soir, au moment de dîner, Jacques a laissé la famille attablée et il est sorti sans un mot. Il a compris, a pensé Belhoste en réprimant un sourire de satisfaction. Il ne fera pas d'histoires. C'est bien pour sa mère. Elle sera peut-être mieux disposée ce soir.

Et l'habitude se prit. Chaque soir Jacques sortait juste avant que Belhoste ne rentre pour souper. Il retrouvait Denise dans la petite grange, la couchait dans le foin, l'aimait, puis il la raccompagnait jusqu'à l'entrée du village. Là, ils se séparaient prenant, l'une la direction de la place de l'église, l'autre celle du cabaret Marinier. Jacques y passait la soirée. Puis il rentrait vers la rue Corblin, trouvait le repas que lui avait préparé sa mère, s'asseyait sur le puits et dînait en repensant à Denise dont les caresses devenaient de plus en plus expertes au fil des jours.

Un soir qu'il rentrait plus tôt que d'habitude, Belhoste vit Jacques se diriger vers le chemin menant à la Bucaille : que va-t-il bien faire par là-bas ? se demanda-t-il. Il l'observa un moment puis se mit à le suivre de loin. Lorsque Denise le dépassa en courant et qu'elle s'engagea à son tour sur le même sentier, ses jupons au vent et ses sabots claquant sur la terre, il comprit pourquoi le jeune homme avait si bien accepté sa mise à l'écart de la table familiale.

Depuis quelques jours, Belhoste travaille à la Bucaille. Le mur d'une petite grange s'est écroulé et il s'est immédiatement proposé pour effectuer les réparations. Ainsi, pourrait-il chaque soir prendre le chemin qui mène du hameau à Guित्रy sans attirer l'attention, et s'arrêter devant la petite grange. Je vous ferai un bon prix, avait-t-il dit à Mathieu Flichy, ce sera mon cadeau à la mariée. L'affaire s'était conclue d'une poignée de mains et quelques jours plus tard le maçon était à pied d'œuvre.

La journée s'écoule lentement et Belhoste travaille jusqu'au crépuscule. Puis il range ses outils et prend tranquillement le chemin qui mène au village. Au loin il aperçoit la petite grange à foin. Ils doivent être arrivés, pense-t-il. Il s'approche doucement et quelques gémissements le lui confirment. Il contourne discrètement la bâtisse. À l'arrière se trouve un tas de pierres qu'il escalade en silence après avoir ôté ses sabots. Le pignon du grenier est en lattes de bois que la pluie et le vent ont disjointes. Il colle ses yeux dans un interstice.

Quel spectacle ! C'est qu'elle est rudement belle la petite, toute nue dans le foin, agitant ses gambettes, se tournant et se retournant en offrant au spectateur clandestin la vision de ses seins et de ses fesses rondes. Et même, par instant une partie de son corps plus intime et beaucoup plus intéressante. Belhoste regarde de tous ses yeux, le cœur battant. Avec les vapeurs capiteuses du foin il se persuade de recevoir l'odeur sucrée du corps de la jeune fille et ce mélange le fait suffoquer de désir, la sueur collée au front, quelques gouttes de salive s'échappant de sa bouche ouverte.

Puis les deux amants s'allongent l'un près de l'autre, poussent des soupirs et se murmurent quelques mots. Belhoste descend de son perchoir, regagne discrètement le chemin, et se dirige vers la rue Corblin.

— Tu rentres bien tard, lui dit sa femme. Mais les enfants t'ont attendu.

— C'est bien. Mais demain dinez sans moi. Il y a du travail chez les Flichy. Je leur ai fait un prix d'ami et je ne veux pas y passer trop de jours. Je vais faire de longues journées. Je rentrerai tard.

Ainsi prit-il l'habitude chaque soir après son travail de s'arrêter discrètement derrière la petite grange. Lorsque pour une raison ou pour une autre il était empêché de s'y rendre, sa soirée était gâchée et sa femme subissait sa mauvaise humeur et ses reproches. Très rapidement il devint évident que c'était lui, Belhoste qui aurait dû se trouver dans le foin avec la gamine, « la p'tite garce » comme il disait, et non pas ce grand dadais de Jacques. Heureusement la date de la conscription s'approchait. Un jour, elle sera à moi, pensait Belhoste.

Clotilde pleure. Il y a quelques semaines, Jacques a participé au tirage au sort pour le service militaire, et il a tiré un mauvais numéro. Napoléon a entraîné ses troupes jusqu'en Pologne et Clotilde a un vilain pressentiment : Il va partir là-bas, si loin, et je ne le reverrai plus. Sauf si....

Sauf si son mari accepte qu'elle rachète son engagement à un gars du coin. Ça se trouve des jeunes gens qui revendent leur bon numéro. C'est autorisé, alors pourquoi ne pas faire cela pour Jacques. Le soir même elle en parle au Belhoste.

— Et avec quoi tu veux le racheter son numéro ?

— Je pourrais vendre un petit pré.

Mais son mari s'y oppose fermement.

— Tu veux dépecer nos terres pour que ton fils reste à côté de toi comme un petit enfant ? Ça lui fera du bien de vivre un peu à la dure, c'est comme ça qu'on forme les hommes. Tu veux que ton fils devienne un homme,

n'est-ce-pas ? Clotilde ne peut rien faire. Certes, ce pré lui appartient, mais elle n'a pas le droit d'en disposer sans l'accord de son mari qui reste inflexible. Et un matin de septembre Clotilde, en larmes, doit dire adieu à son fils qui se prépare à suivre l'Empereur dans sa conquête de l'Europe.

Denise pleura un peu lorsque Jacques quitta Guitry. Mais ce qu'elle avait appris avec lui dans le foin effaça vite ses larmes. Belhoste continua à surveiller la jeune fille attendant le moment propice pour profiter lui aussi de son jeune savoir. Il était fier et prudent, et dans sa situation il ne s'imaginait pas courir la campagne et les cachettes pour la coincer dans le foin. Il attendrait son moment et un jour elle serait à lui. Cette heure n'était pas encore venue. Il saurait être patient.

XIII

Le viager

Se rendre chez le notaire est toujours pour Belhoste une sorte de cérémonie quasi religieuse. La veille il se recueille, réfléchissant à la transaction, cherchant la clause qui pourrait avoir été oubliée, le détail qui risquerait de le mettre en difficulté. Le matin, il se lève tôt, se rase, endosse son habit du dimanche ; et lorsque le notaire lui ouvre la porte de l'étude, il enlève son chapeau avant de s'asseoir respectueusement sur la chaise recouverte de cuir, face à celui qui, pense-t-il, le guide dans son développement patrimonial. À cinquante ans, Belhoste ne se lasse pas de ce rituel au cours duquel il communique avec l'homme de loi et rend ainsi hommage à son patrimoine.

Ce matin là, c'est maître Maître Drevet lui-même, un homme rond et onctueux comme de la mélasse, qui lui ouvre la porte et le fait entrer dans la petite pièce sombre faisant office de salle d'attente. Le vendeur n'est pas encore arrivé et le notaire achève de préparer la transaction. Belhoste est satisfait de ses affaires. Les biens que sa femme lui apporta en se mariant lui permirent de développer le patrimoine transmis par son père. La confiance

que Clotilde lui portait et les récoltes, qui furent bonnes ces dernières années, lui donnèrent ainsi l'opportunité d'agrandir peu à peu ses propriétés. Dix ares à La Nature, vingt-six au Petit Havron, dix-sept à Fontenay, vingt à Guित्रy ; depuis douze ans c'est de près d'un hectare qu'il augmenta ainsi ses terres cultivables. Belhoste a pris ses habitudes dans l'étude du notaire et s'y rendre est toujours pour lui un réel plaisir comme celui de se sentir à chaque fois de plus en plus important, de plus en plus riche, de plus en plus reconnu. L'opération qu'il vient réaliser ce jour va lui donner l'occasion de doubler une nouvelle fois la mise, et il s'en réjouit.

L'idée de cette transaction lui est venue, voici près d'une année, lorsque Jean-Louis Gallis, le tailleur d'habits, est tombé malade. Tous deux s'étaient beaucoup fréquentés pendant les événements de 1789. Ils avaient participé ensemble aux ventes des biens de l'église, et des terres de l'Hôtel-Dieu de Paris avec ses deux fermes, mais s'étaient ensuite un peu perdus de vue. Le bruit courait que le pauvre homme n'en avait plus pour longtemps et qu'il songeait à vendre quelques-uns de ses biens. Belhoste s'était porté acquéreur mais Gallis hésitait encore. Il acceptait, commençait la transaction, reculait, revenait, augmentait le prix, le diminuait en enlevant les bonnes terres, puis en rajoutait d'autres Bref, pendant près d'une année il souffla le chaud et le froid. Patient, Belhoste ne se découragea pas. On parlait de plus d'un hectare de terre cultivable et il était bien décidé à l'emporter pour un bon prix. Il s'agissait tout de même de ne pas trop tarder car la santé de Gallis ne s'améliorait pas, bien au contraire. Très souvent, lorsque Belhoste venait le rencontrer il le trouvait au lit, le bonnet de nuit sur la tête, des briques chaudes autour de lui, toussant et étouffant parfois au milieu de la conversation. Il était veuf, n'avait pas d'enfants et seule une servante vivait

avec lui, le veillant jour et nuit ; aussi lorsqu'il proposa de vendre en viager, Belhoste sentit la bonne affaire : Il ne passera pas l'année, pensa-t-il en voyant le pauvre homme diminuer de jour en jour ; et il ne prolongea pas plus les négociations sur le bouquet et le montant de la rente, craignant que le vendeur ne s'éteigne avant la transaction.

Le jour de la signature est enfin venu et Belhoste entend la petite calèche s'arrêter devant la porte de l'étude. Bien qu'il n'ait que quelques années de plus que lui, l'homme qui en descend ressemble à un vieillard. Il s'appuie sur deux cannes et sa servante le soutient craignant qu'il ne chute à chaque pas. Il monte péniblement les trois marches du perron avant d'entrer et de s'affaler dans le fauteuil que lui présente Maître Drevet.

— Puis-je avoir un verre d'eau ? demande-t-il entre deux quintes de toux.

Le greffier exécute immédiatement sa demande et c'est sa servante qui l'aide à se redresser et à porter le verre jusqu'à ses lèvres.

Maître Drevet l'interroge.

— Pensez-vous être en état de signer l'acte aujourd'hui, monsieur Gallis ?

— Mais oui, bien sûr, répond l'homme qui semble agacé par la question. Vous pouvez procéder à la lecture, j'ai toute ma tête.

Tandis que Maître Drevet sort les documents d'une chemise cartonnée, le regard de Belhoste glisse sur les minutiers poussiéreux, les étagères débordant de liasses de papiers, le coffre fort couvert d'un cuir épais et clouté. Il s'attarde un instant sur le greffier qui, assis à sa table, a dû poser ses pieds sur un tabouret pour compenser la taille de ses petites jambes. La plume à la main, son

visage long et blanchâtre pénétré de concentration, il est prêt à rédiger, sous la dictée, le double des termes de l'acte. La rente sera de deux cent quatre vingt six francs par an et Belhoste a déjà fait le calcul : il faudrait cinq ans pour que les terrains soient payés à leur prix. Étant donné l'état du vendeur, le risque n'est pas bien gros et peut-être même que cette acquisition ne lui coûtera pas plus d'une année, voire quelques mois de rente. Obtenir plus d'un hectare de terre pour 286 francs, ou moins, en voilà une bonne affaire ! Il n'hésite donc pas un seul instant en apposant sa signature au bas du document à côté de celle du « presque mourant ».

Puis il se lève, salue le notaire et son greffier, aide Gallis à se remettre debout et à regagner sa calèche. Les deux hommes sont sur le point de se quitter après une rapide poignée de mains quand le vieil homme propose :

— Pour fêter cette affaire, veux-tu venir passer la veillée chez moi avec ta famille, ce soir ?

— Ne crains-tu pas que cela te fatigue ? demande Belhoste, peu enthousiaste à l'idée de passer la soirée avec son voisin.

— Cela me fera plaisir. Je suis si seul ! Un peu de jeunesse me fera du bien. Je crois savoir que votre fils aîné est en permission ? Je serais heureux de le voir. Et puis maintenant, c'est un peu comme si vous étiez ma famille puisque c'est à vous que vont mes terres.

Belhoste ne peut pas refuser : C'est d'accord, je viendrai avec ma femme et nos enfants, répond-il.

Une fois le dîner terminé toute la famille Belhoste prend donc la direction de la maison Gallis. Comme le veut l'usage chacun apporte une bûche qui alimentera le feu, le temps de la veillée.

— Soyez sage recommande Clotilde à ses enfants. Le père Gallis est très malade, il ne faudra pas le fatiguer.

— Ben pourquoi ? Plus vite y meurt, plus vite on aura ses terres, répond Jacques.

Clotilde est scandalisée.

— Tu n'as pas honte de dire une chose pareille, tais-toi tout de suite.

— Ben je disais ça comme ça. Le père y pense sûrement la même chose.

— Pas du tout, répond Belhoste. Personne ne doit souhaiter la mort de son prochain. Et je ne te conseille pas de proférer à nouveau de telles horreurs, sinon c'est à moi que tu auras à faire.

Et s'adressant à sa femme :

— C'est comme ça que tu l'élèves, ton fils ?

Mais la conversation se termine en franchissant le seuil de la maison du vieil homme. À peine leur a-t-on ouvert la porte qu'ils sont saisis par une odeur indéfinissable : un mélange de chou, d'oignons, de crottes de rat, de draps graisseux et de remugles de pot de chambre. Fronçant le nez, la famille pénètre dans la maison. Belhoste pensait trouver Gallis dans son lit, mais le compère est assis sur une chaise. Enveloppé d'une longue et confortable robe de chambre en velours marron complétée par un mouchoir de col en soie légère, les pieds chaussés de pantoufles douillettes posées sur une brique chaude, le vieil homme a repris des couleurs. Ses joues sont roses et le bout de son nez vire au rouge. Il a remplacé son bonnet de nuit habituel par une sorte de turban blanc dont les bords sont noués au sommet de son crâne formant comme une petite fleur sur le côté gauche de sa tête. Un autre bandeau étroit comme un ruban enserre cette sorte de coiffe et, noué de la même manière, ajoute une deuxième fleur à la première, mais cette fois bleue, et du côté droit. C'est dans cet étrange accoutrement

que le père Gallis, les bécicles posées au bout de son nez, accueille ses invités.

— Entrez mes amis, et asseyez-vous autour de moi. Je suis si heureux de vous accueillir. Tu en as une belle famille Belhoste, dit l'homme en devisageant l'épouse, les cinq filles et le fils qui l'accompagnent. Quelle chance tu as, moi qui finis ma vie tellement seul.

La servante a préparé une corbeille remplie de fruits et, se penchant vers Belhoste pour la lui proposer, elle laisse glisser le châle léger qui couvre sa gorge. Belhoste détourne le regard, décline d'un geste agacé et s'assied près de la cheminée, pressé d'en finir.

— Je suis bien vieux, enchaîne Gallis, mais avoir de la compagnie me fait du bien.

En effet, cela semble lui réussir car depuis que la famille est entrée, la conversation n'a été interrompue ni par une quinte de toux, ni par un malaise, ni par un étouffement. Gallis est souriant, affable, bavard. Il évoque leur jeunesse, le vieux curé, les veillées chez les vieux du village, les événements des années révolutionnaires.

— Tu as gardé une excellente mémoire, répond Belhoste pour dire quelque chose.

— Pour sûr, répond Gallis. Et je connais encore toutes les fables de la Fontaine par cœur. Tiens écoutez ça, les enfants.

« Une Grenouille vit un Bœuf qui lui sembla de belle taille.

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur »

Puis il s'interrompt : alors les enfants vous savez la suite ? Mais les enfants ne répondent pas. Gallis continue quelques vers, puis, l'œil malicieux, il s'interrompt, se penche vers Belhoste et, lui soufflant au visage son haleine fétide, il l'interpelle :

— Et toi, tu dois la connaître la fin de l'histoire, on l'a apprise ensemble à l'école.

Belhoste ne répond pas. Gallis enchaîne :

« La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle creva ».

Belhoste reste pétrifié, ne comprenant que trop bien les sous-entendus de la fable et la comédie que lui joue Gallis. Le vieil homme termine alors sa récitation, ses yeux malicieux plantés dans les siens :

« Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages. »

XIV

L'allumette du Diable

Depuis le début de ce mois de mars de l'année 1811 les hommes ont le regard levé vers le ciel car chaque soir au crépuscule une étrange étoile apparaît et reste visible toute la nuit. À sa brillance et sa forme elliptique on peut reconnaître ce corps céleste annonciateur de catastrophes : une comète.

En Normandie, comme partout ailleurs, les comètes sont objets de crainte et de superstition. Elles sont supposées être les messagères de calamités puisque, dit-on, « quand une comète apparaît, c'est le Diable qui allume sa pipe et jette l'allumette ». Et il faut être d'un optimisme à toute épreuve pour penser, comme l'Empereur, que la comète rend hommage à la naissance de l'Aiglon son fils, et qu'elle est un excellent présage pour la campagne de Russie qui se prépare.

Quelques personnes un peu plus éduquées tentent bien de traiter ce phénomène de façon raisonnable. Nicolas Belhoste est de ceux-là. Son enfance paysanne fut bercée par un mélange de légendes et de croyances religieuses, dans lesquelles les loups-garous, les sorcières, les revenants et les sortilèges se mêlaient au culte de la

Vierge et de Sainte Clotilde. Revendiquant sa liberté de penser et privilégiant la raison il s'efforça toujours de naviguer entre deux cultures : celle de l'Église dont il fut nourri, et celle des Lumières qu'opportunément il adopta plus tard. Navigation rendue parfois difficile lorsque les faits ne trouvant pas d'interprétation rationnelle la main de Dieu -ou du Diable- apparaît alors comme la seule explication possible. Et l'épreuve à laquelle il est aujourd'hui confronté va le renvoyer brutalement à ces contradictions.

Ce matin, comme chaque jour, les femmes de la maison Belhoste ont vaqué à leurs occupations. Désirée, dix-sept ans, et sa sœur Julie, treize ans, viennent de nourrir les bêtes tandis que Marie, la fille aînée s'affaire dans la cuisine avec Adélaïde. Toutes ont les traits tirés et le visage fermé car depuis un mois le malheur s'est abattu sur le foyer. Leur sœur Élisabeth fut la première à prendre le lit, victime d'une mauvaise fièvre qui ne mit que quelques jours à avoir raison de ses vingt-sept ans. Puis, deux semaines plus tard, ce fut le tour de sa cadette, Joséphine, qui malgré la vitalité de ses vingt ans mourut du même mal. Et aujourd'hui Clotilde, leur mère qui soigna et veilla ses filles sans relâche, est allongée sur son lit dans une demi conscience qui, hélas, laisse présager de la même issue.

Lorsque la première malade commença à se plaindre de violentes migraines, Adélaïde ouvrit le livre de médecine familiale acheté récemment au colporteur « *La médecine et la chirurgie des pauvres* » et suivit scrupuleusement la prescription. Mais ni la décoction de racines de patience, ni le mélange de blancs d'œufs et de safran ne firent baisser la fièvre, pas plus que l'inhalation d'eau de vie. Quant aux migraines, malgré le linge imbibé d'alcool

fortement poivré posé sur le front, elles ne cédèrent jamais et ces remèdes se révélèrent aussi peu efficaces pour les deux filles que pour leur mère.

Belhoste accepta finalement de faire venir le docteur Hébert qui pratiqua les examens habituels. Il écouta et observa longuement Clotilde, regarda sa langue, ses dents, ses yeux, sa peau, et détailla la clarté de ses urines. À ces examens s'ajouta celui des selles et une prise de pouls. Mais la consultation n'alla pas plus loin, le médecin n'ayant pratiqué aucun acte manuel susceptible de paraître indécent. Pour finir il ordonna la prise régulière de thiéraqe, un mélange de plantes dominé par l'opium, qui apaise et endort, et tenta de rassurer son mari : c'est un remède efficace qui donne de bons résultats sur les fièvres et les maladies contagieuses. Vous le trouverez facilement chez l'apothicaire, dit le docteur Hébert, mais cela non plus n'apporta aucune amélioration, et l'état de Clotilde empire d'heure en heure.

Pour éviter de fatiguer la malade et préserver les enfants de la contagion, le père leur a interdit l'accès à la chambre. Les jeunes filles en sont réduites à faire silence, écoutant et interprétant le moindre gémissement comme un écho funèbre à ceux qui ont accompagné l'agonie de leurs deux sœurs. Seule Adélaïde est autorisée à pénétrer dans la chambre. Plusieurs fois par jour elle vient soigner Clotilde, lui poser des serviettes fraîches sur le front et les mains pour faire tomber la fièvre, tenter de lui faire boire un bouillon de viande pour lui redonner des forces, puis rapporter aux jeunes filles des nouvelles de leur mère : Elle dort... Elle est calme... Elle est un peu agitée... Elle a bu un peu de bouillon.... Mais de crainte que les enfants n'entrent dans la chambre, elle ne leur dit pas que la malade est maintenant mourante et que ses heures sont comptées.

Ce qu'elle ne leur dit pas non plus, de peur de raviver

leur peine, c'est que Clotilde ne cesse de réclamer Jacques. Voici bientôt quatre ans que son fils est parti à l'armée. Son régiment aurait été engagé dans la campagne de Pologne, mais depuis sa dernière permission, voici plus de huit mois, personne n'a de nouvelles et aujourd'hui Clotilde pleure en l'appelant : Je veux voir mon fils. Où est-il ? Il est mort, c'est ça ? Et vous ne voulez pas me le dire ? Adélaïde cherche les paroles d'apaisement mais rien n'y fait, et bientôt c'est son mari que Clotilde accuse d'avoir envoyé son fils vers la mort. Belhoste en est fort irrité mais il met ça sur le compte de la fièvre et délaisse la chambre de la mourante.

Dehors l'été est brûlant et toute la Normandie souffre de la canicule. Adélaïde a tiré les rideaux pour rafraîchir la chambre. Elle a allumé une bougie près du lit et est allée chercher Monsieur le Curé. Un peu avant dix heures le prêtre est arrivé accompagné de ses deux enfants de cœur, et la mourante a murmuré quelques mots de confession. Après avoir fait le signe de la croix avec l'eau bénite et déposé l'huile d'onction sur son front il a glissé entre ses lèvres l'hostie consacrée. Apaisée, consentante, Clotilde a fermé les yeux. Elle ne les rouvrira qu'un instant lorsque son mari et ses enfants réunis une dernière fois autour d'elle adresseront à Marie, leur mère à tous, la prière de l'adieu : *oh, Marie, reine du Ciel, recevez Clotilde et réservez-lui une sainte et bonne mort, afin qu'elle puisse jouir de la vision bienheureuse de votre Fils, avec vous et la compagnie de tous les saints. Ainsi soit-il.*

Une chappe de silence s'est abattue. Même les animaux se sont tus lorsque le glas à résonné, planant sur le bourg, pénétrant dans les maisons, faisant taire les

bavardages et baisser les têtes. Dans la cuisine de la maison Belhoste les femmes ont éteint le feu, retourné les chaudrons sur les étagères, arrêté les horloges, voilé les glaces et entrouvert une fenêtre. Ainsi, croit-on que l'âme de la défunte pourra s'échapper au plus vite sans être retenue par son reflet dans les objets domestiques.

Adélaïde s'est rendue dans les maisons voisines et amies annoncer la triste nouvelle. Celle-ci s'est répandue rapidement et la solidarité villageoise s'est mise en place dans un rituel traditionnel et efficace où chacun connaît sa place et son rôle. Duval l'ami, et Garnier le beau-frère sont passés à la mairie pour y faire la déclaration de décès, puis ils ont accompagné le maire afin que celui-ci constate et confirme le fait. Le charpentier a été mandaté pour réaliser le cercueil. Adélaïde a sorti les cierges, le buis et l'eau bénite que les visiteurs trouveront au pied du lit de Clotilde, et les voisines ont pris la relève auprès des bêtes. Dans un moment, les sœurs de Nicolas viendront faire la toilette de la morte.

Tandis que les cloches de l'église continuent à sonner, sur la place du village quelques-uns s'interrogent : C'est chez qui cette fois ? Les plus informés font circuler la nouvelle : Chez l'Belhoste. C'est sa femme qu'est passée. Et chacun de faire silence en s'interrogeant : La comète a pas fini de faire notre malheur. À qui le tour maintenant ?

Dans le cabaret, Marinier a dû faire appel à une servante pour remplacer sa femme Élisabeth partie veiller le corps de sa sœur. Le café est plein et si les conversations se sont éteintes un instant en entendant le glas elles reprennent : — Ça fait peine pour l'Belhoste, y perd sa femme et maintenant le v'là veuvier avec quatre enfants
— Et y'en a trois qui sont même pas à lui

— Et l'aînée, qu'est toujours hardelle à trente ans ! Y serait temps qu'elle se marie !

— Tu crois que l'Belhoste y va la doter ?

— Il a assez de terres pour ça !

— Y paraît qu'il a 'core acheté quelques vergées à son frère cette année.

En servant le cidre et le vin, la jeune servante écoute les conversations d'une oreille distraite car son attention est entièrement dirigée vers le jeune homme qui vient d'entrer. Il lui fait un petit signe de reconnaissance. Elle lui sourit.

Ce n'est pas qu'il soit très beau, Jean Misère, le colporteur. Marchant avec son père sur les chemins depuis qu'il est tout gamin, le grand air a tanné sa peau et creusé prématurément son visage. D'une rixe avec des voleurs un soir d'hiver il a gardé une légère claudication et une dent ébréchée qui le font paraître plus âgé que ses vingt-trois ans. Mais il aime la vie, et cela se voit dans son sourire imparfait mais toujours présent au coin des lèvres et dans son regard curieux. Ses yeux clairs, assombris par des orbites profonds et de longs cils, attirent les regards des jeunes filles et de leurs mères. Et lorsque l'été, il entrouvre le col de sa chemise, la toison blonde de son torse donne des idées à plus d'une femme dans le village. D'une taille légèrement supérieure à celle des paysans de la région, lorsqu'il arrive, coiffé de son large feutre fatigué, enveloppé dans son grand manteau poussiéreux, chaussé de ses souliers ferrés, il n'y a pas à dire, il fait forte impression.

Jean Misère est un homme heureux. Il ne possède rien. Pas de maison, pas de terres, juste son âne et sa marchandise, mais lorsqu'il se plante au milieu de la place et qu'il voit converger vers lui les femmes, les jeunes filles et les enfants, il pense que pour rien au monde il ne se fixerait quelque part. Dormant au hasard des étapes dans quelque

grange, il connaît bien l'hospitalité des Normands. Justement, hier soir, il a dormi sur des bottes de paille dans l'arrière-cour du cabaret.

Elle, la servante, c'est Denise Distot la fille d'Adélaïde. Belle comme on l'est à dix-huit ans, son rire clair jette de la joie autour d'elle. Elle a souvent ce geste familier de lever ses bras ronds et fermes pour ôter son bonnet et fourrager dans ses cheveux blonds qui semblent ainsi avoir été ébouriffés par le vent. Avec sa silhouette ronde, son corsage tendu comme un ballon, sa peau de lait, douce et poudrée comme les fleurs de l'abricotier, semant derrière elle une odeur légèrement ambrée, elle ne passe pas inaperçue dans le village, attirant les regards gourmands des hommes et les remarques aigres-douces des femmes.

Elle connaît bien Jean Misère. Il passe presque chaque année par Guitry, et lorsqu'elle était enfant elle regardait son chargement comme une caverne d'Ali Baba, et lui comme un Prince Charmant. Elle avait rêvé de le suivre mais la réalité l'avait vite rattrapée car une fille de scieur de long épousait un gars du village, faisait beaucoup d'enfants, devenait veuve, et finissait vieille et triste avant l'heure. C'était comme ça ; mais Denise ne se résignait pas. Pour l'heure elle profitait de la vie depuis qu'elle avait découvert le plaisir des jeux à deux dans la paille et le foin.

Dans le cabaret les conversations se sont tues un instant et Jean Misère comprend qu'aujourd'hui il ne vendra que peu de colifichets. Il préfère mettre en avant ses livres de prières, ses chapelets et ses images pieuses qu'il déballera tout à l'heure quand les habitants reprendront leurs activités. Il pense qu'il restera jusqu'à l'enterrement, quand tout le village sera sur la place.

Mais ce n'est pas seulement le sens des affaires qui pousse Jean Misère à prolonger son séjour à Guitry. C'est

qu'il y a Denise. La petite Denise qui a bien grandi, et qu'il retrouve à chacun de ses passages dans le village. Denise dont il sait que sa mère, qui habituellement la surveille comme le lait sur le feu, est aujourd'hui très occupée dans la maison Belhoste. Denise qui vient tout juste de lui envoyer un sourire plein de promesses !

Que lui offrira-t-il pour qu'elle accepte de le suivre sur sa couche dans la paille de la grange ? Quelques rubans, peut-être ?

* * *

Après avoir fermé les yeux de sa femme, Belhoste s'est assis auprès de son lit. Le vide qu'elle laisse en disparaissant lui laisse penser qu'elle tenait peut-être plus de place dans son cœur qu'il ne voulut se l'avouer et qu'il ne l'exprima jamais. Mais, grâce à Dieu, la donation au dernier vivant qu'ils se firent au moment du mariage le rend désormais propriétaire de l'intégralité des biens de sa femme et de la gestion de la part réservée aux enfants. Il a désormais les mains entièrement libres pour disposer comme il l'entend de ce patrimoine qui lui tombe du ciel, et cela ne tarde pas à calmer ses velléités de sensiblerie !

C'est lui-même qui accueille les amis venus rendre un dernier hommage à la défunte. Digne et maître de lui, il les conduit au fur et à mesure dans la chambre mortuaire avant d'accueillir les suivants. Clotilde est vêtue d'une robe blanche et une simple coiffe cache ses cheveux. Ses mains sont jointes sur son chapelet, son visage est calme et apaisé. Chacun se recueille un moment pour une prière silencieuse et un signe de croix en guise de dernier adieu. Ensuite, Adélaïde attire discrètement les visiteurs dans la cuisine, pour leur offrir un verre de vin ou de cidre avant leur départ.

Belhoste a endossé le costume de maître de cérémonie et il a tenu à organiser lui-même la cérémonie funèbre.

Au milieu de la matinée, Clotilde a été mise en bière et quatre « portous », vêtus de tenues noires et de larges chapeaux, emportent le cercueil vers l'église. Nicolas les suit, accompagné des deux filles de sa femme et de Julie, leur fille à tous les deux, précédant les membres de la famille proche. Il a souhaité que le cortège fasse le tour du village, reprenant en sens inverse le parcours qu'il avait fait avec Clotilde le jour de leur mariage. Sur le pas de leur porte, les villageois le regardent passer les chapeaux à la main, la tête baissée. En tête du petit groupe, Belhoste se tient droit, la tête haute, le visage grave, fort satisfait de cet hommage.

L'église est déjà pleine lorsque le groupe familial franchit le portail. Après la dernière bénédiction le cercueil se dirige vers le cimetière dans un cortège à l'ordonnement strictement hiérarchisé. Derrière le curé en grande tenue, suivi du sacristain et d'un enfant de chœur, Belhoste s'avance, fier et digne. Derrière lui, les hommes de la famille précèdent les femmes en coiffes blanches ou capuchons noirs, suivies des notables, des artisans et des cultivateurs. Enfin les journaliers, avec le petit peuple du village, charretiers et batteurs en grange, ferment le ban.

Tandis que le glas continue à sonner, le fossoyeur attend l'arrivée du cortège au bord de la tombe qui abrite déjà les deux filles de Clotilde. Lorsque le cercueil a pris sa place, le curé dit une dernière prière : Ici s'achève le chemin de Clotilde parmi nous ; nous la confions à la bonté de Dieu. Prions... Belhoste se place alors au bord de la fosse, droit et immobile devant l'assistance recueillie. Après un moment de silence qui s'éternise et provoque une sorte de gêne dans l'assistance, il lance un théâtral « Adieu Clotilde ! » et jette une poignée de terre sur le cercueil avant de prendre place un peu plus loin pour recevoir les condoléances de ses amis. Les hommes, le chapeau bas, lui serrent la main, les femmes l'embrassent.

Il esquisse un bref mouvement de recul lorsque Calvel, après avoir lancé un bouquet de myosotis dans le caveau, lui donne l'accolade et il est désagréablement surpris lorsque Gallis appuyé sur une seule canne, et debout sur ses deux jambes, s'approche de lui et le serre dans ses bras en disant :

— Depuis notre affaire, vous êtes devenus comme mes enfants. Quel malheur !

Enfin, la famille et les amis se dirigent vers la rue Corblin et la maison Belhoste où les attend une collation.

Depuis deux jours Adélaïde est à son fricot. Elle ignore combien de personnes viendront se restaurer et elle a préparé une grosse collation faite de plusieurs rôtis, de lard, de pain, de jambon et de fromage. Dans le four de la cuisinière, le torgoule mijote depuis plusieurs heures et remplit la cuisine de son odeur presque écœurante de riz sucré. Elle a prévu du vin et plusieurs gallons de cidre. Elle a nappé la table de la cuisine sur laquelle sont disposées plusieurs piles d'assiettes, des couverts et un grand nombre de verres. Dans la cour elle a placé quelques bancs car elle sait que chacun aura envie de parler de la défunte, et elle devine que la journée sera longue.

Elle s'interroge aussi sur les décisions que prendra le maître. Maintenant que sa femme n'est plus là pour s'occuper de l'intendance, des bêtes et des enfants, il faudra bien qu'il donne les rênes de la maisonnée à quelqu'un. L'a une ben belle maison, l'Belhoste ! Et d'bonnes terres ! L'avait ben d'la chance, la Clotilde !

Tandis que les invités commencent à arriver et qu'elle leur sert à boire et à manger, elle s'inquiète de n'avoir pas encore vu sa fille. Comment se fait-il que Denise ne soit pas venue l'aider comme prévu ? Elle interroge quelques

femmes : non, l'était chez l'Marinier ce matin, mais pas c'tantôt.

La cour se remplit peu à peu. Passé le moment d'émotion à l'église puis au cimetière, les langues se délient. On parle plus fort, on boit, on rit parfois. Les filles de Clotilde font provisoirement taire leur chagrin en allant des uns aux autres pour s'assurer que personne ne manque de rien, et Denise qui vient d'arriver se joint à elles. Contrairement aux autres femmes elle ne porte pas de signe de deuil. Sa robe claire affine sa taille soulignée par plusieurs rubans colorés, elle a chaussé ses jolis souliers rouges qu'elle affectionne particulièrement, et de sa coiffe blanche s'échappent quelques cheveux rebelles.

Adélaïde qui l'aperçoit s'approche d'elle :

— C'est quoi ces affutiaux ? Ici on est en deuil !

— Pas moi ! répond Denise, les yeux brillants.

— T'as de la paille dans les cheveux, range ta licouette sous ta coiffe, ajoute sa mère. Puis, avisant de loin le maître de maison, elle murmure à l'oreille de la jeune fille :

— Tu vé c't'homme là, l'aura tôt besoin d'une nouvelle femme. Sois un peu avisée, ma fille. »

XV

Vive le roy !

En France et à la tête de l'État les évènements se succèdent à grande vitesse et les nouvelles ont à peine le temps d'arriver jusqu'à Guitry qu'elles sont déjà démenties par des informations contradictoires.

En janvier de cette année 1814, les émigrés s'appêtent à rentrer en France précédés par les troupes des monarchies voisines. Celles-ci ont choisi le frère du roi défunt pour restaurer une royauté traditionnelle et c'est le Comte de Provence qui monte sur le trône pour, dit-on « relever la France de ses ruines ». En février Napoléon remporte une série de victoires, mais en mars le vent tourne : Paris est occupé par les Alliés et capitule. En mai, Louis XVIII rentre à Paris, Napoléon part pour l'île d'Elbe. En juin le nouveau roi restaure les coutumes de la Monarchie : la censure renait de ses cendres, le dimanche redevient jour chômé, y compris pour les cabarets qui doivent fermer pendant la messe. La procession publique de la Fête-Dieu est remise à l'honneur. En août la presse royaliste parle de rétablir la dîme et les droits féodaux. Et en octobre le maire, Alexandre Legrand, accompagné de Belhoste et de tout le conseil municipal invite les habi-

tants à prêter, sur les Évangiles, un serment d'obéissance et de fidélité au Roi Louis XVIII.

Pendant toute cette année le nouveau roi a demandé à ses sujets de bien accueillir les envahisseurs alliés et, obéissante, la municipalité de Guitry s'y emploie. Dans l'année, une première compagnie de Dragons y cantonne quelques jours, remplacée par une autre, puis par une troisième et le village doit régulièrement nourrir et loger une cinquantaine d'hommes ainsi que leurs chevaux. À cela s'ajoutent les demandes incessantes des villes voisines : Vernon, Louviers, les Andelys qui hébergent des militaires et des blessés. En une année le village a fourni des centaines d'hectolitres de blé, de luzerne, de paille, de foin, des vaches, des vêtements, des chevaux et des voitures. Guitry est exsangue.

Belhoste est un gros contributeur. Son entreprise de maçonnerie marche bien grâce à l'héritage de sa femme qu'il récupéra presque entièrement. La donation au dernier vivant que les époux avaient signé avec le contrat de mariage lui permit de garder la quasi totalité des biens de Clotilde, ne laissant que la partie congrue du patrimoine à ses filles. Jacques, le fils aîné ayant disparu pendant les campagnes napoléoniennes, Belhoste n'avait trouvé aucun contradicteur pour contester le partage du patrimoine qu'il organisa discrètement et à son avantage avec le notaire. Pendant quelques années il avait craint que ce fils ne réapparaisse pour mettre son nez dans ses affaires, mais récemment il avait été officiellement déclaré mort. Belhoste en avait été soulagé car il savait bien que certains mauvais esprits pensaient qu'il avait purement et simplement dépouillé les enfants de Clotilde, et Jacques aurait pu lui poser quelques questions gênantes. Mais Dieu merci, il n'était plus de ce monde !

Si Belhoste est très susceptible lorsque quiconque semble mettre en doute son honnêteté, sa susceptibilité

n'a d'égale que sa fierté lorsqu'il s'agit de montrer qu'il a du bien. Aussi, même s'il n'est pas heureux de devoir donner une partie de ses récoltes, se satisfait-il de voir écrit, noir sur blanc dans le grand registre du conseil municipal, que sa participation à l'effort national dépasse celle de la plupart de ses voisins, amis ou ennemis.

Pour le colporteur, l'occupation de la région par les troupes françaises est une aubaine. Les officiers qui stationnent depuis plusieurs mois dans le village sont amateurs de littérature et demandeurs de grands auteurs et de beaux livres. Jusqu'alors Jean Misère ne vendait guère que des ouvrages liés à la vie quotidienne : recettes de remèdes, livres de prières ou littérature de la Bibliothèque bleue comme le faisait son père ; mais devant la demande, il s'est mis en quête d'ouvrages destinés à des lecteurs plus avertis. Les textes des auteurs anciens ou contemporains se trouvaient jusqu'alors dans les bibliothèques des aristocrates de la région. Lorsque certains d'entre eux ont vendu leurs domaines pour se mettre à l'abri à l'étranger, leurs biens ont été dispersés et l'on trouve dans les fermes des objets et des livres leur ayant appartenus. Les fermiers sont heureux de transformer ces objets inutiles en pièces sonnantes. Jean Misère a senti la bonne affaire et il profite de la présence des troupes pour écouler le stock de livres qu'il récupère ainsi à droite et à gauche. Si la population locale considère ces soldats comme des occupants et leur tourne le dos, Jean Misère n'a pas de scrupules. Un client est un client. Un sou est un sou et le colporteur n'est pas regardant sur la provenance des pièces qu'il glissera dans sa bourse. Ses affaires tournent bien, l'argent rentre et il a pu, l'hiver dernier, échanger son âne et ses paniers contre un cheval et une carriole.

Hé les gars, rangez vos poules, le coq est lâché ! C'est

ainsi qu'est généralement accueillie, au cabaret, l'arrivée de Jean Misère. L'homme plait aux femmes, et la rumeur prétend que lorsqu'il s'arrête dans un village, neuf mois plus tard on constate une recrudescence d'enfants naturels. Est-ce son allure ? Sa voix basse et profonde ? Ses demi sourires ? Ou, comme disent les femmes, ses yeux qui traversent le cœur des filles ? Toujours est-il que toute la gent féminine l'affectionne, chacune selon son âge. Les fillettes le regardent comme un magicien sortant de son chapeau l'image ou la friandise qu'elles convoitent. Les jeunes filles fondent sous son regard, même s'il réserve plutôt ses compliments à leur mère. Quand aux vieilles du village, il est toujours prêt à porter leur panier, donner un coup de mains pour pousser la brouette, ou demander des nouvelles de la famille.

Les hommes l'apprécient un peu moins, mais ils admettent que Jean Misère a son utilité puisque c'est lui qui apporte régulièrement des nouvelles de la région et même de Paris. Et puis, il est avenant, sympathique, toujours prêt à boire un coup au cabaret que l'aubergiste voit se remplir avec plaisir à chacun de ses passages dans le village.

— Salut la compagnie, lâche-t-il en poussant la porte et en s'installant à la grande table. Comment ça va, Guitry ?

— Quelles nouvelles tu nous apportes ? demande Marinier.

— Donne-moi d'abord une verrée de vin, j'ai le gosier sec. Tu bois un coup avec moi ?

Marinier apporte un pichet et s'assied en face du jeune homme. Lainé, le garde-champêtre, a posé son fusil derrière la porte et s'est joint au colporteur et à l'aubergiste. Deux hommes, assis à l'autre bout de la grande table, au plus proche de la cheminée, se réchauffent en alternant la pose d'un domino avec une gorgée de vin chaud. La partie s'anime, ponctuée de : double six, c'est pour moi !

Le premier est journalier sur les terres de l'Hôtel-Dieu de Paris, ancienne propriété de l'Église. Il a posé son large chapeau sur la table, et sa joue droite, proche des flammes qui éclairent la salle, devient de plus en plus rouge au fil de la partie. Le second, un des nombreux charretiers du village, à moitié édenté, mâchonne un morceau de réglisse sans doute pour calmer la rage de dents qui lui gonfle le bas d'une joue. Chacun surveille de près son petit tas de pichenettes, les allumettes servant à comptabiliser les parties gagnées. Le perdant paiera la traditionnelle rincette de calva.

Assis tout contre la cheminée, le père Gallis se réchauffe à la chaleur du foyer. Il ne travaille plus depuis des années et vit de ses rentes. Il semble avoir recouvré la santé en devenant un habitué de l'auberge dans laquelle il prend désormais tous ses repas. Justement la femme Marinier vient de lui apporter un poulet rôti dont l'odeur lui chatouille agréablement les narines et excite ses papilles, ainsi que celles de ses voisins. Il noue une grande serviette blanche autour de son cou et hisse l'assiette à la hauteur de son nez pour mieux en sentir le fumet

— Ben dis don le vieux tu t'embêtes pas ! Tu vas pas manger tout ça tout seul ? lui lance l'un des joueurs de dominos

— Pour sûr que je vais manger tout ça. Et tout seul. Dame oui. Quand on a travaillé toute sa vie on a bien le droit de se faire un peu plaisir, répond le vieil homme en arrachant une des cuisses de l'animal rôti. Puis, la bouche pleine, s'adressant à la cuisinière, il chuinte : Élisabeth, il est parfait, il fond dans la bouche, même pas besoin de mâcher.

Les deux journaliers retournent à leur partie en soupirant, se contentant de humer les effluves d'un repas qu'ils ne s'offriront pas.

— Je suis passé par Écouis, dit Jean Misère. C'était la

grande fête là-bas le 21 janvier. Enfin, si on peut dire une fête ! C'était l'anniversaire de la mort du Roy.

Et il sort de sa poche un exemplaire du « Journal de Paris ».

— Écoute ça ! dit-il à Marinier. « Il a été élevé dans le chœur de l'église un catafalque de la hauteur de huit pieds sur quatre de large ».

Au fur et à mesure, les hommes abandonnent leur partie de dominos pour entendre les nouvelles. Ils s'approchent de Jean Misère qui continue la lecture. « Sur l'autre extrémité, face à la nef, était placée la Couronne Royale accompagnée de deux drapeaux blancs ornés de fleurs de lys d'or ». À l'évocation des fleurs de lys les hommes hochent la tête d'un air entendu. Jean Misère se tait un instant puis reprend : « Sur le devant du catafalque on lisait l'inscription suivante : Aux mânes du vertueux Louis XVI et de son Auguste Famille ».

Le père Lainé vide sa pipe en la tapant contre son talon, et commente :

— Et c'est pour ça qu'on a fait la Révolution ?

— Tais-toi, lui disent ses voisins. Laisse finir.

« Le chœur, les quatre chapelles ainsi que la façade de l'église étaient tendus d'une draperie noire parsemée de larmes, aux frais de laquelle tous les assistants se sont empressés de contribuer ».

Pendant la lecture la porte du cabaret s'est ouverte et Belhoste est entré accompagné d'une bourrasque de fine neige fondue. Il jette un œil hostile à Gallis qui, un os de poulet à la main, un peu de sauce dégoulinant sur son menton, la bouche grande ouverte et le visage hilare, lui fait signe de le rejoindre. Proposition que Belhoste fait mine de ne pas remarquer. Marinier lui tend un verre de cidre. Indifférent à l'arrivée de l'officier public, le charretier hausse le ton

— Et en plus, c'est le peuple qu'a encore payé. C'est-y pas misère de voir ça !

— Attendez la suite dit Jean Misère. « Il était facile de remarquer la tristesse profonde peinte sur le visage des assistants à l'oraison de Monsieur Mélissent, curé d'Écouis ».

— Quand on pense au prix qu'on a payé pour remplacer le Roy par la République, pour sûr que ça donne envie de pleurer ! ajoute le garde-champêtre.

Belhoste est resté debout près de la porte, son verre à la main. Contenant son exaspération il prend la parole calmement :

— Ne dites pas ça. Regardez plutôt notre belle région. Le pays se remet, la paix est revenue, les châteaux sont restaurés. Ça a donné du travail aux ouvriers de la région. Nous avons enfin un régime stable. C'est la prospérité qui nous attend.

— Et pour ce que ça nous a apporté le retour d'un Roy, lui répond le journalier, la trogne rouge de chaleur et de colère. Maintenant faut qu'on loge ses troupes, qu'on les nourrisse, qu'on leur fournisse des voitures, des draps, des chemises, du linge et même des vaches ! Déjà qu'on a à peine pour nous ! Ça va tôt faire un an qu'y sont là, à rien faire et à vivre sur notre dos !

Mais Belhoste a la réplique toute prête.

— Mais ceux qui paient, ce sont les plus riches du village, pas vous. Tu veux que je te dise le montant de ma contribution ?

— Pour sûr que c'est facile pour toi, vu que tu t'es bien servi pendant la Révolution et sur le dos de ta femme ! Et maintenant aussi avec les châteaux que tu reconstruis !

Tout en terminant de sucer les os de son poulet, Gallis lui jette un regard et un sourire en coin tandis que le charretier édenté se plante devant Belhoste et, lui pos-

tillonnant au visage le jus de réglisse qu'il mâchouillait un instant plus tôt, il lui jette :

— Et pis, j'vas t'le dire, moi, ce que tout le monde raconte derrière vot'dos, à vous les riches. On avait honte l'an passé quand le maire, le Legrand, il a fait son discours, et que toi et les conseillers municipaux vous avez prêté serment au nouveau Roy. Faut quand même savoir ce qu'on veut. On coupe la tête au Roy et puis on en remet un autre ! Et vous lui léchez les bottes !

Belhoste ne répond pas. Il jette sur la table quelques pièces de monnaie pour payer son verre, salue Marinier de la tête et sort de l'auberge. Tous des imbéciles, marmonne-t-il. Quand je pense aux risques que j'ai pris pendant la Révolution pour sortir ces gueux de leur fange ! Et au temps que je donne pour m'occuper de ce village. Si je me suis enrichi c'est que je n'ai pas passé mon temps au cabaret comme tous ces sacs à vin. Je me suis donné du mal. Ils n'avaient qu'à faire comme moi.

Mais le mécontentement du petit peuple n'est pas, et loin s'en faut, la seule cause de l'irritation de Belhoste. C'est qu'il y a ce fameux viager Gallis qui court toujours. La rente avait été calculée sur cinq ans. Aujourd'hui, si le vieux casse sa pipe, Belhoste aura acquis le terrain à son prix normal et ce n'est pas du tout ce qu'il avait prévu. Le vendeur devait mourir dans l'année de la signature. Il s'y était engagé. Il m'a menti, trompé, en me laissant croire qu'il était mourant, peste-t-il en maudissant le vieil homme. Et maintenant voilà qu'il me nargue en se pavanant à l'auberge et en se gobergeant avec MON argent ! À partir de maintenant, tous les jours je perds de l'argent. Combien de temps cela va-t-il encore durer ?

Les hommes ont regardé sortir Belhoste en hochant la tête.

— Allez, parlons d'autre chose, enchaîne le colporteur, comment ça va la famille, Marinier ?

La famille Marinier, c'est surtout sa femme, sa fille et lui qui travaillent à l'auberge. La fille Marinier est une grande fille, grasse et molle qui ressemble vaguement à un lapin, avec des yeux globuleux et un petit nez retroussé agité de tics nerveux. Ses manières peu aimables tranchent avec celles de son père, un homme courtaud et grassouillet, remuant et toujours prêt au sourire, et celles de sa mère, énergique et chaleureuse. Elle est parfois secondée par Denise qui partage son temps entre l'auberge et la maison Belhoste dans laquelle elle travaille à la journée depuis bientôt quatre ans.

Justement, Denise a entendu la voix de Jean Misère, et elle est accourue dans la salle. Maintenant, elle tourne autour de la table pour servir les hommes en écoutant les conversations d'une oreille distraite. Ses petits souliers rouges claquent sur les pavés usés tandis qu'elle va de l'un à l'autre, jetant quelques coups d'œil, plus ou moins discrets, vers Jean Misère. S'apercevant que le pot à eau est vide elle s'approche de lui, se penche pour attraper le pichet, le frôle et lui glisse à l'oreille : je vais au puits, avant de s'éloigner vers l'arrière-cour. Le colporteur laisse passer quelques minutes puis se lève. Je vais faire boire mon cheval, ressers-nous un pichet de cidre, lance-t-il au patron. Puis, s'adressant à la fille Marinier : t'as toujours d'aussi beaux yeux, me regarde pas comme ça, tu me rends tout chose ! À ces mots, le sang monte aux pommettes de la jeune fille qui devient écarlate et se met à rire en découvrant largement ses gencives roses et ses larges incisives.

Jean Misère sort de l'auberge, détache son cheval et contourne la maison. Denise est assise sur le puits.

— Y a bien longtemps qu'on s'est pas vus, lui dit-il, tu es de plus en plus belle.

Elle sourit sans bouger. Il s'approche et lui tend la main.

— Je dors dans la grange des Duval ce soir, lui dit-il, tu viens me rejoindre ?

— Et pourquoi que je viendrais ?

— Es-tu oublieuse de notre amitié ? Et puis on est en mai, et en mai fais ce qu'il te plait.

— Et qu'est-ce qui te fait dire que ça me plait ?

— Une souvenance lointaine. Trop lointaine d'ailleurs ! répond-il.

— Justement, c'est loin tout ça, maintenant je te trouve un peu trop vieux.

— Vingt-six ans, c'est le bel âge pour les hommes, crois-moi. À ce soir ?

Mais Marinier surgit

— Qu'est que tu fabriques, Denise ? On t'attend dans la salle. Et toi le Jean, dépêche-toi de faire boire ton cheval, et reste pas dans la cour. Ah ! Ce Jean Misère, s'exclame-t-il en retrouvant les hommes dans la salle, faut le surveiller tout le temps !

— Ça, pour sûr qu'y faut faire attention à lui ! Vous savez qu'il peut plus passer par Forêt-la-Folie. Le père Sarazin l'attend avec le fusil. Paraît qu'il a engrossé sa fille et qu'il veut pas reconnaître l'enfant !

— À mon avis la fille Sarazin, elle est pas la seule comme ça dans la région !

— En tout cas, ajoute l'un des hommes à l'adresse de Marinier, toi t'as pas de soucis à te faire pour la tienne.

— Et pourquoi donc ?

— Ben, c'est qu'elle est pas ... pas très ... c'est pas une

— Une quoi ?

— Ben ... c'est une fille sérieuse, pas une coureuse comme d'autres.

— En effet. Tu reprends quelque chose ?

En quittant le cabaret, Jean Misère se dirige vers la Grange Dîmière où sont hébergés les officiers du régiment de Dragons en cantonnement dans le village. Il a dans sa besace un exemplaire de l'édition originale du Contrat social de Jean-Jacques Rousseau daté de 1762 acheté à Mathieu Flichy. Ça appartenait à la sœur de Madame de Bionval quand elle est venue se réfugier au domaine. Ça m'encombre, je vous les vends si vous m'en donnez un bon prix, avait dit le paysan. Jean Misère a proposé et parlementé un moment, et l'affaire s'est conclue pour une somme modique. Maintenant il va le revendre à l'officier des Dragons qui l'attend depuis longtemps, et le bénéfice sera substantiel !

L'ouvrage est en bon état, d'autant que sa précédente propriétaire avait pris soin de le recouvrir d'une couverture en cuir. Jean Misère pense qu'elle pourra être vendue à part et il l'ôte avec précaution. Quatre enveloppes contenant des feuillets manuscrits se trouvent à l'intérieur. Seraient-ils de l'auteur ? Il jette un coup d'œil. Non, ce ne sont que quelques lettres envoyées, semble-t-il, par madame de Bionval à sa sœur. Sans grand intérêt pense-t-il en les jetant au fond de sa carriole.

L'affaire s'est conclue très facilement pour la plus grande satisfaction des deux parties. Trop heureux d'avoir acquis cet original l'officier n'a pas discuté le prix et Jean Misère se frotte les mains. C'est en sifflotant qu'il se dirige vers la grange Duval dans laquelle il passera la nuit.

Avec Denise, peut-être.

Le jour tarde à tomber et Jean Misère sait que si Denise le rejoint ce ne sera pas avant le crépuscule. Sa mère la

surveillance de près et elle ne pourra sortir de la maison que lorsque tout le monde sera couché. En attendant, et après avoir mangé un quignon de pain et une tranche de lard, il profite des dernières heures de lumière pour mettre un peu d'ordre dans ses ballots. Les bibelots d'un côté, les images de l'autre, les livres dans un panier spécial. Mais que faire des feuillets qui sont tombés du Contrat Social ? Ce ne sont que des lettres, cela n'intéressera personne, pense-t-il. Autant les jeter. Mais avant de les détruire, par curiosité, il commence à en lire les premières lignes.

Il fait presque nuit lorsqu'il termine sa lecture. Ça alors ! s'exclame-t-il.

Denise vient d'arriver sur la pointe des pieds et sa silhouette se détache dans l'ouverture de la porte. Jean Misère sourit et range les lettres dans sa besace.

— J'ai trouvé des documents sur l'affaire Flichy. Tu crois que ça intéresserait quelqu'un ?

— Moi, l'affaire Flichy, j'en sais pas grand-chose, j'étais à peine née. Ce que je sais c'est qu'ici les vieux ils continuent encore d'en causer. Peut-être que tu peux les donner, mais les vendre, ça m'étonnerait ! Ils sont tous ben trop près de leurs sous, ici !

— On verra ça plus tard, en attendant viens par ici, dit Jean Misère en allongeant la jeune femme sur le foin et en lui ôtant délicatement ses petits souliers rouges.

XVI

La voleuse d'habits

Depuis des années, beaucoup de rumeurs avaient couru sur l'implication de Calvel dans l'affaire Flichy, et lors du dernier renouvellement du conseil municipal il avait dû laisser la place. Certes, personne n'avait pu prouver sa culpabilité, mais le peu d'empressement qu'il avait mis à résoudre l'enquête, associé au rachat de la Grande Ferme de Guित्रy qu'Augustin Flichy convoitait également, avait semé le doute. En outre tout le monde savait qu'il avait racheté les terres de Bionval pour une bouchée de pain et lorsque les Bionval furent arrêtés à Écouis puis guillotinnés à Paris, certaines mauvaises langues avaient émis l'hypothèse que cette arrestation faisait bien les affaires de Calvel. Quant à savoir qui les avait dénoncés... ? On n'en disait pas plus mais tout cela avait fini par entacher sa réputation et aux dernières élections il avait été renvoyé à ses foyers ; c'est un certain Alexandre Legrand qui avait été nommé maire à sa place. Belhoste était resté membre du conseil municipal comme à chaque élection.

Aujourd'hui il cumule ces fonctions avec celle de marguillier-trésorier du Conseil de Fabrique et il gère les

biens de l'Église. Au fil du temps, son apparence a quelque peu changée. Il a accepté de troquer sa blouse de paysan contre des tenues plus appropriées à ses fonctions, et sa garde-robe s'est enrichie de trois gilets en velours, de deux redingotes en drap, de deux pantalons dont l'un est même garni d'une boucle en argent, d'un chapeau, d'une paire de souliers et d'une paire de guêtres. Seul son teint un peu rougeaud, son visage buriné par le travail en plein air et sa manière de tenir sa fourchette comme une petite fourche, rappellent ses origines paysannes. Il apprécie le nouveau maire aux orientations plutôt conservatrices et, ce jour, ils font le point sur divers événements ayant animé la commune.

— On commence par l'affaire Jouan, propose Belhoste.

Le 31 décembre dernier Lainé, le garde-forestier, avait croisé Pierre Jouan le bûcheron. Celui-ci avait menacé de le tuer avec sa hache, lui reprochant d'avoir dressé procès-verbal à sa fille, alors qu'elle ramassait du bois pour la deuxième fois de la journée. Un seul ramassage quotidien étant autorisé, le garde-chasse avait confisqué le fagot.

— Lainé n'a fait que son travail dit Belhoste. Nous ne devons pas laisser passer ces agressions d'hommes qui veulent ignorer la loi. Je propose que Jouan et sa fille soient déférés au tribunal d'Écouis. Le juge tranchera.

— La loi est dure pour les pauvres gens, lui répond le maire. La fille de Jouan est veuve avec trois enfants en bas âge et on est en plein hiver. Tu as raison elle n'aurait pas dû, mais nous pouvons la comprendre. Cela dit, l'attitude de son père est inacceptable, je te l'accorde.

— Ne soyons pas trop indulgents. Si nous ne faisons pas respecter la loi c'est comme si elle n'existait pas. Notre rôle est de faire fonctionner nos institutions telles qu'elles ont été définies par le peuple.

Alexandre Legrand reste songeur.

— Tu as raison, c'est notre rôle ; mais parfois j'aimerais que la loi soit plus souple avec les pauvres gens.

— Seconde affaire, dit Belhoste en ouvrant un nouveau dossier : La Grise. Encore elle !

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que c'est une affaire qui traîne depuis trop longtemps. Il faut en finir cette fois.

Voici deux ans l'histoire de la voleuse d'habits avait alimenté les conversations pendant plusieurs semaines, et elle était tellement bien restée dans les mémoires que la veuve Morel, surnommée la Grise, en raison de ses cheveux blanchis avant l'âge, était devenue pour tous « la voleuse d'habits ». Elle avait, disait-on, dérobé des vêtements qui séchaient sur un fil dans la cour de ses voisins. Deux jupons de coutil, un tablier de toile bleue, un corset de laine blanche, un pantalon de drap gris, un gilet et une veste de coton rayé. Elle avait également volé une fourche et un couteau. Sa culpabilité ne faisait aucun doute puisqu'une de ses voisines l'avait vue se servir d'un long crochet de bois passé par un trou de la haie, et témoigné que la fourche avait été revendue. Les vêtements s'étaient retrouvés entre les mains du fiancé de la fille de la Grise. Finalement la coupable avait avoué le vol, restitué le produit de son larcin à ses propriétaires, et remboursé la fourche. Mais elle avait été prévenue qu'en cas de récidive l'affaire serait portée au tribunal des Andelys. Deux jours plus tôt, ces mêmes voisins s'étaient à nouveau plaints que du linge avait disparu. À n'en pas douter on connaissait la voleuse.

— L'affaire n'est pas compliquée, dit Belhoste, nous déferrons à Écouis.

— Pour ce vol là nous n'avons ni preuves, ni témoins, objecte le maire.

— Ne perdons pas notre temps avec ces histoires. Le tribunal fera son travail. S'il n'y a pas de preuves elle ne

sera pas condamnée. Je vois le juge Cuisiner cet après-midi, je lui donnerai le dossier.

* * *

Henri, le fils de la Grise, est rentré déjeuner dans la chaumière qui abrite la famille. Ses cinq frères et sœurs, assis sur un banc boiteux, sont déjà attablés et les plus jeunes ont à peine le nez au niveau de la maie qui sert de table. Malgré l'hiver qui sévit sur la Normandie cette année-là, dans la cheminée nulle braise ne réchauffe la pièce. Quelques bottes d'oignons sont accrochées sur une poutre mais elles ne sont pas accompagnées des habituels saucissons et jambons achevant de sécher d'une année sur l'autre. La mère, une petite femme maigre, sèche, vieille et ridée avant l'âge, a mis sur la table un demi chou et trois oignons. Elle chasse le chat qui s'est approché et elle s'apprête à remplir les gamelles de sa marmaille avec une bouillie de miche composée de pain bouilli dans l'eau. Sur le sol en terre battue traînent des épluchures qui pourraient contribuer à nourrir un cochon si la famille possédait un tel trésor, mais qui font le bonheur de quelques poules maigrichonnes et déplumées qui se disputent les pelures à coup de bec. Henri approche une chaise branlante et s'assied près de ses frères et sœurs :

— Faut que t'arrêtes de voler, la mère, tu vas finir en prison, dit-il

— Je te dis que j'ai rien pris aux voisins. C'est rien qu'des menteurs.

— Tantôt, je vais aller voir le Belhoste. Je vais lui demander qu'il t'envoie pas chez le juge.

— Tu perds ton temps. Le Belhoste c'est rien qu'un faucheton. Y va te dire oui par devant et y fera non par derrière.

Après avoir avalé sa soupe, le jeune homme quitte néanmoins la maison en direction de la mairie. Par la

fenêtre, il constate que son homme est encore à l'intérieur, et il attend à quelques pas de la porte, roulant entre ses doigts les larges bords de son chapeau de feutre. Il aperçoit le père Gallis qui se dirige vers l'auberge pour y déjeuner comme chaque jour. L'homme s'arrête à sa hauteur.

— Qu'est-ce que tu fais là mon gars ? T'es pas à manger chez toi ? lui demande-t-il.

— Non, j'attends l'Belhoste. J'ai quelque chose à lui demander.

— T'as ben raison de t'adresser à lui. Y fera tout ce qu'il pourra pour toi. C'est un ben brave homme. Et je te dis ça parce que je le connais bien ! Tu peux même lui dire que tu viens de ma part, ajoute-t-il avec un sourire en coin.

— Merci, monsieur Gallis, répond le jeune homme qui continue à ne savoir que penser devant les avis contradictoires qu'il entend.

* * *

La porte de la maison communale ne tarde pas à s'ouvrir et Belhoste en sort, serrant la main du maire. La réunion a été plus longue que prévue et l'heure du repas est largement sonnée, Apercevant le fils Grison en compagnie de « ce voleur de Gallis qui ne se décide pas à mourir », il détourne la tête et se dirige d'un bon pas vers sa maison, les mains derrière le dos, le visage fermé. A grandes enjambées, Henri s'approche de l'ancien maire.

— Bonjour m'sieur Belhoste. Je peux vous parler un moment ?

— Je suis pressé, répond Belhoste en hâtant le pas.

— Ma mère, elle a rien volé ! C'est pas elle ! Si vous l'envoyez au tribunal elle sera mise en prison. Et moi, qu'est ce que je vais faire avec mes cinq frères et sœurs ? Le plus grand, il a pas encore dix ans ! Et la p'tiote, même

pas un an ! Les petits ils crient déjà la faim et la soif. Je pourrai pas les faire vivre à moi tout seul.

— Tu as un bon métier Henri, tu es apprenti maçon et je sais que tu es travailleur, tes maîtres t'apprécient.

— Mais j'ai que seize ans, je gagne pas beaucoup sur le chantier, proteste le jeune homme. Et puis elle est innocente.

— Ce sera à la justice de le dire.

— Je vous en prie, implore le jeune homme, faites quelque chose pour nous ! L'envoyez pas devant le juge !

Belhoste est agacé, c'est l'heure du déjeuner, il a faim et envie de se débarrasser au plus vite de l'importun.

— C'est bon Henri. J'avais déjà prévu de parler de cela avec le juge que je vois tantôt. Je ferai le maximum. Compte sur moi et retourne à ton ouvrage.

Puis il pousse le portillon de sa cour et se dirige d'un bon pas vers l'origine du fumet qui lui chatouille les narines.

Henri reste pensif. Peut-il lui faire confiance ? Du Belhoste, on dit beaucoup de choses dans le village. Pour certains c'est un homme bien, sérieux, responsable, travailleur. Pour d'autres, il est intéressé, opportuniste et hypocrite. Le jeune maçon est inquiet, très inquiet. Sa mère lui a assuré ne pas être coupable mais ce ne serait pas la première fois qu'elle chaparderait. Du bois par ci, du blé par là, parfois une poule tombée dans la marmite sans qu'une seule de la basse-cour familiale ne manque à l'appel. Il n'y a pas d'homme à la maison pour faire vivre la famille. Le père est mort quelques années plus tôt, laissant sa femme seule avec six enfants en bas âge, alors qu'Henri le fils aîné n'avait que douze ans. Très vite, le jeune garçon s'employa chez un maçon des environs et devint apprenti tandis que sa mère continuait à être

journalière comme du temps du père. Mais sa mauvaise réputation la suivait et les cultivateurs du coin s'en méfiaient. Toutefois, tant bien que mal, la famille survécut et les enfants grandirent. Mais que se passerait-il si elle devait aller en prison ? Et y survivrait-elle à son âge ? Comment alors Henri pourrait-il subvenir aux besoins de ses frères et sœurs ?

Toutes ces questions se bousculent dans sa tête tandis que, quelques heures plus tard, il prépare du torchis en attendant l'arrivée de son patron. La nouvelle grange qu'ils construisent commence à avoir belle allure et Henri est fier de son travail. Les murs mesurent déjà plus d'un mètre cinquante de haut, et bientôt il faudra monter un échafaudage. À l'abri de la construction, Henri ne peut voir le chemin qui longe la propriété, mais il entend des voix qui se rapprochent. Jetant un coup d'œil par dessus le mur il aperçoit Belhoste et un homme habillé comme ceux de la ville qui conversent en marchant. « C'est sûrement le juge » pense Henri. Et, s'accroupissant pour ne pas être vu, il tend l'oreille.

D'abord, il ne n'entend que quelques mots portés par le vent dont il ne comprend pas le sens ... les planches.... la tenue ...nos frères... . Mais les voix se rapprochent, et les phrases deviennent d'autant plus audibles que les deux hommes passent devant le mur derrière lequel il écoute la conversation.

— Il faut que je te parle d'un cas qui me préoccupe. C'est une femme qui ne cesse de voler ses voisins.

Henri retient son souffle.

— La première fois que c'est arrivé nous avons été indulgents. Mais elle recommence. Qu'en penses-tu ? Devons-nous la déférer à Écouis, ou la laisser en liberté ? demande Belhoste.

— Je ne peux pas te répondre sans connaître le détail de ses larcins, ni avoir entendu toutes les parties. Il faudrait que je voie son dossier. Mais toi, qu'en dis-tu ?

— Je pense comme toi. Il faut que tu lises les procès-verbaux des affaires qui la concernent. Tu la convoqueras, et c'est toi qui décideras de la suite à donner. Tu seras meilleur juge que moi qui la connais et pourrais me laisser aller à trop d'indulgence. Avant de partir passe donc à la mairie, je te donnerai son dossier.

Puis les deux hommes reprennent leur marche, tandis qu'Henri comprend qu'hélas, sa mère avait raison. Il ne faut jamais faire confiance au Belhoste !

* * *

Lorsque quelques jours plus tard, la Grise sera arrêtée, envoyée devant le juge et emprisonnée, Belhoste rencontrera Henri et, lui mettant la main sur l'épaule, il lui dira, en le regardant droit dans les yeux :

— Je suis désolé, mon garçon, j'ai fait ce que j'ai pu.

— Oui, bien sûr », répondra le jeune homme, poings et dents serrés.

XVII

Correspondance

À la lecture de la correspondance Jean Misère a bien compris qu'elle dédouanait Calvel de toute responsabilité dans l'assassinat d'Augustin Flichy dont on parlait encore vingt ans plus tard. Mais lorsqu'il s'agit de faire des affaires le colporteur ne se laisse pas étouffer par les scrupules et, même s'il a compris que si elle était un jour rendue publique cette confession salirait à jamais la mémoire de la famille de Bionval, il a bien l'intention de vendre ces feuillets, et peu importe à qui et ce que celui-ci en fera. Après avoir pris ses renseignements sur cette vieille histoire il a appris que deux personnes ici à Guîtres, pourraient être intéressées et il a d'abord tenté de rencontrer Calvel pour lui vendre le paquet de lettres. Mais le procureur est un homme très occupé : Je n'ai pas de temps à perdre à recevoir un colporteur, ni d'argent à dépenser pour acheter de vieux papiers. Qu'il passe son chemin, a-t-il fait répondre au marchand lorsque celui-ci s'est présenté à son domicile.

Jean Misère s'est aussitôt tourné vers son second client en s'adressant à Belhoste. Celui-ci n'a pas accepté tout de suite la proposition mais le colporteur ne s'est pas laissé

démonter : je vous les laisse, lisez-les, et ensuite vous me direz si vous voulez les acheter. Belhoste s'est rangé à ces arguments et le soir même il s'est installé près de la cheminée pour lire cette correspondance.

Louise de Bionval

Guiseniers, le 25 mars 1760

Ma très chère sœur.

Je vous écris comme si vous m'entendiez, et vous supplie de lire cette missive jusqu'à sa fin sans me juger.

À peine étions-nous mariés que monsieur mon mari est parti pour Paris. Malgré mes suppliques je ne l'avais pas été voir une seule fois et lors d'un de ses passages il m'annonça qu'il prolongeait son séjour d'une nouvelle année. Oh ma sœur imagines-tu le désarroi d'une jeune épousée laissée seule dans cette grande maison !

J'acceptai quelques invitations et au cours de l'une d'elles je rencontrai monsieur X (tu comprendras pourquoi je tais son nom) un parent de mon mari de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux et voici ce qui arriva. Son esprit m'enchantait. Il était la seule personne avec qui je causasse en liberté. Sa conversation m'était d'une jouissance jusqu'alors inconnue et je m'y livrai avec transport. Je me souviens encore avec émotion des jours et des nuits que nous passâmes ensemble à boire de la camomille et à causer sur tous les sujets, avec une ardeur inépuisable

Mais un soir notre conversation prit une tournure que la décence m'empêche de vous décrire. Dès le lendemain matin je demandai pardon à Dieu, me débattis de ma faiblesse que je maudis, et décidai de ne plus jamais le revoir. Hélas ! Dieu a tout bien arrangé dans ce monde pour la conservation de l'espèce, mais assez mal pour le bonheur des individus. J'en ai assez dit pour que vous compreniez ce que je découvris quelques semaines plus tard. L'état où je suis n'est pas une chose tenable et je suis encore plus à plaindre par ce que je me suis faite imprudemment

et ne peux en vouloir qu'à moi-même. Je suis chaque jour plus abattue et plus triste et songe à prendre contre moi quelque résolution extrême.

Je vous ai fait voir tant de faiblesse que vous n'auriez jamais cru que j'eusse pu devenir capable d'une telle extrémité, mais je vous en conjure à genoux, répondez-moi quelques mots. Voici une terrible causerie ma pauvre bonne et elle doit rester secrète. Je vous supplie de brûler au plus tôt cette malheureuse confession.

Votre sœur bien-aimée.

Louise

Louise de Bionval

Guiseniers le 15 décembre 1760

Ma chère bonne

Ce que je vais vous conter fut une abominable nuit. J'étais arrivée à mon terme et la naissance était imminente. Vers onze heures du soir, je ne dormais pas ou plutôt je sommeillais et me réveillais avec des sursauts qui sont pires que de ne pas dormir. Lorsque les premières douleurs apparurent, je me mis à trembler de la tête aux pieds. Puis tout se passa très vite et je vous en épargnerai l'horreur et les détails sordides. En quelques minutes l'enfant fut là. C'était un garçon qui se mit aussitôt à crier ; mais je n'avais plus l'usage de ma raison et pour l'empêcher de réveiller ma femme de chambre je mis le drap sur son visage au risque de l'étouffer. Mais ma chère Barbe qui dormait dans la pièce d'à côté avait déjà été alertée par le bruit. Elle entra dans ma chambre et découvrit mon terrible secret. En la voyant je murmurai : faites ce qu'il faut. Elle coupa le cordon, prit l'enfant dans ses bras, l'enveloppa dans une couverture et sortit avec lui. Quand elle revint elle s'occupa de moi comme l'aurait fait notre chère mère. Je n'osai poser aucune question sur l'enfant et elle ne m'en dit pas un mot. Je ne l'entendais plus pleurer, et je pensai que Dieu l'avait repris. Je pleurai des larmes de peine mais aussi, j'ai honte de vous l'avouer, de soulagement.

Le lendemain, malgré ma grande faiblesse, je voulus me lever et insistai pour aller à l'église demander pardon à Dieu. Bien que ma chère Barbe tentât de m'en dissuader je ne pouvais attendre plus longtemps pour tomber à genoux devant Lui. Cette femme si bonne m'accompagna, me soutenant quand mes jambes ne me portaient plus, m'encourageant quand j'étais au bord de l'évanouissement, essuyant mon front et m'apportant sans cesse des paroles de réconfort. J'arrivai morte devant notre Seigneur et ne voulus ressusciter que pour me jeter à ses genoux.

J'étais en prière quand monsieur le curé entra accompagné d'un couple. Je les entendis converser un moment et monsieur le curé vint vers moi. Je me levai et reconnus mes fermiers, les Flichy, portant un enfant que je crus le leur, mais Monsieur le curé m'expliqua que madame Flichy avait trouvé cet enfant, un garçon âgé de quelques heures, couché sur la paille de son étable, enveloppé d'une couverture. Elle avait cru l'enfant mort, mais la chaleur de son foyer et quelques gouttes de lait l'avaient ramené à la vie. Ils venaient le faire baptiser. Est-ce que j'accepterais d'en être la marraine ? Ma bonne, imagines-tu le trouble et le désarroi dans lequel me mit cette proposition ? Pouvais-je refuser ? Et le souhaitais-je ? Je regardai cet enfant et mon sein qui tressaillit me fit comprendre que je l'aimais déjà. J'acceptai.

On me mit l'enfant dans les bras afin que le prêtre pût lui administrer les sacrements, mais j'étais si faible que je dus m'asseoir. Monsieur Flichy le nomma Augustin et je dis que s'il se chargeait de l'enfant je subviendrais à ses besoins. En sortant de l'église monsieur le Curé me félicita pour ma générosité. Oh ! que ceci me fit honte !

Je vous écris avec un serrement de cœur qui ne me quitte pas depuis ces terribles journées et qui me tue. Je consume tout mon temps en regrets et suis chaque jour plus abattue et plus triste. Je ne puis écrire qu'à vous parce vous seule aurez la bonté de m'entendre.

Une fois encore je vous conjure de brûler cette lettre après

l'avoir lue. Vous êtes la seule, avec ma chère Barbe en qui j'ai toute confiance, qui connaissiez mon secret.

Adieu ma très chère sœur, Ne résistez jamais, Madame, au désir de m'écrire : vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres.

Votre sœur bien-aimée.

Votre Louise

* * *

Behoste a posé les lettres sur ses genoux et il reste songeur. Ainsi Augustin était le fils caché de Madame de Bionval. Cela le fait ricaner : Sous leurs dehors bien pensants, ils sont comme nous qu'ils considèrent pourtant comme des gueux. Mais ils ne se conduisent pas mieux. Décidemment je les déteste.

Mais il reste encore quelques feuillets. Peut-être vais-je en savoir plus sur la mort d'Augustin et sur l'implication de Calvel, pense-t-il en reprenant sa lecture.

Louise de Bionval
Guiseniers 12 mars 1775

Ma chère bonne

Je viens de recevoir votre lettre dans laquelle vous me demandez ma chère sœur si j'aime toujours bien la vie. Ma vie est presque parfaite, il ne me faudrait qu'un peu de causerie. Je vous conjure encore une fois de venir ici, et puisque vous ne voulez pas que ce soit aujourd'hui, je vous supplie que ce soit demain.

Il me serait si plaisant que vous puissiez voir mes enfants ! Anne a treize ans et c'est une jeune personne admirable. Elle n'est pas si belle que la Beauté, mais elle a des manières ; c'est une petite fille à manger et la femme perce déjà sous ses traits enfantins. Mon amie, la Marquise de la Barre de Nanteuil et moi-même pensons à une alliance possible entre elle et son fils Raoul. Ce projet recueillera certainement l'assentiment des enfants car

ils sont déjà très amis. Je suis sans inquiétude pour l'avenir de ma fille, elle n'est point difficile à gouverner.

Malgré ses quinze ans, Philippe est encore un enfant. Il porte toujours ses longues boucles blondes et son visage est plus fin et plus délicat que celui de sa sœur. On se plaît à me vanter sa beauté de porcelaine et à me dire qu'il me ressemble ; c'est me rendre un bien grand hommage ! Il m'est très attaché et ne songe qu'à me plaire. Il adore à me servir de secrétaire avec une main toute experte et une orthographe parfaite. Il témoigne d'un goût très sûr pour la disposition des bouquets et l'arrangement des pièces du château. C'est à lui que nous devons la disposition de la chambre qui vous est destinée. Vous jugerez de son goût exquis pour les étoffes lorsque vous nous ferez l'amitié d'y séjourner. Connaissant sa fragilité physique et émotionnelle, je l'encourage dans cette voie et n'insiste pas pour le voir monter à cheval ou participer à ces chasses que je désapprouve. Il peut rester de longs moments auprès de moi simplement occupé à fabriquer des boîtes sous verre avec les papillons qu'il a attrapés dans la prairie. Je ne saurais vous décrire la magnificence de ses compositions en particulier de ses couleurs, due à une méthode qui consiste à créer ces arrangements avec les papillons qu'il pique vivants sur le fond de la boîte. Si le résultat ne le satisfait pas entièrement il n'hésite pas à détruire son œuvre en brûlant le papillon avant de le jeter. Je ne peux qu'admirer son perfectionnisme et constater jour après jour que Philippe a une âme d'artiste.

Tous deux m'accompagnent dans mes visites aux gens du village pour y distribuer un peu de pain et quelques écus aux plus démunis. Philippe y met bien quelque réticence lorsqu'il doit poser ses pieds dans les cours de ferme, mais c'est toujours avec grand plaisir que nous terminons nos visites par une halte à la Bucaille, chez les Flichy où nous sommes accueillis avec grande chaleur. Augustin, mon filleul, est un garçon intelligent qui économise ce qu'il gagne pour acheter des livres. Je suis heureuse de le voir se cultiver ainsi. Son bon cœur souffre de la misère du peuple et je ne l'en aime que plus pour la noblesse des sen-

timents. Il est en outre magnifiquement beau, et fort bien fait. Cette friponne d'Anne lui fait des manières et des coquetteries. Philippe le regarde avec des yeux pleins d'admiration et je vois qu'il cherche à lui plaire. Lorsque je les regarde tous les trois comment voulez-vous que je ne pleure pas des larmes de joie en contemplant ce charmant tableau qui me console des heures terribles que je vécus et de la solitude qui m'entoure.

Monsieur de Bionval ne nous fait que rarement l'honneur de sa visite. Et si jour après jour je sens les ans peser sur moi, pour lui cela semble être tout autre chose, il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai à quatre-vingts ans tandis que moi je suis probablement fort sérieuse.

Adieu ma chère bonne. Anne et Philippe vous font toutes sortes de compliments et je vous conjure de vous confirmer toujours dans le dessein de me donner, par votre séjour, la marque de votre amitié.

Je vous embrasse mille fois et retourne à mon jardin.

Votre Louise

* * *

Louise de Bionval
Guiseniers, le 5 février 1793

Ma chère bonne

Dans ma pauvre tête le désespoir et la folie se succèdent, se mêlent et me tuent. Je souffre et je me débats contre mon existence que je maudis. Il n'y a hélas, à bien le prendre, qu'un seul malheur dans la vie qui est celui d'être né. Une fois encore, je vous conjure de détruire cette lettre si tôt que vous l'avez lue.

J'ai vécu hier la pire journée de ma vie et pense ne jamais m'en relever. Voilà le récit de cet événement qui me tue.

J'étais à mon écritoire rédigeant quelques lettres à des amis fort chers lorsque Philippe est entré dans un état proche de la folie. Il criait, sanglotait, se tordait les mains. Il ne pouvait parler, les mots l'étouffaient, je crus qu'il allait mourir sur le champ. J'eus le plus grand mal à le faire allonger sur un lit et tentai de lui

poser quelques compresses de camomille sur le front. Il rejetait mes mains, se tordait en convulsions. J'ai appelé ma chère Barbe et unissant nos forces nous avons réussi à le calmer et à lui faire boire une tisane de coquelicots. Quand il fut un peu apaisé il me fit le récit de ce qui l'avait si fortement commotionné.

Oserai-je ma chère sœur vous relater ce qu'il me rapporta ? Ma plume est rétive à écrire ces mots qui me brisent le cœur et offensent ma pudeur. Il était allé faire une promenade dans les chemins et ses pas l'avaient porté jusqu'à Guitry. Vous savez que là-bas vit Augustin que j'ai installé comme marchand de bois lorsque sa famille s'est détournée de lui. Passant par hasard devant sa maison, Philippe a souhaité lui rendre visite. Il frappa à la porte et, personne ne répondant, il jeta un regard par la croisée. Et c'est là qu'il vit sa sœur, Anne, ma chère fille, et Augustin dans une position qui ne laissait aucun doute sur les relations qu'ils entretiennent. Imagines-tu la double horreur de cette révélation ! Mais mon effroi n'avait d'égal que celui de Philippe qui répétait « je l'aimais, je l'aimais ». Je tentai de le reconforter en lui prodiguant l'assurance que sa sœur, certes avait fauté, mais qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer, mais il me détrompa par des paroles qui me terrassèrent « Non, je l'aimais, LUI ! » s'est-il écrié en détournant son visage. En un instant mes yeux s'ouvrirent et je compris pourquoi mon fils et ma fille refusaient depuis si longtemps tous les partis que nous leur proposions. La cause en était, hélas, j'ai honte de le dire, la même !

Monsieur de Bionval, qui se trouvait au château fut attiré par ces cris et s'enquit de leur cause. Philippe lui rapporta à nouveau son récit, en omettant son penchant impur, ce qui eut pour effet de mettre son père en fureur. Il manda sur le champ son attelage et se précipita vers Guitry d'où il revint avec notre fille en larmes. Il la fit monter dans sa chambre dont il ferma la porte à double tour et intima à chacun l'ordre de ne la voir ni de lui parler.

J'entendais ma fille pleurer derrière la porte, je voyais mon fils se tordre de douleur, je découvrais ses inclinations contre nature et dans mon crâne se tenait le Sabbat.

Personne n'a diné ce soir-là et la nuit ne m'apporta aucun repos. Vers deux heures j'entendis le bruit de la porte et des pas dans la cuisine. Je pensai qu'Anne était peut-être sortie de sa chambre et se trouvait en quête d'un peu de nourriture. Je résolus de la rejoindre mais quand je parvins au vestibule c'est Philippe qui s'y trouvait. Il était méconnaissable. Le visage tordu de colère, les yeux hors de la tête et les mains pleines de sang. Je crus qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours et le pris dans mes bras. L'amour d'une mère a bien des vertus et il se calma. Je lui lavai le visage et les mains, lui donnai des vêtements propres et le reconduisis à sa chambre. Je le veillai jusqu'au matin où il trouva un peu de calme.

Mais le drame que je vécus cette nuit ne s'acheva pas et chaque jour est une peine ajoutée aux précédentes. Dans la matinée Barbe qui était allée au village me rapporta que dans la nuit Augustin avait été assassiné. On l'avait trouvé au petit matin, sa maison fermée à clef et lui, mort d'un coup de fusil, un pieu enfoncé dans la poitrine et la chemise brûlée. Les villageois accusent les brigands de la forêt de Lyons mais un doute affreux m'étreignit : ce sang sur les mains de mon fils Philippe cette nuit, n'était-il pas celui de son frère ? J'osais à peine le regarder et lui, me fuyait. Mais dans la nuit je suis allée le trouver, il pleurait dans sa chambre et là il m'a tout avoué. Dans la nuit il s'était rendu chez Augustin qui avait refusé de lui ouvrir. Alors il était revenu au château avait pris un bâton et la clé de la maison et il était retourné chez Augustin qui cette fois l'attendait avec son fusil. Il y avait eu une dispute et, oh ! ma chère sœur les mots me manquent pour te rapporter l'horreur de ce que fut la mort d'Augustin. En me faisant ainsi son récit Philippe sanglotait en disant « comme les papillons, ma mère, comme les papillons ... je l'ai empalé ! » Ma pauvre bonne comment vous faire partager mon désespoir ? Moi, plus désespérée aujourd'hui qu'hier, comme je l'étais plus hier qu'avant-hier, comme je le serai plus demain qu'aujourd'hui, je pense à quitter ce monde auteur de tant de maux. Si je ne l'ai pas encore fait c'est grâce à ma chère Barbe

qui a tout compris et qui veille sur moi jour et nuit, ne me laissant pas un instant seule dans la crainte de me voir mettre fin à cette vie que je maudis aujourd'hui. Je demande pardon à Dieu qui me punit pour mes fautes passées. Moi seule ai agrandi mon sépulcre, ai creusé ma tombe et celle de mes enfants.

Une seule chose pourrait m'éloigner de ces pensées funestes ce serait votre visite. Je ne puis que vous en supplier.

Votre Louise

Belhoste n'en croit pas ses yeux. Il lit et relit ces lettres. Quelle histoire ! Ainsi la mort d'Augustin n'était-elle liée qu'à un sordide secret de famille ! Et Calvel n'y est pour rien ! Calvel, qu'il poursuit de sa rancune depuis des années, Calvel dont il suggère la culpabilité à petites doses, Calvel qu'il n'a cessé de couvrir de boue, Calvel, aujourd'hui disgracié, est donc innocent de la mort d'Augustin ! Et cette correspondance le disculpe sans la moindre ambiguïté. Quel dommage ! Et que faire ?

Il peut acheter ces lettres et les porter à Cuisinier, son ami le juge de paix. La vérité éclatera alors au grand jour et ces Bionval qu'il déteste depuis l'enfance seront définitivement salis. Ce serait en effet une belle vengeance ! Mais à sa connaissance les Bionval sont tous morts sans laisser de descendance. Personne n'en souffrira. Tout bien réfléchi, cela ne présente pas grand intérêt. D'autant que ces aveux disculperont Calvel qui, lui, est bien vivant. Son innocence prouvée, ne serait-il pas tenté de revenir aux affaires municipales ? Le mieux, pense Belhoste en tirant sur sa pipe, c'est que personne ne connaisse jamais la vérité et que l'honneur de son ennemi reste pour toujours entâché de soupçons.

Lorsque le lendemain matin, Jean Misère se présente à sa porte, sa décision est prise.

— Je te remercie de m'avoir apporté ces lettres, dit-il

en faisant entrer le colporteur dans la cuisine. C'est une bien triste histoire.

— En effet, répond Jean Misère.

— Quelqu'un d'autre que toi les a-t-il lues ? demande Belhoste.

— Non. Je les ai découvertes par hasard hier dans un lot de livres acheté aux Flichy. Ils ne savent pas lire, et vous êtes la première personne à qui j'en ai parlé.

— Alors je vais te les acheter et je vais te dire pourquoi. Mais je veux que cela reste entre nous.

— Bien entendu répond le colporteur.

Belhoste enchaîne :

— Madame de Bionval était une bien brave femme qui ne méritait pas ce qui lui est arrivé. Je ne veux pas qu'à son malheur s'ajoute la honte, même si la famille n'est plus là. Quant à Augustin, il est mort et cela ne le fera pas revenir. Si je t'achète ces lettres, ce sera pour les détruire afin que personne ne sache jamais rien de cette lamentable affaire. Mais en échange je te demande, par respect pour toutes ces victimes, de me donner ta parole que jamais tu ne parleras de ce que tu as lu. Moi-même, je brûlerai cette confession devant toi. Puis-je te faire confiance ?

Jean Misère est surpris par ce qu'il entend et connaissant le personnage il s'étonne de sa déclaration. Dépenser quelques louis pour acheter des lettres et les brûler ensuite au nom du respect dû à une famille qu'il connaissait si peu ? Le colporteur en doute ; mais faire semblant d'y croire ne peut que faciliter la transaction, et une promesse ne coûte rien.

— Je vous donne ma parole. Quand je franchirai votre porte j'oublierai instantanément ce que j'ai lu, répond-il.

Les quatre lettres s'échangent contre quelques pièces et, devant le colporteur silencieux, Belhoste se baisse vers la cheminée, allume quelques brindilles, chiffonne

un première enveloppe qu'il jette dans le feu, puis une deuxième, puis une troisième. Relevant la tête, il tend la main à Jean Misère, l'invitant à sortir.

– Adieu, dit Jean Misère. Paix à leur âme.

– Adieu, répond Belhoste. J'ai ta parole.

Et il s'assied devant l'âtre, bourrant sa pipe en regardant les flammes. Dans sa main, il tient les feuillets manuscrits qu'il replace dans la quatrième enveloppe qui a échappé au feu. Personne d'autre que moi ne pourra jamais apporter la preuve de l'innocence de Calvel, se réjouit-il. Quant à la confession, je la garde. Des écrits, ça peut toujours servir.

XIX

La tue-cochon

Il est à peine sept heures en ce matin d'hiver et le jour n'est pas encore levé sur le Vexin bossu. Les monticules qui ont donné leur nom à cette partie de la Normandie ont blanchi pendant la nuit tout comme les champs, les haies et les chemins. Sur les talus, les herbes folles et les chardons penchent la tête sous le poids du givre qui les recouvre. Les étoiles qui commencent à pâlir sont peu à peu remplacées par les feux s'allumant derrière les fenêtres des maisons. La lune, décroissante et un peu pâlotte, est posée sur un bouquet d'arbres entre deux champs. Autour du village le silence de la grande plaine bosselée n'est troublé que par le crissement du pas des deux femmes qui viennent de passer devant l'église et qui s'engagent dans la rue Corblin. Le chemin est en pente et Denise et sa mère Adélaïde veillent à ne pas glisser dans les creux où l'eau dort sous une mince couche de glace recouverte de poudre blanche. La jeune femme porte Hyppolite, son fils qui sommeille dans ses bras, et la discussion à mi-voix entre les deux femmes trouble à peine le silence qui enveloppe le village.

– Alors, y se décide toujours pas ?

— Qu'est-ce t'en sais, la mère ?

— Ben, t'habites toujours pas chez lui, et tu continues à courir. Je t'ai vue l'autre fois avec le Jean Misère, que tu sortais de chez l'Marinier, toute dépenaillée. Moi j'te l'dis, c'est pas un gars pour toi. Tu sais qu'y peut plus aller à Fontenay. Le père Lecercle, le sabotier, y le cherche partout avec son fusil. Paraît qu'il a engrossé sa fille.

Denise pouffe de rire.

— C'est pas à Fontenay, c'est à Forêt-le-Folie.

— C'est les deux ma fille. À Forêt ET à Fontenay. C'est une calamité, un gars comme ça. Y sème des enfants un peu partout et pis y s'en va. Je te dis de te méfier.

Denise ne répond rien. Les deux femmes marchent un moment en silence, puis la mère enchaîne :

— Moi ça me met en colère quand je te vois te crocher avec lui ! Tu te conduis comme une manante. C'est pas comme ça que tu vas attraper qui tu sais.

— Tu connais rien aux hommes, la mère. J'te dis que c'est bon.

— T'es pas 'core grosse, au moins ?

Denise sourit.

— T'avise pas de nous faire 'core un bâtard ! J'ai assez de bouches à nourrir comme ça !

— Qu'est-ce tu dis, la mère ? Ma petite Nise, pour sûr qu'elle avait pas de père, mais elle t'a pas coûté cher vu qu'elle est morte presque tout de suite, et qu'elle avait bu que mon lait !

Avisant l'enfant que Denise tient dans ses bras, Adélaïde insiste :

— Et çui-là, y vient d'où ? Peut-être même que tu le sais pas ! Ça suffit pas de faire l'aumône au curé pour ses œuvres. C'est pas parce que tu lui as donné une fois quatre francs quand t'étais jeune que tu peux te conduire comme une traînée le restant de ta vie !

— Et alors, je les avais pas volés, les quatre francs ! Je le gagne, notre pain ! Y me paie mes journées, l'Belhoste !

— Tes journées ! À faire quoi, bon diou ? Y ferait mieux de te loger et de t'épouser. À vingt-cinq ans y serait temps que tu te trouves un mari. En tout cas, nous ramène pas un troisième bâtard, ou t'iras l'élever ailleurs que chez nous !

En franchissant la barrière qui ouvre sur la cour du numéro cinq de la rue Corblin, les deux femmes cessent leur conversation. Dans sa soue Séraphin, le cochon familial, dort du sommeil du juste. Réveillé par le bruit des pas il se secoue pour ôter la paille qui s'accroche encore à ses soies et pousse un grognement. Il n'a rien eu à manger depuis plus d'une journée et manifeste son impatience de voir arriver enfin sa boîte, un mélange de pommes de terre et d'épluchures cuites avec l'eau de vaisselle de la veille, mouillées avec un peu de lait baratté.

Adélaïde et Denise entrent dans la cuisine encore plongée dans la pénombre. À la lueur de quelques bougies, on distingue des silhouettes aux ombres mêlées. Celle d'un homme penché vers la cheminée qu'il charge de bois sec et de bûches. Celle d'un autre, la main tendue vers un bol fumant, prenant soin d'éviter les outils qu'un troisième est occupé à affûter. L'ombre d'une jeune femme, les mains posées sur son ventre, légèrement appuyée sur le bord d'une grande table couverte de verres et d'assiettes. Au fond de la pièce, un jeune garçon passe de l'obscurité à la lumière portant des seaux et des bassines dont le métal reflète les flammes du feu qui soudain s'embrase, éclairant les visages.

Les proches, voisins et amis de Nicolas Belhoste sont venus lui prêter main forte. Malgré sa grossesse bien avancée, Julie Prévost sa fille aînée âgée de dix-neuf ans,

n'a pas voulu manquer l'événement, et il est accompagnée d'Anthoine son jeune beau-frère qui participe à la cérémonie pour la première fois. Malgré ses soixante ans passés, Varin le maréchal-ferrand, beau-frère de Nicolas, a répondu présent et il est venu avec Simon son fils, militaire en permission. La veille, Belhoste a failli s'étouffer de colère quand Gallis, son voisin, lui a proposé son aide. Je voudrais pas que ça te fasse mourir vu l'état dans lequel t'étais quand on a signé, lui a-t-il répondu, comptant et recomptant ce que lui coûtait le viager qu'il fit l'erreur de signer voici déjà sept ans. Mais, pour l'heure, tous s'activent à préparer cette journée pas comme les autres pour que le moment venu tout soit prêt : l'eau bouillante, la paille, le seau, la corde, les marmites et les couteaux.

Car aujourd'hui, c'est la Saint-Thomas. Et à la Saint-Thomas, quand la lune descend, on tue le cochon.

Tandis que Belhoste sort des bouteilles de cidre et de vin, Denise installe le petit Hyppolite sur la couche proche de la cheminée. La tête recouverte de plusieurs bonnets superposés, les jambes immobilisées par des linges, l'enfant, tel un paquet ficelé des pieds aux aisselles, ne risque ni de bouger ni d'avoir froid. Tout juste peut-il remuer les bras et tourner la tête vers sa mère, en la suivant des yeux. Il n'a que cinq mois, mais l'énergie avec laquelle il commence à s'agiter annonce que le sein de sa mère serait le bienvenu. Denise pose sa main sur le ventre de l'enfant, le berce un instant et, lorsqu'il a fermé les yeux, lui ajoute une couverture de laine. Puis elle revient vers les hommes qui sont attablés en attendant qu'on leur serve à boire.

— Il fait combien, ton cochon ? demande Varin à son beau-frère.

— Trois cent livres.

— Pas mal !

— Allez, la Denise, sers-nous un peu de gnôle pour nous réchauffer le gosier avant de sortir.

— Et prends-en donc un peu avec nous !

Denise sourit et effleure les hommes en leur servant à boire, ne faisant aucune différence entre les jeunes et les vieux. Un homme est un homme et elle les aime tous. Et particulièrement Simon qui, lui non plus, n'est pas insensible à ses charmes, surtout quand elle le regarde comme aujourd'hui les yeux brillants et la mine aguicheuse.

Belhoste a tourné le dos au groupe. Il s'est installé à califourchon sur une chaise face au feu, concentré sur l'affûtage des couteaux de cuisine. Denise va, vient, passe et repasse devant la cheminée sans lui jeter le moindre regard, mais en faisant virevolter sa jupe autour de lui dans une caresse faussement innocente.

Les hommes se regardent en souriant. Ils ne sont pas dupes des manœuvres de la jeune femme. Tout le monde à Guîtres sait bien que le Belhoste et la Denise se donnent régulièrement du bon temps depuis qu'elle est entrée à son service, voici quelques années, après son veuvage. Le petit Hyppolite est-il le fils du maître ? Les avis sont partagés car Denise n'est pas avare de son corps. Mais chacun devine que la jeune femme aimerait bien que Belhoste régularise une situation qui s'éternise. Et d'ailleurs, chacun aurait à y gagner. Lui, parce qu'à cinquante-sept ans, épouser une jeunette de vingt-quatre ce serait donner à son foyer un regain d'énergie. Elle, parce que se mettre à l'abri d'un homme riche serait une opportunité à ne pas laisser passer.

Hyppolite vient de se réveiller et Denise cesse son manège pour prendre l'enfant dans ses bras. Elle s'assied sur le banc auprès de Simon, tout près, très près, le frôle de son bras rond, ouvre son corsage et, devant les hommes réjouis du spectacle, elle présente lentement

son sein blanc veiné de bleu à l'enfant. Le silence se fait, seulement troublé par le tic tac de la pendule, par le bruit du bois qui craque dans la cheminée, et par celui du bébé qui tête sa mère avec vigueur.

Brusquement, Belhoste repousse sa chaise et lance, d'une voix sèche :

— Allez, les gars, on y va.

Nul besoin de distribuer les tâches ; chacun connaît sa place et son rôle : les hommes à la tuerie et à la découpe, les femmes à la cuisine et aux préparations. Avec le jour qui se lève, la cérémonie rituelle peut commencer.

* * *

La cuisine s'est vidée et Denise n'a pas suivi les hommes et les femmes qui se sont dirigés vers la cour et la porcherie. Elle termine de nourrir son enfant qui s'endort doucement dans ses bras. Elle essuie la dernière goutte de lait sur le petit menton, replace l'enfant bien enveloppé dans la couverture de laine sur le lit de Nicolas, et tire le rideau pour l'isoler. Dans quelques instants elle ira rejoindre la maisonnée et assister à la lutte entre la bête et les hommes. Mais pour l'heure elle reste immobile dans la cuisine. Son regard glisse sur les meubles: le lit clos qui abrite son fils, la table en chêne recouverte des ustensiles rutilants prêts pour la cérémonie, l'armoire fermée à clef, la cheminée dans laquelle brûle une grosse souche bien sèche. Ce confort, cette sécurité, elle les veut pour elle et pour ses enfants. En cela elle est d'accord avec sa mère mais ce sont les méthodes qui diffèrent. Adélaïde la voudrait sérieuse et soumise. Denise aime plaire, séduire, briller, conquérir. Sa mère voudrait qu'elle soit choisie pour ses qualités de sérieux et de bonne ménagère. Elle veut choisir elle-même et jouer avec d'autres atouts. Il y a longtemps qu'elle a appris à connaître les hommes et

elle ne doute pas un instant de sa capacité à conquérir celui qu'elle convoite.

Celui-ci se trouve à l'instant même aux prises avec Séraphin, « l'habillé de soi » comme l'on dit avec respect. L'animal s'est reculé vers le fond de sa soue en voyant entrer Belhoste, non avec la pitance attendue, mais une corde à la main. L'homme s'approche doucement de lui. Tchou... tchou... fait-il en s'avançant à petits pas. La bête le regarde, immobile, prête à s'enfuir dans le coin opposé. Mais d'un geste sûr et rapide Belhoste lui passe la corde autour du cou. Arc-bouté sur le sol, Séraphin lutte de toute son énergie. Simon et Varin unissent leurs forces à celles de Belhoste pour traîner le goret hors de la porcherie, tandis que, terrorisé, il se débat en poussant des cris déchirants. Les hommes jurent : bon diou, l'braoudé ! Malgré leur résistance, ils sont entraînés par la corde : ah-ça, vins-t'en don, sale carne ! Affolé, le porc agite sa grosse tête rose. Les muscles bandés par l'énergie du désespoir, il balance son lourd postérieur de gauche à droite. Ses pattes rayent la terre glacée. Ses ongles tentent de s'y enfoncer et de s'y agripper. Déséquilibrés, les hommes se bousculent. Leurs sabots dérapent sur le lisier. Mais au fur et à mesure que l'animal se démène le nœud coulant se resserre et l'étouffe peu à peu. Sentant ses forces faiblir, il continue pourtant à se défendre et à brailler. Simon réussit enfin à attraper une de ses pattes qu'il attache à un poteau de bois.

À travers la croisée, Denise observe la scène. Malgré son âge Belhoste est encore vigoureux et il ne recule pas devant la bête. Simon, plus jeune, plus vif, plus rapide a réussi à maîtriser l'animal mais c'est bien le maître qui l'immobilise pesant de tout son poids sur la masse de chair et de muscles qui se débat tandis que Varin saisit le museau du goret et y passe une corde. Assourdis par la contrainte et ne pouvant plus sortir par sa gueule

entravée, les cris se répandent dans tout son corps, habitant son ventre, son cœur, ses poumons. Ils explosent à l'intérieur de lui et infiltrent la terreur dans tous ses muscles. Varin réussit enfin à le saisir par les oreilles et Simon immobilise ses deux pattes avant, qu'il attache solidement tandis que Belhoste lie de la même façon ses pattes arrière. Ainsi maîtrisé, le goret est tiré, poussé, et enfin couché sur une échelle posée sur deux souches.

À regrets, Denise quitte la cuisine dans laquelle, un instant, elle s'est sentie chez elle. Dans un moment elle devra reprendre sa place de servante, mais au fond d'elle-même quelque chose se révolte. Ce sera à moi un jour, pense-t-elle avec une sorte de rage volontariste. Puis elle se dirige vers la cour une bassine à la main.

Vigoureusement tenu par la queue et les oreilles, certain de son sort, le pauvre Séraphin ne peut plus que gémir d'effroi, la tête en porte-à-faux dans le vide. Varin lui plante alors en pleine carotide un saigner bien effilé fabriqué dans sa forge. Denise et sa mère placent sous le corps de la bête la bassine qui reçoit le liquide fumant à la forte odeur de fer que toutes deux agitent vigoureusement pour éviter qu'il ne coagule. Au fur et à mesure que le cochon se vide, son œil se révulse, et ses cris s'étouffent pour ne cesser qu'avec son dernier spasme. Satisfaits, les hommes s'arrêtent et regardent le porc se vider de son sang. Puis, les deux femmes se relèvent en essuyant les éclaboussures sur leurs bras.

De cette cérémonie de la Tue-cochon Denise aime tout. La solidarité villageoise qui réunit les familles de Guitry tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, le lutte des hommes avec la bête dans laquelle s'exprime toute la virilité masculine et qui fait monter en elle un désir presque animal, le résultat d'un travail d'une année pendant laquelle elle a engraisé et soigné celui qui est aujourd'hui sacrifié pour que se nourrissent les familles. Lorsque les greniers

sont pleins, que la viande est au saloir, alors on peut dormir tranquille, les enfants ne souffriront pas de la faim pendant toute l'année. Sauf que le grenier et les saloirs de la maison Belhoste ne lui appartiennent pas. Du moins pas encore.

Denise remplit des seaux d'eau bouillante dont elle jette le contenu sur le corps du cochon pendant que les hommes le tournent et le retournent. Avec un morceau d'une vieille lame de faux, Anthoine racle la peau du corps sans vie. Redevenu blanc l'animal qui a définitivement perdu son habit de soie en ressort lisse, propre et fumant. Varin saisit alors ses tenailles et, d'un geste fort, lui arrache les ongles. C'est à Belhoste que revient le soin de lui couper la tête et de l'emporter rapidement dans la cuisine. Puis la carcasse est écartelée, attachée par les pattes arrière aux deux montants de l'échelle que l'on dresse contre le mur. Suspendu, vertical, le ventre offert, elle est prête à être vidée. La main ferme et précise, Varin l'ouvre de haut en bas. Les tripes s'écroutent, fumantes et odorantes. À pleines mains, Denise récupère le cœur, le foie, l'estomac et les intestins, qu'elle plonge dans une bassine pour les nettoyer, les racler et les éplucher.

Il est presque midi lorsque la première partie du travail est terminée. Les femmes ont préparé la « saucisse grosse », conservée dans la cendre depuis la tue-cochon de l'année précédente, et destinée à rappeler le travail effectué l'an passé. Après le déjeuner ce sont elles qui se mettront à la tâche. Les tripes, le sang et la tête seront accommodés en priorité car les abats ne peuvent pas attendre. Boudins, andouilles et andouillettes, saucisson, fromage de tête, langue en gelée, cœur et rognons seront cuisinés et mijotés jusque tard dans la soirée. Peu à peu, l'odeur se répandra dans la cuisine, dans la cour et dans

le village, comme un hommage rendu à l'animal dont les cris quelques heures plus tôt annonçaient la fin.

* * *

Peu à peu la maison Belhoste s'est vidée. Les hommes sont partis les premiers après le repas, suivis par les femmes en fin de journée. Elles ont emporté dans leurs besaces la récompense du travail accompli : saucisses, boudins ou pâtés. Denise est restée la dernière pour remettre en ordre la maison et, malgré la nuit qui tombe et le froid qui lui glace les mains, elle s'affaire dans la cour auprès du puits, récurant les bassines, les seaux et les marmites. Du coin de l'œil, elle a repéré la silhouette de Simon passant et repassant devant la maison. Elle s'approche de la barrière.

— Qu'est-ce tu fais dehors à cette heure ? lui demande-t-elle.

— Je t'attends. Tu vas pas rentrer toute seule chez toi ? Je te raccompagne ?

— Peut-être bien que je vais rester dormir là ?

— Tu sais bien que l'Belhoste y veut pas que t'habites chez lui.

— Et si je rentre avec toi, j'habite où ?

— T'habites avec moi.

— Et mon gamin ?

— Ben, lui aussi !

Denise éclate de rire :

— Et tu crois qu'j'ai envie de vivre avec un homme qu'est toujours à la guerre ?

— Etre femme de militaire, c'est pas si mal ! Viens avec moi.

Le maître est sorti sur le pas de la porte et il interpelle le jeune homme.

— Laisse-la tranquille, elle a du travail. Et toi, rentre

à la cuisine, y a encore à faire. La journée n'est pas finie. Et couvre ta gorge, tu vas attraper la mort !

Sans se presser, Denise ramasse la vaisselle tandis que Nicolas observe le jeune homme qui s'éloigne à pas lents et s'immobilise au coin du muret qui sépare la cour de la rue.

— Qu'est-ce qu'il te voulait le Simon ?

— M'épouser.

— T'épouser ? Rien que ça ! Il voulait te carambouler dans la grange, oui ! Rien de plus.

— Et alors ? Il est jeune, et moi aussi. J'en ai assez de travailler pour toi le jour et de rentrer chez ma mère le soir. D'ailleurs, elle veut plus de moi. Bientôt, je vais être à la rue. Je vais partir avec lui. Ou avec un autre.

— Qu'est-ce que tu me bailles ? T'iras où ? Comment tu gagneras ta vie et celle de ton fils ?

— C'est pas le travail qui manque par ici ! À la Grande Ferme, chez Calvel, y cherchent une cuisinière. Je vais aller me louer là-bas. Le Calvel il est bel homme ! Et il est veuf !

Belhoste sent la colère monter en lui. Voici plus de huit ans que Denise tient son ménage, arrivant tôt le matin et repartant tard le soir. Durant ces années elle a toujours été là, active, courageuse, et disponible quand il lui prenait l'envie de la jeter sur le lit, dans le foin ou dans les prés. Au fil des années elle lui est devenue indispensable. Lorsqu'elle a mis au monde son premier enfant, une petite fille qui n'a vécu que quelques semaines, la jeune femme lui a demandé de venir vivre à la ferme. Nicolas a fait la sourde oreille. À la naissance d'Hyppolite, voici quelques mois, la demande de Denise s'est changée en exigence. Mais Belhoste a continué de refuser en prétextant que le village allait jaser. Alors, la finaude s'est éloignée, se refusant à lui de plus en plus souvent et se rapprochant de Jean-Louis qui, lors de ses permissions,

trop heureux de l'aubaine, se faisait de plus en plus pressant. Belhoste ignore ce qu'il y a vraiment entre eux, mais l'idée que Denise puisse offrir à ce garçon ce qui lui appartient, le rend fou. Et maintenant, elle parle d'aller travailler chez Calvel et de fricoter avec lui ! Il la saisit brutalement par le bras.

– Je te l'interdis !

– Ah oui ? Et de quel droit ?

– Du droit que c'est moi, le maître ! Et que tu m'obéis.

– C'est rien que la jalousie qui te galope. Laisse-moi passer, je m'en vais. Et je reviendrai plus.

Tandis que Denise tente de se dégager, Belhoste glisse une main sous ses jupes et remonte jusqu'à ses cuisses. Elle se débat, le griffe, donne des coups de genoux et soudain, d'une main forte et rapide, elle le gifle. Stupéfait, il relâche sa pression. La jeune femme se libère et franchit la porte de la cuisine. Dehors, la silhouette de Simon sort de l'ombre.

Mais la maître la poursuit, la rattrape près du puits, la saisit par les épaules.

– Donne-moi une bonne raison pour t'installer ici.

– Je suis enceinte. De ton troisième enfant.

Belhoste reste un instant sans voix. Son amour-propre lui interdit de céder. Mais il est le patron, et à ce titre il peut donner des ordres :

– Va chercher tes affaires chez ta mère. Et dépêche-toi.

XIX

Retour à Guiseniers

Dans la petite calèche qui trotte allègrement en cet après-midi de février, l'homme et la femme devisent paisiblement en admirant le paysage d'hiver. Partout ce n'est que blancheur. Pourtant le soleil pâle appelle déjà la végétation à se préparer au printemps sous la couche neigeuse qui protège la terre de la petite bise glacée.

– Mais où allons-nous ? demande la femme toute emmitouflée dans plusieurs épaisseurs de châles et de couvertures en laine.

– C'est une surprise ma mère, ne m'en demandez pas plus. Pour le moment profitez simplement du plaisir de cette promenade.

– Mais nous nous dirigeons vers Guiseniers.

Le jeune homme sourit sans répondre

– Raoul, tu sais que je ne veux pas retourner là-bas. Le château ne nous appartient plus et il a été si mal entretenu depuis quarante ans qu'il est maintenant presque en ruines. Je ne veux pas voir cela.

Sentant que l'inquiétude de sa mère la prive du plaisir de ce moment, le jeune homme tente de la rassurer.

– N'ayez aucune inquiétude ma mère, je vous épar-

gnerai ce spectacle. J'ai quelque chose de beaucoup plus beau à vous montrer.

Anne de Nanteuil née de Bionval soupire et laisse aller son regard triste sur cette campagne endormie qui la vit naître, où elle vécut de si belles années, mais qui fut aussi le théâtre des tragédies qui brisèrent sa famille et sa vie.

*

Lorsque ses parents furent arrêtés en tentant de fuir à l'étranger, Anne, seule survivante de la famille de Bionval, trouva refuge auprès du père Hallé le chanoine d'Écouis qui mit en place un plan très efficace pour lui éviter le même sort. Il organisa son repli chez Madame de Nanteuil qui vivait à Paris avec son fils Raoul, sous le nom de Madame Blavier. Celle-ci la présenta aux voisins et amis comme la fiancée de son fils et prépara rapidement le mariage. Madame de Nanteuil avait été une grande amie de la mère d'Anne, et toutes deux avaient souvent imaginé que leurs deux enfants pourraient unir leurs vies et leurs patrimoines. Tout cela se fit donc très rapidement avec l'accord des deux jeunes gens. Madame de Nanteuil avait accueilli de bonne grâce la jeune fille et lorsqu'elle apprit que le père, la mère, la tante et le frère d'Anne avaient été guillotins, elle se comporta avec elle comme elle l'aurait fait avec sa propre fille. Et elle ne cacha pas son plaisir en apprenant, quelques semaines après le mariage, qu'Anne allait bientôt lui donner un petit-enfant.

Malheureusement six mois plus tard, Raoul de Nanteuil, qui fréquentait les milieux contre révolutionnaires, fut arrêté avec le père Hallé aux idées et aux actes trop ouvertement royalistes. Le jugement fut des plus sommaires et le 13 juillet 1794 tous deux furent guillotins place de la Révolution sous les huées des Parisiens rendus fous par le sang qui y coulait chaque jour.

Personne ne s'étonna que, dans l'émotion du deuil,

Anne accoucha prématurément d'un garçon vigoureux et plein de santé. On s'en félicita au contraire, presque consolés de la mort du père par ce fils qui perpétuerait le nom des de Nanteuil, même si à sa naissance il fut déclaré sous le nom d'emprunt qu'avait choisi sa famille. C'est ainsi que Raoul IV de Nanteuil, né Blavier, entra dans le monde. Pour Anne, cet enfant fut une bénédiction. Elle l'aima d'un amour total. Il était sa vie. Il la consolait de tous ses malheurs. Lorsqu'elle le regardait dormir, jouer, rire ou pleurer, elle retrouvait les traits de celui dont l'amour lui avait été interdit. Il lui plaisait aussi de voir combien cet enfant ressemblait à son frère Philippe et à sa grand-mère. À travers lui c'était tous ceux qu'elle avait chéris qui revivaient sous ses yeux.

Lorsque son beau-père rentra de l'étranger, et qu'il emmena sa famille dans son château normand, Anne refusa obstinément de se rendre à Guiseniers et même d'évoquer le souvenir de la demeure de son enfance. Mais lorsque son fils Raoul devint majeur il insista pour en savoir plus sur les conditions dans lesquelles la famille de sa mère avait perdu ses biens. Il interrogea son grand-père qui l'orienta vers le notaire. C'est de lui qu'il apprit qu'un certain Calvel, procureur d'un village voisin, avait acquis le château et les terres de Bionval dans des conditions fort avantageuses. Il avait promis de rendre les biens au retour de la famille, dit Raoul au notaire. Une promesse est une promesse, pouvez-vous le lui rappeler ?

Sensible aux arguments du jeune homme, et conscient d'avoir moralement cautionné l'arrangement, le vieux notaire demanda à rencontrer Calvel. Appuyant sur la corde sensible de la notoriété et de l'honorabilité, insistant sur la nécessité pour l'homme public de restaurer sa réputation auprès de la population locale, il arracha

à l'ancien procureur la réponse qu'il attendait : Je n'ai qu'une parole. Je vais rendre le château et les terres, comme je m'y étais engagé.

C'est ainsi que Raoul IV de Nanteuil, sans en parler à sa mère, redevint propriétaire du domaine de Bionval.

Lorsqu'il se rendit pour la première fois au château, le spectacle était désolant ! Calvel n'avait entretenu que les terres, et la bâtisse autrefois si belle tombait en ruines. La chapelle n'existait plus, les tourelles s'étaient écroulées, les murs étaient mangés par le lierre qui s'était infiltré dans la toiture, laquelle était percée de part en part. À l'intérieur le spectacle était tout aussi affligeant. Les parquets étaient pourris, les lambris arrachés, ainsi que les tentures. Aux fenêtres quelques lambeaux de soie pendaient lamentablement, et les portraits de famille étaient piqués et gonflés d'humidité.

Mais Raoul n'était pas homme à se laisser abattre. Il prit les choses en mains et, sans rien en dire à sa mère, il entreprit les travaux destinés à remettre le château dans son état d'origine. Les tourelles et la chapelle furent reconstruites, la toiture réparée, les planchers et les lambris remis en état, les tableaux restaurés. Cela lui prit huit années. Mais aujourd'hui, en cette belle journée d'hiver, il emmène sa mère retrouver le château de son enfance, se réjouissant à l'avance de sa joie.

Dans la région la surprise avait été grande d'apprendre que Calvel avait rendu les biens de la famille de Bionval au fils de la survivante. Il avait fallu plusieurs mois pour que chacun soit convaincu qu'en effet l'ancien maire de Guitry avait tenu parole contrairement à beaucoup d'autres ayant fait fortune sur le dos d'aristocrates trop naïfs. La mauvaise réputation qu'il traînait derrière lui depuis cette acquisition et la malheureuse affaire Flichy

s'était effacée et avait été remplacée par une admiration respectueuse de l'intégrité de cet homme que tout le monde, en son temps, avait critiqué.

Nicolas Belhoste avait appris la résurrection d'Anne de Bionval et la réhabilitation de Calvel avec le désagrément que l'on imagine. Mécontentement qui se mua en rage sourde devant les compliments qui étaient faits de son ennemi juré devenu héros de la moralité et de la loyauté ; et la rancune qu'il éprouvait pour la famille de Bionval se réveilla à cette annonce.

Lorsqu'il avait été pressenti pour les travaux de réhabilitation du château, Nicolas avait refusé l'offre qui lui en était faite, arguant que d'autres chantiers, certes moins rémunérateurs mais tout aussi urgents, l'attendaient à Guitry. Il préférait, disait-il, donner la préférence à ses voisins et amis plutôt qu'aux nobliaux du village voisin. Il n'y a pas que l'argent dans la vie, répondit-il à ceux qui s'étonnaient de le voir refuser un si gros chantier. Quoi qu'il m'en coûte, je donnerai toujours la préférence à mon village. Mais en son for intérieur il fomentait déjà son ultime vengeance.

La calèche s'est arrêtée un moment devant les deux grands chênes marquant l'entrée du domaine de Bionval.

— Fermez les yeux, ma mère, dit Raoul.

Anne s'exécute en espérant pouvoir cacher les larmes qui lui montent aux yeux. Elle vient de réaliser que quarante ans plus tôt, jour pour jour, elle avait perdu Augustin l'amour de sa vie et elle s'interroge : Est-ce un pur hasard, ou Raoul a-t-il choisi cette date à dessein ? Mais comment pourrait-il savoir ? Non, pense-elle, c'est impossible, Raoul n'a jamais rien su de cette histoire. La mort d'un enfant de fermiers n'était qu'un incident mineur pour la famille de Nanteuil. Mais à l'idée de reve-

nir justement ce jour-là dans ce lieu peuplé de fantômes, en pensant à la déception qui serait celle de son fils s'il la voyait pleurer, elle retient ses larmes sous ses paupières closes. Ainsi aveuglée, elle se laisse conduire au rythme de la calèche, son corps reconnaissant chaque creux, chaque bosse, chaque secousse, chaque nid de poule de cette grande allée qu'elle emprunta si souvent dans les années heureuses de sa vie. Enfin la calèche s'arrête.

— Vous pouvez ouvrir les yeux. Voici votre propriété qui vous appartient à nouveau, s'écrie Raoul un large sourire dans la voix.

Résignée à découvrir la ruine, Anne ouvre les yeux. Mais le spectacle qui s'offre à elle n'est pas celui qu'elle redoutait. Stupéfaite, émerveillée, elle découvre le château tel qu'il était resté dans son souvenir. Les tourelles se dressent à nouveau de part et d'autre du bâtiment principal, la chapelle s'appuie sur le mur Sud. Les portes et les fenêtres sont neuves, et le perron leur tend les bras. L'ensemble est recouvert de neige et la bâtisse transformée en un château de conte de fées.

— Voici le château de la Belle au Bois dormant. Et la princesse est revenue, commente Raoul, la voix un peu étranglée dans l'attente de la réaction de sa mère.

Anne fond en larmes.

— Pourquoi pleurez-vous, ma mère, n'êtes-vous pas heureuse de retrouver votre bien ?

— C'est de joie que je pleure, comment as-tu réussi une chose pareille ?

— Nous en parlerons plus tard, répond le jeune homme en lui tendant la main pour l'aider à descendre de la calèche. Pour l'instant allons visiter l'intérieur de votre maison.

Très émue, Anne doit s'appuyer au bras de son fils pour franchir sans glisser les quelques mètres qui la séparent de la porte d'entrée. Tous deux gravissent les marches

du perron et pénètrent respectueusement dans le grand hall qui a retrouvé son faste avec son escalier de pierre à double volée. Dans le salon de droite, les tables, les bergères, les fauteuils ont été refaits à neuf. Le clavecin sur lequel Anne apprit la musique a repris sa place dans un angle du salon. Aux murs, les ancêtres de la famille n'attendent plus que les occupants pour veiller à nouveau sur eux, et dans la cheminée flambe un grand feu qui réchauffe la pièce en lançant des craquements de plaisir. Je dois m'asseoir, murmure Anne en prenant place dans une petite méridienne près de la fenêtre et face aux portraits. Raoul reste debout auprès d'elle.

En face d'eux sur le mur, madame de Bionval mère, dans son cadre doré, semble poser sur sa fille et son petit-fils un regard bienveillant. Anne reste sans voix assimilant peu à peu cette situation nouvelle que même dans ses rêves les plus fous elle n'aurait pu imaginer. C'est Raoul qui brise le silence en avisant le portrait de sa grand-mère.

— Parle-moi d'elle. Je sais si peu de choses sur cette partie de ma famille. Tu n'en as jamais rien dit.

Anne, qui s'était toujours efforcée de garder le silence sur la période de sa vie ayant précédé son mariage, pense qu'aujourd'hui elle doit bien à son fils quelques détails sur ceux dont il a reconstruit le patrimoine.

— Ta grand-mère, c'était une sainte femme. Elle s'est installée ici lorsqu'elle s'est mariée, et je crois savoir que les premières années de sa vie conjugale ont été difficiles. Elle ne connaissait personne dans la région et mon père s'absentait beaucoup. Elle m'a raconté que parfois il ne venait qu'une fois par an la visiter. Mais elle fut une épouse fidèle qui réussit à se faire des amies, en particulier la mère de ton père.

— Et le jeune homme, dans le cadre d'à côté ? C'est bien votre frère, mon oncle Philippe ?

– Oh, mon cher frère ! C'était un garçon délicieux, mais à la santé fragile. Un artiste. Doux, affectueux, il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Mais avec un sourire attendri, elle rectifie :

– Sauf aux papillons ! Il en avait une collection magnifique. L'as-tu retrouvée ?

– Oui, je l'ai faite restaurer et l'ai replacée dans sa chambre.

– Tu as refait les chambres aussi ?

– Mais oui. Celle de grand-mère, celle de Philippe. Et la vôtre bien sûr, puisque ce soir nous dormons ici. Moi je passerai la nuit dans la chambre de mon oncle.

– J'ai du mal à croire que tout cela soit réel. Comment pourrai-je jamais te remercier ?

– Simplement en étant heureuse dans cette maison qui redevient la vôtre.

Puis, changeant de conversation :

– Mais peut-être souhaitez-vous vous restaurer ? J'ai fait venir du pain, du beurre, des fruits et quelques terrines de la ferme. Tout cela est dans la cuisine .

– Volontiers, répond Anne en se levant.

Dans la grande cuisine le poêle et le fourneau ont été allumés et la pièce les accueille de sa chaleur douce. L'ombre des flammes se reflète dans les séries de marmites en cuivre suspendues aux poutres. La pièce est dans la pénombre mais Anne sent l'odeur des meringues qui cuisent dans le four, elle entend un bruit de marmites, et elle distingue une petite silhouette auprès de la cuisinière à charbon. Raoul craque une allumette et enflamme les bougies d'un chandelier d'argent qui soudain éclaire la pièce. La petite silhouette grise s'avance les bras tendus. Anne sent les larmes l'envahir en reconnaissant la vieille Barbe, sa nourrice, la femme de chambre de sa mère ! Toutes deux le visage enfoui dans le cou et les bras l'une

de l'autre sanglotent de joie et de chagrin. Raoul laisse passer le moment d'émotion puis les interrompt

– Allez on ne pleure plus ! À table !

Le repas a alterné la dégustation des plats préférés d'Anne avec quelques souvenirs, quelques larmes, quelques sourires, quelques promesses de ne plus jamais se quitter. Anne est assise sur le banc qui accueillait les domestiques et elle écoute la grande horloge qui a repris son tic-tac apaisant. Dans un accès de confiance, elle s'adresse à son fils et à Barbe qui la mange des yeux.

– Comme je l'aimais cette cuisine. Il y avait toujours des douceurs qui nous attendaient quand nous y passions. Mais il y a ici un souvenir qui me poursuit. Une mauvaise action que je ne me suis jamais pardonnée.

– Vous connaissant, ma mère, ce ne devait pas être bien grave.

– Au contraire, je pense que cela a pu avoir des conséquences que je ne mesure peut-être pas. Du moins que je n'ai pas mesurées à l'époque.

– Et de quoi s'agit-il ? enchaîne son fils.

– Je devais avoir une dizaine d'années et ma mère avait invité quelques amies et leurs enfants. Nous jouions près du bassin et un petit paysan est arrivé. Nous l'avons pris avec nous pour une partie de colin-maillard et il est tombé dans le bassin.

– Vous l'aviez poussé ?

– Non, il est tombé tout seul, mais ce n'est pas ça le plus grave. Il était couvert de boue et ma mère a demandé à Barbe de lui donner des vêtements propres. Tu t'en souviens Barbe ?

– Oui, mais ce n'était pas votre faute.

– Attendez un peu. Il est venu se changer dans cette cuisine. Quant il a été déshabillé, et que toi, Barbe tu as

eu le dos tourné, nous nous sommes collés à cette fenêtre que tu vois là. Nous l'avons regardé en lui faisant des grimaces et en nous moquant de lui. Le pauvre, il était tout honteux, tout nu comme ça devant nous. ! Je ne me le suis jamais pardonné.

— Et vous connaissez son nom ? demande Raoul.

— Oui, il s'appelait Nicolas Belhoste. Lorsque nous avons quitté Guiseniers il était devenu le maire de Guitry. Je me sens une dette envers lui. Si je le pouvais, aujourd'hui, j'aimerais m'en excuser.

Raoul sourit. Il reconnaît bien sa mère et ses scrupules parfois excessifs.

— Oubliez cela, ma mère. Parfois il vaut mieux laisser dormir le passé là où il est. C'est-à-dire derrière nous.

— Oui, peut-être, murmure Anne

— Avant qu'il ne fasse nuit je vais aller jusqu'à la ferme des Flichy pour voir Mathieu. Je dois envisager avec lui la reprise en mains du fermage et préparer les prochaines récoltes, puisque maintenant elles vous appartiennent de nouveau. Voulez-vous m'accompagner ?

Non, Anne ne souhaite pas se rendre à la ferme. Elle est fatiguée. Elle grignotera quelques fruits, puis ne tardera pas à aller se coucher. Barbe veillera sur elle et ils se retrouveront le lendemain matin.

Raoul lui prend la main qu'il baise tendrement.

— À demain, ma chère mère. Passez une bonne nuit.

* * *

C'est chez son ami Marinier que Belhoste apprend qu'Anne de Bionval, devenue Madame de Nanteuil, est aujourd'hui de passage au château avec son fils. Ainsi, cette femme avait échappé à la guillotine ! Cette gamine qui l'entraîna, voici bien longtemps, dans cette fâcheuse partie de colin-maillard est encore de ce monde. L'heure de la vengeance est venue. Je n'ai pas de temps à perdre,

pense-t-il, par ce froid ils ne vont pas rester bien longtemps. J'irai dès ce soir. Le temps de passer chez lui prendre une veste, un chapeau et le petit cadeau qu'il réserve à la mère et à son fils, et il est déjà sur la route. Il n'est pas loin de cinq heures et il fera bientôt nuit. La neige qui a recommencé à tomber assourdit le bruit de ses sabots et la campagne est silencieuse. Les paysans sont déjà rentrés chez eux, les bêtes sont au chaud dans les étables et les poulaillers, et sur la route il n'y a pas âme qui vive. Belhoste a déjà franchi près d'un lieu quand il lui semble entendre la neige crisser sous des pas légers derrière lui. Il se retourne et découvre la petite silhouette de sa dernière fille qui se détache sur la neige.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, Célestine ? Tu vas attraper la mort. Il fait un froid de gueux ! Ta mère sait que tu es là ?

La fillette baisse la tête

— Et si je ne t'avais pas vue, tu serais restée toute la nuit sur le chemin et le loup t'aurait mangée.

— Je savais bien que tu me verrais, réponde Célestine avec confiance. Mon petit père, emmène-moi avec toi. Parce que c'est tellement joli le soir avec la neige.

— Rentre immédiatement, lui dit-il.

Mais en regardant la route toute noire qui mène jusqu'à Guitry il renonce à renvoyer la petite seule sur ce chemin rempli de congères.

— Bon viens avec moi. Mais tâche d'être sage.

— Oui papa, répond la petite en glissant sa main dans celle de son père.

Au moment de s'engager dans la grande allée bordée de chênes, il aperçoit au loin les silhouettes d'un homme et de son cheval qui se dirigent vers Guitry. Quelle guigne, pense-t-il. Jean Misère ! Avant que l'homme ne le croise et ne le reconnaisse, il se glisse derrière un arbre en plaquant sa fille contre lui.

- On joue à cache-cache, papa ?
— Tais-toi, répond le père. On continue.

* * *

Il a du mal à reconnaître sous la neige, la propriété qu'il connut enfant écrasée par le soleil d'été mais la boule qui se forme au creux de son estomac lui confirme qu'il se trouve bien sur ces lieux honnis. La bâtisse n'est pas éclairée. Pas de calèche à l'horizon. La mère et son fils seraient-ils déjà repartis ? Mais il aperçoit une lueur à la porte de la cuisine. Il s'y dirige et frappe au carreau.

Lorsque la porte s'ouvre il ne reconnaît pas la fillette dont il gardait le souvenir, mais il retrouve la silhouette ronde, les cheveux blonds et le sourire avenant de Madame de Bionval qui les accueillit, lui et son père, voici plus de cinquante ans. Comme la fille ressemble à la mère, pense-t-il, et sa gêne n'en devient que plus désagréable.

— Bonsoir madame, et pardonnez-moi de vous déranger à cette heure, dit-il en ôtant son chapeau et en s'inclinant légèrement, mais je craignais que vous ne repartiez demain.

- Je vous en prie, monsieur, mais qui êtes-vous ?
— Je suis Nicolas Belhoste. De Guitry.

Comme c'est étrange cette coïncidence, pense Anne. M'est-il envoyé pour que je paie ma dette ce soir ?

— Entrez, je vous en prie, venez vous réchauffer, il fait bon à l'intérieur. Et dites-moi ce qui vous a conduit jusqu'ici par ce temps.

Avant de pénétrer dans la cuisine Belhoste et sa fille tapent leurs pieds contre les marches pour ôter les galoches de neige collées à leurs sabots. Belhoste balaie la pièce du regard. Rien n'a changé depuis toutes ces années. La cheminée, la table, la fenêtre. Tout y est, et soudain il a dix ans. Il se tient debout, se place derrière la table. Face à lui, derrière les croisées, les rafales de neige font

apparaître des ombres menaçantes.. Il tient son chapeau sur son ventre en roulant nerveusement les bords.

— Je vous en prie, monsieur Belhoste, ne restez pas debout.

Et avisant la petite Célestine :

— Est-ce votre fille ?

Belhoste grogne quelque chose qui ressemble à : oui, ma petite dernière.

— Et comment t'appelles-tu ? demande Anne de Bionval en s'adressant à la fillette

— Célestine, madame, répond l'enfant

— Et quel âge as-tu ?

Célestine ouvre quatre doigts.

— Quatre ans ! Et bien tu es courageuse d'être venue jusque-là avec ton père. Tiens, assieds-toi.

La fillette prend place au bout du banc tout près du gros poêle qui dégage une bonne chaleur et regarde de tous ses yeux la grande pièce illuminée par les casseroles et les ustensiles en cuivre accrochés à une poutre au-dessus de la table. Ses yeux se portent sur la fenêtre et sur les flocons de neige qui, poussés par le vent, se collent aux carreaux comme des petits yeux curieux. S'adressant à Belhoste, Anne de Bionval propose :

— Voulez-vous une petite collation pour réchauffer, votre fille et vous ? Je peux demander à Barbe de lui faire chauffer un bol de chocolat.

Belhoste, la gorge serrée, fait de la tête un geste de dénégation.

— Je ne vais pas rester longtemps, je voudrais être rentré avant la nuit. J'ai quelque chose d'important à vous dire, mais ce sera vite fait.

C'est le moment, pense Anne. Je ne sais qui m'a envoyé cet homme justement ce soir, mais ce n'est pas par hasard.

— Moi aussi monsieur Belhoste, j'ai quelque chose à vous dire..... C'est un peu gênant, mais c'étaitil y a

bien longtempsvous étiez.... Mais Anne s'interrompt. Lui revient la phrase de son fils : il faut laisser le passé là où il est, derrière nous. Peut-être a-t-il raison. Si cet homme a oublié, pourquoi lui rappeler cette scène lamentable et la lui faire revivre ? Alors Anne bredouille ... Il y a bien longtemps... vous étiez ...

Le sang de Belhoste se glace, sa respiration se bloque dans l'attente de la suite. Si elle me reparle de la partie de Colin-Maillard, je l'étrangle.

– Vous étiez....

Elle cherche ses mots.... et termine sa phrase d'un trait rapide

– Vous étiez le maire de Guitry et vous avez été un très bon maire.

Belhoste reprend son souffle.

– Je vous remercie madame, mais je ne suis pas ici pour parler des affaires municipales. Je suis venu pour un devoir que ma conscience me pousse à accomplir.

Va-t-il me parler d'Augustin ? s'interroge Anne dont l'estomac, à elle aussi, commence à se nouer.

Belhoste se lance :

– Il y a quelques années j'ai fait l'acquisition d'un livre ayant appartenu à votre tante. Dans cet ouvrage se trouvait une enveloppe qui lui était adressée. Au dos était écrite l'adresse de votre mère. Nous vous pensions tous morts, mais par respect pour elles j'ai conservé ce document. Aujourd'hui, je viens vous le remettre. Il vous appartient, dit-il en sortant l'enveloppe remplie de feuillets et en la posant sur la table.

Célestine commence à avoir les yeux qui piquent : c'est le marchand de sable qui passe, pense-t-elle en posant sa tête sur la table à côté de l'enveloppe dont Anne se saisit, très émue.

– Comme je vous en suis reconnaissante, monsieur Belhoste. Nous avons perdu tant de souvenirs familiaux.

Ces lettres entre ma mère et ma tante me permettront d'imaginer qu'elles ne sont pas si loin, et qu'elles continuent à s'écrire. Merci, merci beaucoup.

– Je suis heureux de pouvoir contribuer à votre joie, aujourd'hui que vous avez retrouvé vos biens et votre rang. Maintenant, permettez-moi de prendre congé.

Anne s'installe alors auprès de la cuisinière. Elle prend l'enveloppe, la tourne, la retourne, le cœur battant en reconnaissant l'écriture de sa mère. Elle en cherche l'odeur pour y retrouver quelques effluves de son parfum, puis elle la porte à ses lèvres et y dépose un tendre baiser avant de la poser sur sa joue et de s'y appuyer un instant. Pour l'instant elle se contente de l'enveloppe. L'ouvrira-t-elle ? En sortira-t-elle les feuillets ? Les lira-t-elle ? C'est une correspondance privée, pense-t-elle, ai-je le droit de lire ce que les deux sœurs s'écrivaient. Elles étaient très proches, peut-être y-a-t-il à l'intérieur des confidences qui ne me regardent pas. Ne vais-je pas violer l'intimité de ces deux femmes qui ne se cachaient rien ?

Elle repose l'enveloppe. Puis la reprend. « Il ne peut rien y avoir de secret dans cette correspondance. Ma mère avait une vie si simple, si limpide, si claire, elle fut une si bonne mère, une si bonne épouse. Non, je ne violerai aucun secret, et cela me fera tant de bien de les faire revivre toutes les deux un instant.

Elle ouvre l'enveloppe et en sort la correspondance.

C'est le lendemain matin que l'on trouva le corps d'Anne de Bionval pendu à une poutre de la cuisine. On se souvint que depuis son retour dans la région elle avait refusé de revenir dans la maison familiale, et l'on supposa qu'elle avait succombé à une crise de mélancolie

en y retrouvant les fantômes de son passé. Quand au petit paquet de cendres qui gisait à ses pieds, personne ne sut jamais d'où il venait.

Lorsqu'il apprit le suicide d'Anne de Bionval, Belhoste s'appliqua à refouler en lui l'expression de toute émotion. Ni plaisir, ni fierté, ni compassion, ni remords. Simple-ment se répétait-il en boucle ce qu'il aurait pu répondre si quelqu'un (mais qui ?) avait pu le tenir responsable de cette mort : je n'ai fait que mon devoir en remettant à la famille ce qui lui appartenait. Je n'ai pas enfreint la loi. Cette pauvre femme s'est punie elle-même de sa faute et de celle de ses parents. Qu'y puis-je ?

XX

Apprendre à lire

Quelques mois après que Denise se soit installée dans la maison Belhoste elle mit au monde un second garçon, Philibert, assurant son patron qu'il en était bien le père. Belhoste ne fit aucun commentaire et garda auprès de lui la mère et ses deux enfants. Il devait reconnaître que la jeune femme s'occupait très bien de sa maison et le secondait efficacement auprès des bêtes et dans les champs ; sans compter qu'elle était toujours disponible quand il lui prenait l'envie de la bousculer dans le foin.

Mais peu à peu se posa la question de leur vie commune. Denise commença à demander que la situation soit régularisée : je ne suis pas une domestique. Je suis la mère de tes enfants. Tu dois m'épouser, disait-elle de plus en plus souvent.

Belhoste n'en avait aucune envie. Elle n'était qu'une simple servante, ne possédait pas de biens, et si elle avait obtenu une première victoire en lui arrachant le droit de venir habiter chez lui, il n'était pas prêt à aller plus loin. Pourtant son entourage le pressait de régulariser la situation : tu vas ruiner ta réputation en vivant avec une femme hors des liens du mariage, lui disait son frère

Paul. Il répondait : elle a vingt-sept ans, j'en ai soixante. Je ne veux pas gâcher sa vie. Louis, son autre frère, renchérissait : on dit de toi que tu ne la payes pas et que tu te conduis comme ceux que tu as autrefois combattus. Je nourris ses enfants sur mes deniers, se défendait Belhoste, beaucoup n'en feraient pas autant ! Du village, lui parvenaient aussi quelques échos qu'il qualifiait de malveillants : l'Belhoste, il a le droit d'cuissage sur sa servante. On croyait que ça existait plus. Mais il ne se laissait pas démonter : avec moi elle est en sécurité, répondait-il. Seule, sa sœur aînée prenait son parti, ayant espéré un remariage plus avantageux : tu te souviens de ce que disait notre mère : sans argent, il n'y a que manants ; cette femme n'a pas de biens et une réputation douteuse, tu mérites mieux que cela.

Toutefois, devant la pression conjuguée de ses frères, de l'entourage, et de Denise elle-même, il finit par épouser la jeune femme en reconnaissant officiellement comme siens les deux enfants de Denise, Hyppolite et Philibert.

Mais Nicolas avait cédé. Il s'était laissé forcer la main et cela lui était insupportable. On n'impose rien à Nicolas Belhoste ! Il en conçut une colère sourde qui se transforma en rancune à l'égard de sa femme et des deux garçons. Dès le lendemain du mariage il ne leur adressa plus la parole. Denise s'en étonna et tenta de renouer le dialogue, mais ses efforts furent vains. Elle dû s'habituer au silence hostile de son mari et se contenter de quelques étreintes muettes et rapides le soir après sa journée de travail.

Pourtant, malgré le peu d'attentions que lui prête son mari, Denise est heureuse. Elle tient la maison, s'occupe des enfants, travaille aux champs. Elle sort peu de chez elle, ne fréquente plus le cabaret Marinier, s'éloigne

lorsqu'elle aperçoit Jean Misère, et ne traverse la place que pour se rendre à l'église y accomplir ses devoirs de chrétienne. Trois ans plutôt elle eut la joie de mettre au monde une fille, Célestine, et à la naissance de la petite elle reprit espoir. Son mari semblait avoir du plaisir à voir l'enfant et à jouer avec elle. Lorsque le soir à la veillée il prenait la fillette sur ses genoux devant la cheminée, et que les deux garçons, Philibert et Hyppolite, se rapprochaient du père, elle pensait que la carapace d'orgueil et d'amour-propre de son mari s'effritait légèrement. Et elle essayait de garder l'espoir qu'un jour, peut-être, il aimerait ses fils.

Ses fils ! Mais sont-ils vraiment ses fils ? C'est l'interrogation qui ne cesse de tarauder Belhoste depuis le jour de son mariage. Certes il leur a donné son nom mais cela est-il suffisant pour faire de lui un père ? Malheureusement, il doit bien admettre qu'il ne ressent rien pour ces deux garçons qui, malgré la vie commune, restent pour lui des étrangers. Il ne se retrouve pas dans Philibert, cet enfant qui ressemble tant à sa mère, vif, joyeux, léger, un peu indiscipliné, qui aime courir les champs. Pas plus qu'en Hyppolite, l'aîné, discret, secret, rêveur, toujours le nez dans un livre. Au premier il réserve sans cesse des reproches. Au second il ne donne que son indifférence.

* * *

Une fois par semaine, Denise se rend au marché d'Écouis. Le village, qui avait beaucoup souffert pendant la Révolution, a été repris en mains par la nouvelle administration. Le Cloître a été restauré, les puits assainis, les chemins, rues et trottoirs réparés, et le marché du mercredi attire les paysans de la région et la population locale qui vient y vendre et acheter sa production. De nouvelles échoppes se sont ouvertes dans la rue principale, en par-

ticulier celle d'un libraire à l'enseigne de « Jean Misère ». En effet, depuis que le colporteur s'est spécialisé dans l'achat et la revente de beaux livres il a vu son chargement s'alourdir de jour en jour il a loué un local dans lequel il tient boutique chaque mercredi, jour de marché, tout en continuant, les autres jours de la semaine, à assurer sa tournée dans les villages de la région. S'il ne croise jamais Denise à Guîtres il l'aperçoit parfois à Écouis pendant le marché. Il a souvent été tenté de l'interpeller, mais il la sait mariée et il respecte la distance qu'elle semble vouloir mettre entre eux. Ça ne durera pas, pense-t-il souvent. Je la connais, elle ne se satisfera pas longtemps d'un vieillard dans son lit. Jean Misère ne se trompe pas. À trente-deux ans Denise commence à se fatiguer de cette vie terne. Elle voit apparaître quelques cheveux blancs, sa taille s'épaissir et sa vie lui paraît bien morne et fort ennuyeuse. À chacun de ses passages à Écouis elle est de plus en plus tentée de franchir le seuil de la librairie.

C'est son mari qui lui tendit la perche qu'elle attendait sans oser se le dire. La veille elle s'était refusée à lui (affront qu'il avait jugé insultant) et il l'avait accusée de devenir vieille, sèche et moche.

Il a raison, avait pensé Denise. Faut que ça change.

— Bonjour, lance-t-elle en ouvrant la porte de la librairie.

Jean Misère s'avance, à peine surpris par la visite.

— Tu as été bien longue à venir me voir

— J'avais pas le temps. J'ai une famille maintenant.

— Mais oui, j'ai appris ça. Félicitations, lui répond-il avec un sourire. Moi aussi, j'ai un fils de quatre ans.

(Il est toujours aussi beau, pense Denise)

(Elle est toujours aussi appétissante, pense Jean Misère)

Mais un client entre dans la boutique.

— Bon, ben à la prochaine, lui dit-elle en quittant rapidement l'échoppe.

— Oui, à mercredi prochain.

Puis se tournant vers l'homme qui vient d'entrer : vous cherchez quelque chose de particulier, monsieur ?

Le mercredi suivant, Denise est là. Et le mercredi d'après aussi. Et l'habitude s'installe. Chaque mercredi, lorsqu'elle a fini son marché, elle rentre dans l'échoppe, pose son panier dans un coin et, tout en bavardant avec Jean Misère, va et vient dans la boutique. Elle en aime l'odeur. Celle du papier, un mélange de vanille et d'amande amère associé à un soupçon de moisi. Puis la senteur, plus profonde et presque caramélisée du cuir qui recouvre les ouvrages. Et celle de Jean Misère, furtive, lorsqu'elle se rapproche de lui et le croise entre deux étagères. Une odeur sucrée de nuque masculine associée à des effluves de sueur et de tabac. Une odeur d'homme, quoi !

Parfois elle ose prendre un livre dans ses mains, le feuilleter et contempler les signes mystérieux dont les pages sont couvertes.

— J'aimerais bien savoir lire, dit-elle un jour.

— Je pourrais t'apprendre, lui répond Jean Misère.

— Ben non, je suis trop bête.

— Qu'est-ce tu racontes ? Qui t'as mis ça dans la tête ?

— Et pis les livres c'est rien que pour les hommes, pas pour les femmes.

Jean Misère se place devant elle. Il lui prend les mains.

— Ça, c'était dans l'ancien temps. Maintenant c'est plus comme ça. Les filles peuvent apprendre à lire et à écrire. Et les femmes aussi, même quand elles ont passé l'âge d'aller à l'école. Il y a des livres chez toi ?

— Rien qu'un. Celui que ma mère a acheté à ton père y a longtemps « La médecine des pauvres »

— Apporte-le la semaine prochaine.

Le mercredi suivant Denise est au rendez-vous. Le matin elle a subtilisé le livre de médecine familiale qu'elle a enfilé sous ses jupons et bien serré dans sa ceinture. Quand elle rentre dans la librairie, elle soulève sa jupe (comme elle a de belles jambes, pense Jean Misère) et en sort triomphalement l'ouvrage.

— Alors, on y va ? Tu es décidée ? Tu vas voir, ça sera que du plaisir ! lui dit-il en l'installant sur une petite table dans son arrière-boutique et en allumant une bougie, le livre posé devant elle.

— Tu connais le titre ?

— Oui, la médecine et la chirurgie des pauvres.

— Quand tu dis cela quel est le premier mot que tu prononces ?

Denise hésite

— La médecine ?

— Non, là il y a deux mots. Juste le début.

— La

— Parfait.

Mais un client fait tinter le petit grelot de la porte.

— J'arrive dans un instant, crie le libraire. Puis, revenant vers Denise : « regarde bien ce mot et ouvre la première page. Cherche si tu vois ce petit mot quelque part dans le texte. Juste ce mot : « la ». Je reviens dans un moment ».

Denise a vite compris, et repéré que ce mot se trouvait en effet très souvent sur les pages qu'elle feuillette. Et quand Jean Misère en a terminé avec son client il est heureux de constater que sa méthode fonctionne et que son élève comprend vite. Quand elle quitte la librairie, avec la promesse de revenir la semaine suivante, elle est heureuse et fière : je sais lire un mot, déjà, se réjouit-elle.

Au fil des mercredi Denise fit rapidement des progrès.

Et, bien entendu, ce qui devait arriver arriva. Une séance de découverte de la lecture se termina par une séance de redécouverte de leurs corps et des plaisirs qui l'accompagnent. Pour fêter l'événement Jean Misère lui tint la main et l'aida à tracer pour la première fois les lettres de son nom : Denise Distot. Maintenant tu sais signer lui dit-il. Tu es contente ? Sans répondre, elle rougit de plaisir et de fierté.

Denise commence maintenant à savoir lire et écrire, mais elle n'en a rien dit de peur qu'on ne lui demande comment elle a pu devenir tout d'un coup aussi savante. Mais elle a compris que ceux qui possédaient ce savoir prenaient un avantage sur les autres et elle veut le mieux pour ses enfants. Aussi, dès le mois de septembre insiste-t-elle pour que Philibert et Hyppolite, qui ont maintenant huit et neuf ans, se rendent régulièrement à l'école. Mais son mari ne voit pas les choses de cet œil.

— Tu veux me ruiner ou quoi ? Si les gars vont à l'école, je vais devoir payer un journalier. Tu crois que je suis assez riche ?

— Oui, lui répond-elle sans se démonter, je crois que tu as les moyens de les remplacer aux champs. Il faut qu'ils apprennent à lire, à écrire et à compter pour réussir dans la vie.

— De quoi tu me parles, la femme. Toi qui ne sais même pas écrire ton nom !

Denise se mord les lèvres ; mais elle insiste, cherchant la corde sensible :

— C'est justement pour ça que je veux qu'ils aillent à l'école. Je ne veux pas qu'ils soient ignorants comme moi. Toi tu sais lire, écrire, compter, je veux qu'ils te ressemblent et réussissent aussi bien que toi.

— Si tu veux qu'ils aillent à l'école, trouve l'argent pour payer le journalier.

— Très bien, répond Denise qui ne cède pas. J'irai faire le blanchissage du linge de l'église.

Nicolas est tenté d'accepter mais la peur du qu'en dirait-on a finalement raison de ses réticences : Philibert et Hyppolite iront donc à l'école tous les jours de la semaine et son épouse ne fera pas la servante, fut-ce à l'église. Denise a gagné et seuls les jeudi, samedi, dimanche et vacances sont consacrés aux travaux des champs. Le soir, en les aidant à faire leurs devoirs, elle perfectionne ses apprentissages et est bientôt capable de lire seule quelques publications qu'elle achète discrètement à Jean Misère lorsqu'il fait la tournée des villages. Son mari s'étonne de lui voir parfois de la lecture entre les mains mais il suppose qu'elle dû apprendre à déchiffrer quelques mots en faisant travailler les enfants. Encore de l'argent jeté par les fenêtres, lui dit-il, lorsqu'il trouve un de ces journaux sur la table de la cuisine.

Malgré les efforts de Denise pour se racheter une conduite, sa réputation l'a suivie et elle reste pour beaucoup de villageois la jeune femme légère qu'ils avaient connue. Ses trente-quatre ans face aux soixante-sept ans de son mari font jaser. À la naissance de Célestine les villageois ne manquèrent pas ni de cancaner : «

— C'est qui le père de la petite ? Pas sûr que ce soit l'Belhoste !

Ni, à tort ou à raison, de faire courir des rumeurs :

— L'autre jour on vu la Denise sortir de la grange des Marinier. Et l'était pas seule !

On plaisante sur les cornes du Belhoste. On se moque ouvertement de l'ancien maire devant les enfants, les siens et ceux des autres. Les gamins écoutent, entendent,

répètent, et lorsque leurs pères s'esclaffent en disant que l'Belhoste, il a pris la vache avec le viau, ils savent très bien ce que cela veut dire et ils en rient eux aussi.

Nicolas entend-il ces moqueries ? Toujours est-il qu'il n'en dit mot à la maison préférant trouver d'autres sujets de querelles. Ainsi ce matin du onze mai, une violente dispute éclate-t-elle entre les époux. Le père veut garder les enfants pour l'aider dans la première coupe de luzerne prévue ce jour, et la mère s'y oppose. C'est pourtant elle qui a gain de cause et ce jour-là les enfants iront à l'école.

Depuis quelques mois Hyppolite possède une sorte de trésor. Lorsque son oncle a tué un agneau pour Pâques, le jeune garçon a récupéré les petits os des articulations des pattes. Il les a fait bouillir et les a brossés pour enlever toutes traces de chair. Puis il a teinté le plus gros avec du jus de betteraves, et ces petits os sont devenus un magnifique jeu de cinq osselets bien lourds, quatre blancs et un rouge. Après l'école il aime s'asseoir sur les marches de l'église pour s'entraîner : lancer en l'air l'osselet rouge, celui que l'on appelle le père, ramasser les osselets blancs posés au sol, et rattraper le père avant qu'il ne retombe par terre. Au début sa main lui paraissait trop petite, mais il apprit à écarter les doigts en les allongeant au maximum, et maintenant il imagine des figures : « la tête de mort » (maintenir les osselets entre ses phalanges), « la balayette » (caresser le sol en les ramassant), « la patte de chat » (s'emparer des osselets un par un sans toucher les autres), « le pont », « l'araignée », « l'omelette »... En à peine un mois il est devenu un vrai virtuose et il est fier de pouvoir se mesurer à des enfants plus âgés qui ont des mains plus larges.

Ce matin, Hyppolite et Philibert se dirigent donc vers

la maison des clercs qui abrite la mairie et l'école. Ils sont en avance et se sont installés sur les marches de l'église pour faire une partie en attendant que l'instituteur arrive. Acroupis sous le porche, ils n'ont pas remarqué un groupe dissimulé derrière le mur du cimetière, mais à peine ont-ils lancé les osselets que surgissent trois gailards qui ont largement une tête de plus qu'eux.

Le premier est un garçon bien charpenté que tout le monde appelle le P'tit Grison, parce qu'il est le plus jeune fils de la veuve Morel, dite la Grise. Le second est le fils du père Jouan. Il a le visage constellé de taches de rousseur, d'où son surnom de la Coulour car il aurait, dit-on, regardé le soleil à travers une passoire. Quant au troisième, c'est à cause d'un accident de lance-pierre qui lui creva un œil que tout le monde l'appelle Ti Borgne. Aucun des trois ne va régulièrement à l'école et ils sont connus pour être chapardeurs et bagarreurs.

— Y sont beaux tes osselets, tu me les prêtes ? demande le P'tit Grison.

Hyppolite hésite un peu, mais avant qu'il ait eu le temps de répondre, Ti Borgne les lui arrache des mains.

— Rends-les moi, c'est à moi ! proteste Hyppolite.

Et Philibert renchérit :

— T'as pas le droit !

Le garçon rit, lève très haut le bras.

— V'nez don les chercher, les bâtards !

Mais à peine Hyppolite s'est-il hissé sur la pointe des pieds que Ti Borgne se retourne et jette les osselets en l'air. Ils sont rattrapés au vol par ses acolytes qui se les renvoient de l'un à l'autre, sans que ni Philibert ni Hyppolite ne parviennent à s'en saisir. Les osselets volent, les insultes aussi.

— T'es qu'un voleur, lance Philibert au P'tit Grison. T'es ben comme ta mère qui volait les habits d'la voisine !

— Touche pas à ma mère ou je t'écrase ! hurle l'enfant.

Et Ti Borgne enchaîne :

— Et ton père ? Même qu'il est allé en prison une fois ! Mon père, y dit que l'Belhoste c'est un sacré menteur !

— Et toi, ajoute Hyppolite en s'adressant à la Coulour, ton grand-père il a voulu tuer l'père Lainé, 'cause que ta mère elle volait du bois !

— Qu'est-ce t'en sais ? hurlent les garçons.

— C'est mon père qui me l'a dit ! crie Hyppolite.

— Ton père ? Mais c'est qui, ton père ? T'es qu'un bâtard.

— C'est même pas vrai !

— Ah oui ? Tes parents z'étaient même pas mariés quand t'es né !

— Et pis pour ton frère c'est pareil. Vot' mère, l'était pleine le jour des noces, et ton père ça peut être n'importe qui !

— C'est peut-être le Jean Misère qui passe tous les ans, ajoute Ti Borgne en riant.

— Ou l'père Morel !

— Ah non, l'est ben trop feignant celui-là ! s'esclaffent les enfants.

— Ou le curé, que ta mère l'est toujours fourrée avec !

Ce n'est pas la première fois que Philibert entend ce genre de commentaires. Il a déjà surpris des bribes de phrases entre certains adultes au cabaret ou dans les champs, et il a bien remarqué que quelques-uns souriaient bizarrement quand son frère et lui traversaient le village avec leurs parents. Mais s'il a perçu une gêne autour de sa naissance et de celle de son frère, cela ne lui avait jamais été jeté à la figure comme aujourd'hui.

Tournant autour des deux frères les garçons continuent à se moquer. Et, en se tordant de rire, ils ajoutent :

— Ou alors y s'y sont mis à plusieurs !

La peine et la colère nouent la gorge d'Hyppolite tandis qu'il cherche à retenir ses larmes. Alors, il bande ses

jeunes muscles et lance son poing en direction du P'tit Grison qui se plie en deux, le souffle coupé. Furieux, il attrape Hyppolite par le col, le secoue violemment, puis le relâche. Déséquilibré, l'enfant part en arrière, fait quelques pas à reculons et tombe à la renverse. Sa tête heurte violemment une grosse pierre. Les autres continuent à plaisanter en attendant qu'il se relève. Mais lorsqu'ils réalisent que, bien qu'il ait les yeux ouverts, l'enfant ne semble pas les voir, qu'il ne parle plus, qu'il ne bouge plus et qu'un filet de sang s'écoule de sa bouche et de son oreille, ils s'approchent de lui.

– Eh, Hyppolite, on rigolait !

– Hyppolite, réveille-toi !

Le P'tit Grison a compris que c'était grave.

– Philibert, va chercher ton père !

Philibert court aussi vite qu'il le peut vers le champ de luzerne dans lequel les attend Belhoste

– Viens vite, viens vite, crie l'enfant, l'Hyppolite l'est presque mort !

Rapidement, le père se dirige vers le groupe. Denise, attirée par les cris de Philibert, est déjà là. Nicolas prend dans ses bras Hyppolite, inerte et léger, pour l'emmener vers la maison et l'allonger sur le lit. Denise lui pose un linge d'eau fraîche sur le front, puis un second et un troisième. Mais l'enfant ne réagit pas. Malgré les supplications de sa mère : Hyppolite, regarde-moi, c'est maman, parle-moi, il garde les yeux ouverts, mais ne semble ni voir ni entendre, et peu à peu son regard se voile. Quand, mandé de toute urgence, Siquelée, le chirurgien de Tourny arrive en fin d'après-midi, il est trop tard.

Dans la soirée, Denise fermera les fenêtres, allumera des bougies et veillera l'enfant. Belhoste ne manquera pas de rappeler que si les enfants l'avaient suivi aux champs on n'en serait pas là. Le curé du village dira quelques

prières pour cette âme si jeune. Le P'tit Grison aura du mal à s'endormir. Célestine, la petite sœur, demandera au Bon Dieu si quelqu'un a fait quelque chose de mal qui mérite d'être puni. Une à une les maisons du village s'éteindront, chacun pensant avec angoisse que cet enfant pourrait être le sien.

Et sur le parvis de l'église, quatre osselets blancs et un rouge s'enfonceront doucement dans le sol.

XXI

Tempête sur Guitry

Il vente sur Guitry. Annonçant un hiver glacial la tempête s'est levée tôt le matin sur la Normandie, et depuis plusieurs heures elle ne cesse d'emporter les feuilles mortes, de faire grincer les chaînes des puits et claquer les seaux sur les margelles. Elle arrache les chapeaux des hommes, malmène les coiffes des femmes, gonfle les manteaux des enfants. Au sommet du clocher de l'église Saint-Pierre le coq s'affole et tourne sur lui-même dans une ronde éperdue. Sur la place du village, les jeunes tilleuls plantés l'an passé penchent dangereusement vers le sol, et quelques-unes de leurs branches déjà tombées craquent sous les sabots des villageois qui marchent pliés en deux pour donner moins de prise à cet adversaire insaisissable. Le vent venu de la plaine brutalise les odeurs des prés, des tilleuls, des cours de ferme en les jetant pêle-mêle dans un violent chaos qui tue les senteurs familières et fouette les visages des rares passants.

Enveloppée dans un châle de laine qu'elle serre contre elle, Denise traverse la place. Devant le cabaret elle aperçoit un cheval et sa charrette lourdement chargée de paniers. Le colporteur est arrivé ! Le vent qui la bouscule

glisse dans ses manches, coule dans son col, se faufile sous son corsage. Il se réchauffe dans ses jupons, furète sous sa robe, caresse ses jambes et ses cuisses. Elle le reçoit par bouffées, et referme un peu plus son châle sur sa poitrine.

Chez Marinier, les hommes terminent leur repas et se lancent dans la traditionnelle partie de dominos qui va clore leur pause de midi. Jean Misère est attablé avec eux. Il revient de Rouen où il s'approvisionne et, cumulant ses activités de colporteur et de libraire avec celle de journaliste avant l'heure, il raconte les grands travaux en cours sur la cathédrale de Rouen. La flèche en bois détruite quelques années plus tôt par un incendie, et son projet de reconstruction avec une flèche en fonte de près de cent cinquante mètres ! Cent cinquante mètres ! Alors que la plus grande maison de Guitry ne mesure au mieux qu'une dizaine de mètres !

Généralement il annonce son arrivée en chantant au milieu de la place, mais aujourd'hui le temps est trop mauvais et il décide d'attendre. Surveillant d'un œil son chargement et de l'autre la jeune servante qui a remplacé la fille Marinier (désormais mariée et mère d'une demi-douzaine de marmots aussi disgracieux et malaimables que leur mère) il s'amuse à entendre les commentaires des hommes au vu de la femme emmitouflée dans un châle qui traverse la place.

— Tiens, v'là la Denise qui va raconter sa vie au curé !

— Pour sûr qu'elle en a, à s'faire pardonner !

— Quand on a trente ans et un vieux mari de presque soixante-dix, on a toujours des choses à confesser !

Et les hommes de s'esclaffer bruyamment.

Jean Misère s'est levé et se dirige vers la porte. À travers le carreau, il regarde la femme qui lutte contre les bourrasques et il tente de croiser son regard. Mais elle a baissé la tête et presque en courant, comme poussée par le vent, elle monte vers l'église. Il se retourne et sourit à

la jeune servante. Avec le passage de la quarantaine ses cheveux ont blanchi, mais il est toujours aussi séduisant. La jeune fille lui retourne son sourire. En riant, il la prend par la taille.

De l'autre côté du village, Louis le jeune maçon et Nicolas Belhoste son oncle, ont été appelés tôt ce matin par le propriétaire d'une chaumière dont la tempête a emporté une partie de la toiture. En passant par l'intérieur de la maison ils se hissent jusqu'au sommet du toit pour constater les dégâts. Le vent a arraché quelques touffes de chaume qui se sont engouffrées dans la cheminée, la bouchant puis la faisant éclater en entraînant la partie haute du pignon. Le vent s'est alors glissé par l'orifice, soulevant et arrachant le reste de la toiture. La charpente, dénudée mais intacte, laisse apercevoir un grenier rempli de foin et quelques bottes de paille. Il va falloir faire vite pour protéger la récolte.

Dressé sur ce qui reste du toit, et luttant contre le vent qui redouble, Belhoste s'accroche fermement à la charpente en laissant glisser son regard sur la campagne alentour. Partout ce ne sont qu'arbres penchés, secoués, débarrassés de leurs dernières feuilles. Seuls les ifs du cimetière, bien que malmenés par le vent, restent verts.

Dominant ainsi le village, il peut voir le cabaret de Marinier et il réprime un mouvement d'humeur en découvrant le cheval et la charrette du colporteur. Il reconnaît aussi la silhouette de sa femme qui traverse la place en direction de l'église. Son œil de maçon se porte sur l'église et il constate que quelques pierres se sont déjà détachées du mur sud. Voici bien longtemps que des réparations auraient dû être faites, mais le conseil municipal auquel il appartient n'a toujours pas voté de budget, se contentant de combler les brèches au jour le jour. Lui-même n'a jamais beaucoup insisté, pensant que lorsque cette partie de l'église s'écroulerait il faudrait la

reconstruire. Ce serait alors un chantier beaucoup plus intéressant qu'un simple colmatage de pierres, et il ne doute pas de son influence au sein de la Mairie, comme du Conseil de la Fabrique dont il est devenu Président au printemps dernier, pour savoir que c'est à lui que ce projet serait confié. Ainsi pourrait-il terminer sa carrière en se rapprochant du rêve de tout maître-maçon, franc-maçon de surcroît : participer à la construction, si ce n'est d'une cathédrale, au moins d'une chapelle.

Il n'y a que quelques dizaines de mètres à franchir pour aller du presbytère à l'église, et le curé du village s'avance dans la ruelle, la soutane au vent et son rabat blanc flottant sur sa poitrine comme un drapeau conquérant. Il regarde avec inquiétude le mur de l'église dont quelques pierres sont déjà à terre, du côté où se trouve la chapelle dédiée à Saint-Sébastien dans laquelle les pénitents viennent expier leurs péchés. Tout ce côté est en très mauvais état et chaque jour il craint que le mur ne s'écroule blessant ses paroissiens. Certes, ce mur est au sud et le vent vient du nord mais il tourbillonne tellement que la chapelle n'est pas à l'abri d'une bourrasque plus forte que les autres. Le conseil municipal n'est pas sérieux, à retarder ainsi les réparations, pense-t-il, résigné. Les adjoints font d'abord cas de l'argent avant la vie humaine,

En entrant dans l'église il aperçoit Denise sur le banc près du confessionnal, et il s'en félicite. C'est qu'il en a du mal avec cette femme ! Il désespère de ne jamais la voir se défaire de ses penchants pour la luxure. L'an passé elle avait eu la douleur de perdre un de ses fils et il avait alors tenté, lui l'homme de Dieu, de la reconforter en la conduisant sur le chemin de la pénitence et de la rédemption. Durant les semaines qui avaient suivi la mort de l'enfant, il lui avait rendu visite chaque jour et essayé de lui faire comprendre que le Seigneur avait eu pitié d'elle en lui

offrant cette épreuve pour lui permettre de retrouver la foi. Mais bien qu'il prie pour elle et qu'elle vienne régulièrement à confesse avec les autres villageoises, il ne se fait guère d'illusions.

Si se confesser est un acte de foi, se retrouver sur le banc en attendant son tour est aussi une occasion pour les femmes de bavarder et de se rencontrer loin des maris et des enfants. Le curé n'est pas dupe, car sinon, pourquoi se retrouveraient-elles toujours à la même heure ? Il sait aussi que si elles choisissent de faire pénitence en pleine journée, c'est qu'être vues à l'Église est un gage de respectabilité. Que dirait-on d'une femme que l'on ne verrait jamais à confesse ? Mais qu'importent les motivations ! Ce qui compte c'est qu'avec l'aide de Dieu il puisse débarrasser ses paroissiennes du Démon qui, si souvent, s'empare des femmes.

Le prêtre s'installe dans le confessionnal, étale les plis de sa soutane sur ses genoux, et fait signe à Denise de venir le rejoindre ...

– Bénissez-moi mon père parce que j'ai pêché.

Une fois de plus, Denise répète cette phrase devenue litanie.

– Que le seigneur vous inspire les paroles justes et les sentiments vrais, répond le prêtre en faisant le signe de croix.

– Mon Père, je ne me suis pas confessée depuis une semaine. J'ai reçu l'absolution. J'ai accompli ma pénitence.

Denise ne pense pas que toute vérité soit bonne à dire, mais elle n'aime pas mentir. Encore moins en confession. Elle enchaîne :

– Mon père, je m'accuse d'avoir eu des pensées coupables à l'égard d'un autre homme que mon mari.

– Quoi d’autre, ma fille ? Avez-vous commis l’adultère ?

Denise n’ose pas dire que justement deux semaines plus tôt dans la petite grange Le prêtre tente de l’aider :

– Avez-vous accompli cet acte en rêve pendant votre sommeil ?

Denise sent son cœur s’accélérer : « Oui, mon père ».

– Racontez-moi.

– Un esprit a pris le visage d’un homme, et il est venu me demander en mariage. J’ai répondu : « Merci Seigneur, tu m’as donné un époux. » L’homme a été présenté à ma mère qui a calculé ma dot et qui m’a donné son approbation. Puis la date du mariage a été fixée, et nous avons échangé nos anneaux devant le Maire, et devant vous mon père, avant de rentrer dans une ville et dans une maison que je ne connaissais pas, mais où je me sentais comme chez moi. Puis nous nous sommes accouplés. Je me suis réveillée toute en sueur.

– Et cet homme que vous pensez avoir épousé en rêve, le connaissez-vous ?

– Oui, mon père.

– Qui est-ce ?

Elle hésite un instant et murmure :

– Jean Misère, le colporteur.

– Ma fille, ce rêve est très grave. Vous vous êtes mariée dans le monde invisible, et vous y avez entraîné le Christ, notre Seigneur, en échangeant vos vœux devant moi son représentant. Satan a déposé en vous son esprit humain et il peut vous prendre quand il le veut par sa présence invisible. Sachez qu’il met en péril votre mariage dans le monde visible, car votre époux peut mourir suite à la jalousie de votre mari spirituel.

Denise frissonne.

– Et avec votre mari, ma fille, vous soumettez-vous au devoir conjugal ?

– Oui mon père. Je suis une bonne épouse

Une fois de plus, le prêtre sera indulgent et il prononcera les paroles que sa pénitente attend :

– Que Jésus Christ, notre Seigneur et notre Dieu, par sa grâce, sa miséricorde et son amour pour les hommes, te pardonne, mon enfant, toutes tes fautes, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Amen.

Et il poursuit :

– En guise de pénitence, tu ne communieras pas aux trois prochaines messes, tu jeûneras pendant un mois en proscrivant la viande et tout alcool, tu feras une aumône pour l’entretien de l’église, et tu t’interdiras de regarder cet homme, même de loin. Avant de quitter l’église tu feras cinq génuflexions devant notre Seigneur en répétant : J’ai péché contre toi Seigneur, pardonne à la débauchée que je suis. Va en paix, ma fille. Puis, de la main droite, il trace un signe de croix devant le visage de Denise.

Elle s’est agenouillée dans la petite chapelle, proche du confessionnal et, devant la statue de Saint-Sébastien, s’est acquittée de ses prières. Puis elle est ressortie affronter le vent qui redouble de force. Mais les paroles du prêtre l’ont troublée. Se pourrait-il qu’en effet Satan cherche à la prendre ? Qu’il veuille se venger de son mari ? Le Diable serait-il partout ? Dans ce vent qui la bouscule ? Dans les sabots de la monture du colporteur qui gratte le sol ? Dans le bruit de la porte du cabaret qui claque lorsque l’homme sort pour calmer son cheval ? Et Jean Misère serait-il l’incarnation de sa présence invisible ? Elle détourne les yeux de l’auberge mais soudain l’animal se cabre dans un grand hennissement. Surprise, Denise

lève la tête et croise le regard du colporteur qui, tout en flattant la croupe de l'animal, lui sourit.

C'est alors qu'elle sent le sol trembler sous ses pieds. « La justice divine, pense-t-elle, nous allons tous être engloutis vers l'enfer, et ce sera de ma faute. » Sous la force du vent quelques pierres se sont détachées du mur de l'église, en entraînant d'autres, puis d'autres encore qui s'écrasent sur le sol. Enfin, dans un terrible fracas le mur s'effondre, plongeant le haut du village dans un nuage de poussière. L'église est béante et le vent s'engouffre dans la petite chapelle. Il bouscule les pierres, emporte les chaises, les prie-Dieu, les missels, les bougeoirs, et la statue du martyr qui se disperse aux pieds de Denise épouvantée.

L'abbé Prévost n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles. Bien qu'inquiet de la tempête qui faisait rage autour de l'église, il était resté assis dans le confessionnal, écoutant une de ses fidèles lui murmurer ses pensées impures, quand le bruit de quelques pierres chutant sur le sol l'avait alerté. S'empressant de donner l'absolution à la repentante, il l'avait laissée dans le confessionnal et s'était précipité vers le chœur. Les livres de prière, les napperons et les bougies volaient autour de lui emportés par le vent, et à la place de la chapelle il n'y avait déjà plus qu'un grand vide ouvrant sur la place. Il avait vu alors avec épouvante la tête du malheureux Saint Sébastien rouler jusqu'à la pécheresse précédente qui, Dieu merci, venait de terminer ses pénitences et se trouvait déjà à l'extérieur.

Courant après les objets du culte dispersés par le vent, redressant les chaises et les bancs, ramassant le tableau de la Sainte-Vierge qui git à ses pieds, se signant tous les trois pas, le pauvre homme est convaincu que l'Apocalypse annoncée est arrivée et que l'heure du Jugement dernier a sonné. Pourtant aucun ange muni des trompettes offi-

cielles ne s'annonce à l'horizon, la lumière de Dieu ne traverse pas les lourds nuages chargés de pluie, le Christ n'apparaît pas dans le ciel sur son trône doré, ni le feu ni le soufre ne descendent de la voûte céleste, et les morts ne sortent pas de leurs tombeaux. Et lorsque la poussière est retombée sur le sol, seul un petit tas de pierres fumantes rappelle qu'à la place du trou béant qui mutile l'église se trouvait la chapelle Saint-Sébastien.

XXII

Petit Pierre

Lorsque quelques semaines plus tard, Denise apprit à son mari qu'elle était de nouveau enceinte. Il accueillit la nouvelle avec fatalisme et une certaine indifférence, en notant seulement que l'enfant étant attendu au mois de juillet il devrait se passer de sa femme pour les moissons et embaucher un journalier.

* * *

La journée a été chaude et malgré l'arrivée imminente de son terme Denise a tenu à participer à la récolte de blé. Toute la matinée, elle a manié la fourche comme les hommes mais, après avoir déjeuné au pied d'une meule de foin, elle ne peut plus se relever. Je ne me sens pas bien, dit-elle à son mari, je vais rentrer. Aide-moi je ne peux plus marcher.

Nicolas pose sa fourche et, constatant qu'en effet son épouse ne tient pas debout, il la prend par la taille et, la soutenant comme il le peut, il prend avec elle le chemin de la rue Corblin. Denise se plie en deux par moments et le couple doit s'arrêter le temps qu'elle reprenne son

souffle. Avisant un voisin, Nicolas lui crie : va chercher la matrone, je crois que c'est le moment.

Péniblement, ils sont arrivés jusqu'à la maison quand le voisin revient en courant pour annoncer que la sage-femme est actuellement chez les Saint-Étienne dont la mère met au monde des jumeaux. Denise gémit : elle s'ra jamais là à temps, j'sens qu'le v'la, le p'tit. Faut m'aider, Nicolas. Mais Nicolas ne sait que faire. Ces choses-là, ce sont des affaires de femmes. Où est la voisine ? Mais la voisine est aux champs, comme tout le village. Nicolas est seul avec sa femme et cet enfant qui va venir d'un instant à l'autre. La panique le prend. Attends, dit-il à sa femme, retiens-toi, la matrone va arriver ! Denise s'est allongée sur le lit. Elle a remonté sa robe, écarté les genoux et entre ses cuisses apparaît déjà le haut d'un petit crâne. Nicolas écarquille les yeux, suant à grosses gouttes, paralysé, incapable de faire le moindre geste, tandis que la petite tête se fraye un passage et sort brutalement du ventre de sa mère. Instinctivement Nicolas tend les bras et reçoit le corps du bébé mouillé, ensanglanté et visqueux entre ses mains. Denise voit l'enfant dans les bras de son mari. Le cordon, crie-t-elle, le cordon, enlève-le, vite ! En effet le cou de l'enfant est enserré par le cordon qui l'étouffe. De ses grosses mains maladroites Nicolas le dégage. Aussitôt le petit ouvre la bouche et commence à crier. Denise lève la tête, entend l'enfant crier, le voit dans les bras de son père. Il va bien ? demande-t-elle . Mais le père ne peut répondre. Sa gorge est serrée comme si un nœud coulant l'enserrait à son tour et aucun son ne peut en sortir. Il fait un signe de la tête : oui. On l'appellera Pierre, dit-elle en reposant sa tête sur l'oreiller.

Nicolas s'est assis au bord du lit. Dans ses bras le bébé gigote des jambes et des bras ; sa petite bouche cherche

quelque chose à téter et, trouvant la main de son père contre son visage, se saisit d'un de ses doigts qu'il commence à sucer avec vigueur. Nicolas n'ose pas bouger. Il se laisse happer par cette énergie de vie qu'il tient entre ses mains, tandis que l'enfant ouvre les yeux et croise ceux de son père. Denise n'a pas bougé. Elle regarde le père et l'enfant.

Combien de temps restèrent-ils ainsi tous les trois ? Nicolas ne se lassait pas de regarder l'enfant, de sentir sa respiration palpiter contre lui, de le sentir s'endormir apaisé dans ses bras. Il chasse une mauvaise pensée : Cet enfant est-il mon fils ? et regarde le petit crâne humide, aux cheveux tellement clairs qu'ils en sont presque transparents. Les larmes lui montent aux yeux. Combien de temps, pense-il, combien de temps le verrai-je grandir ? Je suis vieux maintenant. Il arrive trop tard. Qu'ai-je fait de ma vie ? Pourquoi n'ai-je jamais ressenti cette émotion avec mes autres enfants ? Les ai-je aimés ? À côté de quoi suis-je passé ?

Mais la porte de la maison s'ouvre brutalement. C'est la matrone qui entre en trombe. Elle est venue aussi vite qu'elle a pu mais elle comprend qu'elle arrive trop tard. Avisant l'enfant, nu, dans les bras de son père, encore relié à sa mère par le cordon, elle pousse un cri : Mais qu'est-ce que vous faites là ? demande-t-elle à Nicolas. Donnez-moi cet enfant, vous allez le tuer à le tenir comme ça. Vite, faut couper le cordon ! Et elle empoigne l'enfant d'un geste énergique, l'arrachant à son père qui n'ose protester et se laisse reconduire à la porte de la maison accompagné d'un : C'est pas pour les hommes, ces choses-là.

Nicolas est retourné à son chantier, silencieux, répondant à peine à ses voisins. Il a repris sa truelle, son équerre

et son marteau. Il a gâché du torchis, monté les pierres les unes sur les autres. Il a travaillé jusqu'au soir. Lorsqu'il est rentré chez lui, le bébé avait été lavé, séché, habillé, Denise se tenait dans le lit, son petit dans les bras. Les voisines s'affairaient autour de la mère et de l'enfant.

Belhoste s'est assis près de la cheminée. Il s'est senti de trop, un étranger dans sa propre maison.

Il a bourré sa pipe et demandé si le dîner était prêt.

XXIII

La chapelle Saint-Sébastien

Comme Belhoste le pressentait, c'est bien à lui que fut confiée la réhabilitation de l'église. Son expérience de maçon, sa position d'ancien maire, sa place de notable au sein du conseil municipal, et sa participation, comme celle des dix plus gros contribuables de Guitry, au financement du projet, ne permirent à aucun autre artisan des environs de se placer en concurrent sérieux.

C'est avec son neveu qu'il entamera dès l'automne l'œuvre de sa vie. Louis est un maçon confirmé, il l'assistera. Il faudra un second ouvrier et au moins un apprenti. Cuisinier, son parrain franc-maçon, lui suggère les fils Grison. Henri, l'aîné, fréquente les mêmes cercles maçonniques qu'eux et il a déjà le grade de compagnon. Son jeune frère, le gamin que tout le monde appelle « le p'tit Grison », a presque dix ans, l'âge qu'aurait Hyppolite, mort deux ans plus tôt. Il est robuste et travaille déjà sur les chantiers. Belhoste, qui ne se décide jamais dans l'urgence, demande à réfléchir.

Mais Louis émet des doutes quant à ces choix. Il n'apprécie guère les frères Grison car une mauvaise réputation les accompagne depuis longtemps. Leur mère, La

Grise, mourut en prison après une condamnation de quelques mois pour avoir volé du linge. Henri serait porté sur la boisson, et le p'tit Grison un enfant surnois et bagarreur. Belhoste s'offusque : Louis oserait-il lui donner un conseil ? Se prendrait-il pour le maître ? L'oncle n'aimerait pas avoir l'impression d'obéir à son neveu. Cela, ajouté au désir de plaire au juge, emporte sa décision et il balaie toutes les objections d'un revers de main. « On ne juge pas les gens sur les actes de leurs parents ni sur les médisances des villageois. Sa mère a payé sa faute. N'oublie pas que depuis sa mort, c'est Henri qui fait vivre ses cinq frères et sœurs. C'est un excellent ouvrier, dur à la tâche, précis, consciencieux. Quant au jeune garçon, il se fera le caractère sur le chantier. Louis insiste et propose à Belhoste d'embaucher plutôt son fils Philibert comme apprenti. Il ne demande que ça. Tout gamin déjà il voulait construire des maisons avec vous. Maintenant il est en âge de travailler, pourquoi ne le prenez-vous pas ? Belhoste rétorque que pour devenir un homme il faut se faire soi-même : Est-ce que c'est mon père qui m'a appris le métier de maçon ? Et de toutes façons : Philibert, c'est un bon à rien et un menteur. Sais-tu qu'il a accusé le P'tit Grison d'avoir tué Hyppolite ? Louis sait que son oncle n'a pas l'habitude de se laisser fléchir. Il se tait.

Avant de démarrer la reconstruction, les deux hommes bâtissent une petite cabane en bois adossée à un mur sain de l'église. Elle restera en place jusqu'à la fin des travaux et c'est dans cet abri, cette loge, que se déroulera toute la vie du chantier. C'est là que l'on rangera les outils, que l'on s'abritera les jours de pluie, que l'on prendra son casse-croûte, que l'on se reposera et que l'on préparera le travail du lendemain. C'est aussi là que le p'tit Grison sera reçu comme apprenti un soir de printemps. Au cours d'un bref rituel Nicolas lui lira ses devoirs, et buté, le cœur serré, une boule dans la gorge, le jeune garçon

écouterait le maître, sans oser lever les yeux sur cet homme qui lui donne ainsi sa confiance, sans imaginer le lourd secret qu'il porte.

Comme l'annonçait la tempête de novembre, l'hiver fut rigoureux. Au mois de mars, il fallut plusieurs fois couvrir le chantier et interrompre le travail en raison de fortes chutes de neige. Le dimanche, les fidèles grelotaient dans l'église ouverte à tous les vents en écoutant le curé les mettre en garde contre la justice divine qui s'était exprimée, ici même, quelques mois plus tôt.

Mais peu à peu la neige et le froid s'éloignent. Avec les pluies printanières, les champs reverdissent, le blé sort de terre, les épis jaunissent au soleil d'été avant d'être moissonnés sous la canicule et rangés dans les greniers. Mais Belhoste est surtout préoccupé par la nécessité de terminer le chantier aussi vite que possible pour être certain de voir son œuvre achevée.

En juillet, la reconstruction est bien avancée. Bientôt c'est le charpentier qui viendra couvrir la chapelle. Mais chaque jour qui passe alourdit les pierres, durcit le torchis et Belhoste fatigue de plus en plus en gravissant les barreaux de l'échelle qui mène au sommet de l'édifice. Un soir, après le travail, il réunit ses deux compagnons dans la loge.

— Vous avez fait du très bon travail, leur dit-il. Si par malheur je ne pouvais pas terminer la chapelle, l'un de vous prendrait ma place et deviendrait maître-maçon.

Henri a un instant d'espoir. Il avait beaucoup hésité quand Belhoste lui avait proposé cet ouvrage, mais avait-il le choix avec ses frères et sœurs à nourrir ? Un tel chantier, c'était une sécurité de plusieurs mois et juste à l'entrée de l'hiver ça ne pouvait pas se refuser, même si l'idée de travailler avec le Belhoste, lui donnait le sentiment de

trahir sa mère. Ravalant ses scrupules et sa fierté, il avait toutefois accepté le chantier.

Un instant, il a envie de croire au miracle. Ils sont tous deux francs-maçons et cela crée des liens. Ces liens pourraient-ils être plus forts que ceux de la famille ? Belhoste aurait-il poli sa propre pierre jusqu'à avoir des remords et chercher à racheter sa faute ? Se pourrait-il alors que lui, Henri Grison, le fils de la voleuse d'habits, soit choisi et devienne son successeur ? Cela effacerait-il la faute du Belhoste d'avoir envoyé sa mère en prison ? Peut-être pas ; mais peut-être un peu tout de même, car celui qui le remplacera se verra plus facilement confier des chantiers, et sera à l'abri du besoin. Il retient son souffle.

— C'est à toi, Louis, que je confie les clés. Henri tu travailles bien ; mais la famille avant tout, tu comprends. C'est à mon neveu que tu devras obéir.

En un instant, le mépris qu'Henri porte au Belhoste se transforme en honte d'avoir accepté ce travail et espéré un instant devenir son successeur. Il se contrôle, ne dit pas un mot, mais serre les poings dans ses poches : tu viens de signer ton arrêt de mort, saloperie.

Jour après jour, pierre après pierre, Henri remâche son ressentiment et fomenté sa vengeance. Le mur sud est presque fini et il sera bientôt temps de couvrir la chapelle. Cet après-midi, Belhoste informe ses compagnons qu'il doit aller choisir les poutres de la charpente. Il ne reviendra que le lendemain matin et il remet à Louis la clé de la loge avec la recommandation de la fermer soigneusement une fois le travail fini, car les vols d'outils sont fréquents.

La fin de la journée s'étire, et quand sonne l'heure de ranger le chantier, Henri traîne un peu, nettoie son marteau, sa truelle, tandis que Louis l'attend. Vas-y, lui

dit-il, j'en ai encore pour un moment. Je fermerai. Louis hésite un instant et lui tend la clé.

La nuit est tombée depuis un long moment, le village est endormi et la silhouette sombre d'Henri se dirige vers la loge. Il ouvre la porte et en ressort une scie à la main. Puis il grimpe l'échelle et s'arrête à bonne hauteur. Un coup de scie bien placé, et le barreau n'attend plus qu'une simple pression pour céder. Henri redescend, rentre dans l'abri, range la scie, referme la porte. C'est alors qu'il découvre son frère qui l'a suivi jusque-là.

— Tu fais quoi à c't'heure ? lui demande l'enfant
Henri le saisit brutalement par le col.

— Tu sais rien. T'as rien vu.

— Si, j'ai tout vu. Mais j'dirai rien. Je te l'jure. Si tu veux, je peux t'aider.

— Alors demain matin, arrange-toi pour que ce soit le Belhoste qui monte en premier sur l'échelle.

L'enfant est arrivé de bonne heure sur le chantier. Quand il aperçoit le maître, il grimpe sur l'échafaudage et, enjambant l'échelon endommagé, lui crie :

— M'sieur Belhoste, y a un truc qui va pas, là.

Louis s'avance vers l'échelle :

— J'y vais, mon oncle.

Mais le maître a été plus rapide.

— Je vais voir, dit-il à son neveu, reste là.

Il monte lentement les échelons. Au loin un coq chante. La cloche sonne les huit heures. Louis pose ses outils aux pieds de l'échelle. Henri s'immobilise au milieu de la place. Le P'tit Grison ne bouge pas. Nicolas n'est plus qu'à quelques mètres du sommet. Mais soudain, en une fraction de seconde, au moment où le maître pose son pied sur le barreau endommagé, le gamin, dans un geste impulsif, tend sa main. Comme ça, sans réfléchir.

Belhoste la saisit. Le barreau cède.

Ils sont tombés tous les deux. Ensemble ils ont vu s'éloigner le ciel et la flèche du clocher. L'un après l'autre leurs corps ont rebondi sur le premier étage de l'échafaudage. Puis leurs têtes ont heurté le sol dans un craquement sec.

Louis et Henri se sont précipités au pied de l'échelle. Mais pour l'enfant, c'était trop tard.

Blanc comme un linge, Belhoste est étendu sur son lit. Sa plaie à la tête est couverte par un bandage que rosit légèrement le liquide qui suinte de son crâne. Chaque jour le docteur Hébert vient le visiter, mais il ne peut que constater l'absence d'amélioration de son état. Le malade alterne des moments de profonde léthargie avec des fulgurances de conscience pendant lesquelles il prononce quelques phrases avant de replonger dans un sommeil profond.

Depuis l'accident, Denise, taraudée de culpabilité, n'a pas quitté le chevet de son mari. Le curé avait raison se lamente-t-elle. Tout est de ma faute. Satan s'est vengé de mon infidélité et il va prendre la vie de mon mari. Nuit et jour, elle éponge le front de Nicolas de la sueur qui s'accumule sur ses sourcils, tente de lui donner à boire, lui tient la main. Elle a confié Denis, un an, et Pierre le nouveau-né à la petite Célestine. Malgré ses six ans, la fillette lui est d'une aide précieuse et c'est elle qui reste auprès de son père quand Denise, épuisée, s'accorde quelques heures de sommeil.

Parfois Nicolas semble se réveiller. Il se dresse dans son lit et, le regard plongé dans le lointain, il articule des mots qui n'ont aucun sens pour la fillette qui le veille : « J'me suis vengé ! » « La corde, la corde ! Elle l'avait bien méritée ! » Ou alors il s'en prend à ses affaires et vocifère

contre Gallis qui n'est toujours pas mort, près de vingt ans après la signature du viager : « C'est un voleur ! Quat'fois que j'lui ai payé son prix ! Y m'a trompé ! J'vais aller en justice ! ». Il s'agite, s'énerve, bave, bafouille puis retombe épuisé, et plonge dans un profond sommeil avant une nouvelle crise.

Une nuit, Denise s'est assise au chevet de son mari, respirant à son rythme, les yeux dans le vague. Soudain Nicolas gémit, s'agite, saisit la main de sa femme. Il la serre avec force, lui tord les doigts, lui écrase les phalanges et crie : mes enfants sont-ils vraiment mes enfants ? Jure moi qu'ils le sont. Puis il retombe dans un profond sommeil. Denise dégage doucement sa main.

À d'autres moments il appelle son fils, le petit Pierre qui n'a qu'une quinzaine de jours. Il le prend contre lui et laisse couler ses larmes. Veux-tu voir tes autres fils ? lui demande-t-elle alors. Mais il ne répond pas et les deux garçons restent à la porte de la chambre de leur père tandis que le petit

Parfois, dans ses moments de lucidité, il demande comment avance le chantier. Louis, qui passe chaque soir après sa journée, le rassure : Tout va bien. Le charpentier travaille vite. L'ouvrage sera terminé dans quelques semaines. Dès que vous irez mieux, mon oncle, vous viendrez voir. Vous serez fier de votre travail et du nôtre.

Mais Belhoste ne verra jamais la chapelle terminée. Le vingt-et-un juillet au matin, serrant son plus jeune fils dans ses bras, il sombre dans un grand sommeil et aux premières heures de l'après-midi, il rend l'âme. Et quand les porteurs viennent enlever le corps du père pour le mettre en bière, l'enfant reste couché, seul, dans le grand lit vide et froid tandis que la mère s'occupe à recevoir les voisins et amis comme il se doit. Il remplace son père, disent les femmes venues reconforter la veuve .

Lorsque la terre normande s'ouvrira pour accueillir l'enfant du pays, Célestine, la gorge nouée, priera en silence pour son papa. Philibert trainera des pieds en suivant le cercueil. Le petit Pierre cherchera le sein de sa mère. Denise se sentira coupable. Le père Gallis se félicitera d'être encore en vie. Henri Grison pleurera son petit frère. Jean Misère passera son chemin.

Et lorsque, venue du château voisin, une ombre blanche glissera sur le cercueil en effleurant les enfants, Célestine frissonnera.

FIN du Tome 1

Sommaire

Chapitre I	Colin-maillard	page 5
Chapitre II	La sorcière du marais	page 13
Chapitre III	Changement de monde	page 25
Chapitre IV	L'affaire Flichy	page 41
Chapitre V	Fuir	page 50
Chapitre VI	Frère trois points	page 57
Chapitre VII	Madame Blavier	page 67
Chapitre VIII	Aux basque de Calvel	page 75
Chapitre IX	De cellule en cellule	page 85
Chapitre X	La neige de la Saint-André	page 99
Chapitre XI	Le pèlerinage à Sainte-Clotilde	page 115
Chapitre XII	Le grenier à foin	page 129
Chapitre XIII	Le viager	page 141
Chapitre XIV	L'allumette du Diable	page 149
Chapitre XV	Vive le Roy	page 159
Chapitre XVI	La voleuse d'habits	page 171
Chapitre XVII	Correspondance	page 179
Chapitre XVIII	La tue-cochon	page 191
Chapitre XIX	Retour à Guiseniers	page 203
Chapitre XX	Apprendre à lire	page 219
Chapitre XXI	Tempête sur Guitry	page 231
Chapitre XXII	Petit Pierre	page 241
Chapitre XXIII	La Chapelle Saint-Sébastien	page 245